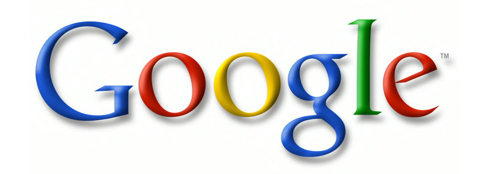
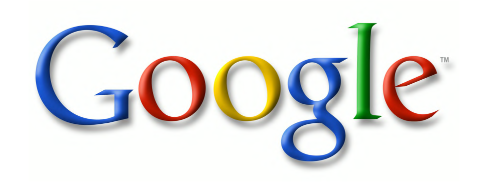

Google





LES JAPONAIS

LEUR PAYS ET LEURS MŒURS

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES JAPONAIS

LEUR PAYS ET LEURS MŒURS

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

PAR

LE COMTE RAYMOND DE DALMAS

AVEC UNE PRÉFACE DE

HENRI DUVEYRIER
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

Deuxième Édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1885

PRÉFACE

Voici un livre qui vient remplir un vide dans la littérature des voyages. Il est écrit par un Français, un jeune homme, qui a porté un nouveau démenti à cette trop célèbre proposition acceptée chez nos voisins : « Le Français ne voyage pas ».

Après avoir vécu en Croatie, pays qu'il connaît comme la France, après avoir visité l'Europe, l'Algérie jusqu'au Sahara, après avoir exploré à fond l'Islande, qui fera, espérons-le, l'objet d'une autre publication, M. Raymond de Dalmas entreprit, il y a deux ans, le tour du monde, par l'ouest, c'est-à-dire en marchant au rebours de la rotation de la terre. Pour lui, par conséquent, il y a une date qui n'a jamais existé. L'auteur de « Les Japonais, leur pays et

leurs mœurs », *peut gaiement faire son deuil de cette date perdue : les journées bien employées du voyageur ne comptent-elles pas double?*

Traversant l'océan Atlantique, il n'a fait que brûler l'Amérique du Nord et l'océan Pacifique ; mais, dès l'arrivée au Japon, il s'est mis à parcourir le pays et à observer tout, notamment les habitants, avec le sérieux de l'âge mûr et la fraîcheur d'impression de la jeunesse; il n'avait pas encore vingt et un ans. En homme qui a déjà beaucoup vu, il a pu, avantage inappréciable chez un explorateur, comparer les Japonais et leur patrie à d'autres peuples et à d'autres pays, que sa destinée lui avait permis d'apprendre à connaître.

M. Raymond de Dalmas n'est pas un simple touriste, de ceux qui ne voient et ne retiennent que la surface, souvent trompeuse, des choses. Prenant terre au Japon, il veut comprendre à fond le milieu nouveau dans lequel il se trouve transporté, et, pour y réussir, il n'a rien épargné. Aussi nous livre-t-il aujourd'hui des renseignements utiles, intéressants, en grande partie nouveaux, sur un État et sur une société humaine qui, quels que soient son degré de vita-

lité, son élasticité et le sort que l'avenir lui réserve, occupe actuellement une grande place dans la politique de l'extrême Orient.

La géographie du Japon; la grande variété de climats qui, grâce au long développement de l'archipel dans le sens des méridiens, grâce au voisinage de grandes masses continentales et à l'action tempérante d'un courant marin, présente suivant les provinces toutes les gradations de température, du climat des régions circumpolaires à celui des oasis sahariennes; les montagnes; un volcan dont M. Raymond de Dalmas fait l'ascension; les geysers, qui lui rappellent ceux de l'Islande; le grand lac Biwaa, dont les quatre cents kilomètres de pourtour font un rival du lac de Constance, tous ces aspects du sujet, tous ces phénomènes naturels, décrits avec un entrain et une élégance qui ne nuisent en rien à la précision, se déroulent successivement sous les yeux du lecteur.

Mais le jeune voyageur n'oublie pas que, sur notre planète, ce qui est le plus intéressant pour l'homme, c'est l'homme. Dix-sept chapitres de son ouvrage répondent à ce que chacun, suivant la nature de son esprit, désire apprendre des

Japonais, de leur histoire, de leur état politique et social, de leurs qualités et de leurs défauts, c'est-à-dire des éléments sur lesquels repose leur avenir.

Comme la France, le Japon a d'abord été peuplé par des races d'une origine autre que ses habitants actuels. Mais, tandis que chez nous on hésite à reconnaître les descendants des hôtes préhistoriques des cavernes de la Lozère, M. Raymond de Dalmas nous montre dans les habitants des îles du nord du Japon, et vivant encore, comme leurs ancêtres, à ce degré de civilisation primitive qu'on a appelé l'âge de pierre, les deux races réellement indigènes : les Koropokgourou et les Aïnos.

La race japonaise actuelle, qui a refoulé ces sauvages, fait commencer son histoire quatre siècles seulement avant notre ère. Où faut-il chercher le foyer originaire des Japonais, peuple essentiellement différent des Chinois? C'est là un problème que seules permettront de résoudre un jour, avec quelque degré de probabilité, les études anthropologiques, ethnographiques et linguistiques, aidées par des données comme celles que M. Raymond de Dalmas a réu-

nies sur le vieux culte de Sinto, le Dieu-Soleil.

En attendant, l'auteur esquisse avec succès, sur des bases nouvelles, l'histoire de la civilisation au Japon; il nous montre les habitants de ce qui allait devenir l'Empire du Soleil levant empruntant à leurs voisins de l'ouest, aux Coréens et aux Chinois, les premiers éléments du progrès matériel et de la culture intellectuelle. Il retrace les phases de l'évolution religieuse qui a donné au Japon un vernis de bouddhisme; il expose enfin le dualisme dans le gouvernement, spirituel et temporel, et les conséquences de ce dualisme : les révolutions qui, à partir du douzième siècle, ont mis le pouvoir exécutif alternativement aux mains du Mikado, *c'est-à-dire du chef du clergé, et aux mains du* Shogun, *ou chef de l'armée. C'est, on le voit, la vieille lutte des empereurs contre les papes se reproduisant dans l'extrême Orient.*

Et là ne s'arrêtent pas les points de ressemblance entre le Japon et notre Europe féodale. Dans la caste ou classe des Samourai, *M. Raymond de Dalmas retrouve la noblesse française aux temps de la chevalerie, et, comme elle, conduisant aux bords de l'abîme le pouvoir royal,*

qu'elle avait d'abord créé; dans les quatorze sectes bouddhistes, et dans les Ordres religieux d'hommes et de femmes qui existent aujourd'hui au Japon, le pendant de ces nombreuses sectes qui divisèrent le christianisme naissant, et de ces Ordres monastiques qui furent les plus fermes soutiens de l'Église romaine au moyen âge.

Rien n'est si difficile à un voyageur que de saisir les traits véritables du caractère et des mœurs d'un peuple qu'il visite pour la première fois. Trop souvent l'Européen quittant l'Europe subit l'influence d'idées préconçues, ou bien, ce qui revient au même, il ne voit que par les yeux d'un cicerone. *M. Raymond de Dalmas a évité ces écueils; il a tenu à appuyer cette partie de sa relation sur ses observations personnelles. Nous signalons ce fait parce qu'il prête un surcroît d'intérêt au livre. Les mœurs nationales ne sont-elles pas en quelque sorte le baromètre et le dynamomètre des facultés d'un peuple? Dès lors le voyageur fait bien d'apporter à l'étude du caractère et des coutumes de chaque société humaine le même soin scrupuleux dont le botaniste ou le zoologiste entourent leurs recherches sur les êtres vivants autres que l'homme, et pas*

plus qu'au naturaliste, il n'est permis au voyageur de négliger ou de taire un trait caractéristique du sujet qu'il étudie. — M. Raymond de Dalmas a bien fait de disséquer le Japonais jusqu'à la moelle.

Quiconque lira ces pages connaîtra le Japon et ses habitants sous leur véritable jour. Comme nous, il félicitera l'auteur de la pensée qui lui a fait entreprendre le tour du monde, et le remerciera du butin précieux d'observations qu'il a rapporté de ce long voyage pour en faire part à ses compatriotes.

Henri DUVEYRIER.

Londres, le 25 octobre 1884.

LES JAPONAIS

LEUR PAYS ET LEURS MŒURS

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A CHICAGO.

Départ. — Le *Circassia.* — L'océan Atlantique. — Le banc de Terre-Neuve. — Mœurs américaines. — La rade de New-York. — Le pont de Brooklyn. — New-York. — *Eleveted.* — Chutes du Niagara. — Canada. — *Detroit-River.*

Vers la fin du mois d'août 1882, voyageant dans les Pyrénées, je me trouvais au fond de ce gigantesque entonnoir de montagnes où semble sommeiller Cauterets.

Un matin, je reçus d'un de mes amis, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, une dépêche ainsi conçue : « Pars, 1er septembre, pour Amérique, Japon, venez-vous? » Par télégramme, je répondis immédiatement : « Oui, j'arrive », et le lendemain, ayant plié bagage, j'étais perché sur l'impériale de la diligence et entraîné à la vitesse de ses vigoureux chevaux, à travers la gorge sauvage qui conduit à Pierrefitte-Nestalas.

J'arrivais à Paris le 25 août. A cette époque de

l'année les nombreux touristes américains quittent l'ancien continent et regagnent le nouveau monde; tous les paquebots en partance pour les États-Unis étaient bondés. Après de nombreuses démarches, nous finîmes cependant par obtenir de mauvaises places sur un steamer écossais partant de Glascow, le 1er septembre, en destination de New-York, et le jeudi matin 31 août 1882, nous débarquions sur les quais de Londres.

Passer une journée dans la capitale des îles Britanniques suffit pour faire comprendre comment le spleen se gagne; quand la pluie ou le brouillard se mettent de la partie, Londres devient mortellement ennuyeux; nous nous en aperçûmes une fois de plus.

En arrivant enfin, vingt-quatre heures après, à Glascow, nous apprenions, à notre grand déplaisir, que le départ du *Circassia,* paquebot sur lequel nous devions faire la traversée de l'Atlantique, était retardé jusqu'au lundi suivant, pour cause de réparations indispensables.

L'année précédente déjà, le même contre-temps nous était réservé à Édimbourg, où pendant cinq longs jours nous étions forcés d'attendre un bateau pour l'Islande.

La compagnie évite aux passagers la descente désagréable de la Clyde; un train spécial les conduit à Greenock, d'où un petit vapeur les transporte à bord du navire mouillé en grande rade. A peine embarqués sur le *Circassia,* nous voyons, non sans terreur, que nos lits ne sont que d'étroites banquettes, placées dans le couloir qui contourne les cabines, tout à fait

à l'arrière du bâtiment. Cet endroit est un continuel passage, et nous n'avions pas même un modeste rideau pour nous préserver des regards indiscrets. Encore n'étions-nous pas seuls, et deux infortunés partageaient l'espace restreint qui nous était affecté. Il fallut faire contre fortune bon cœur, et grâce au peu de longueur de ces couchettes improvisées, se mettre tête contre tête, car il eût été peu agréable de recevoir des coups de pied dans la nuque, s'il avait pris fantaisie au voisin d'allonger les jambes en dormant.

Le mardi matin 5 septembre, l'hélice du *Circassia* commença à se mettre en mouvement et à battre l'eau sale du golfe de la Clyde. Le soir, vers huit heures, nous touchions Moville en Irlande, pour prendre de nouveaux passagers, et, après avoir remonté un peu au nord pour contourner cette île, le navire mit sa proue dans la direction de l'Amérique.

Notre voyage commençait enfin.

La première journée fut consacrée à faire connaissance avec notre maison flottante. Le *Circassia* de la compagnie *Anchor-Line* est un magnifique steamer de cent trente mètres de long, jaugeant quatre mille trois cents tonneaux. Environ deux cent cinquante passagers de *saloon* étaient à bord; comme les bateaux anglais n'ont pas de deuxième classe, le reste des voyageurs, pour la plupart émigrants, se trouvaient parqués à l'avant.

Le commencement de la traversée fut contrarié par la tempête; un violent vent debout retardait notre marche. Les vagues écumeuses, hautes comme des montagnes, se précipitaient impétueuses et battaient

avec rage l'avant du *Circassia,* en soulevant ce colosse, qui, livré aux fureürs de l'Océan, était ballotté comme un léger morceau de liége.

Ce spectacle était grandiose; mais ayant au-dessus de nos têtes la machine à vapeur de la barre, et sous les pieds l'hélice frémissant chaque fois qu'elle sortait de l'eau, nous sentions durement toutes les oscillations amplifiées du navire à chaque coup de tangage, et eussions peut-être préféré voir les éléments moins déchaînés.

La plupart des passagers, surtout parmi le sexe faible, éprouvés par le mal de mer, restaient confinés dans leurs cabines. Le quatrième jour, la mer se calma un peu, et quelques nouvelles figures, blêmes ou verdâtres, apparurent sur le pont, essayant leurs forces encore incomplétement remises.

Le 11 septembre, des sondages peu profonds heurtèrent le sable du banc de Terre-Neuve, dont la surface n'émerge pas, mais se trouve à quelques brasses au-dessous du niveau de l'Océan; d'immenses vagues d'un aspect particulier, et la couleur de l'eau, indiquaient que nous n'étions plus sur les grands fonds. Chaque année, sur ce banc, des milliers de bateaux viennent, surtout des ports de France, pêcher la morue qui abonde dans ces parages. Ce n'était pas la saison de la pêche; aussi l'horizon était-il désert; de gros marsouins en bandes animaient seuls la monotonie de ces solitudes; de loin en loin des baleines ou des souffleurs se montraient au-dessus des flots, chassant leurs jets d'eau par leurs évents pour plonger lentement ensuite et se livrer à la pêche des hyales, petits

mollusques dont ils font leur pâture, et qui, emportés par les courants chauds du golfe du Mexique, se rencontrent là en grande abondance.

Le beau temps était venu; toutes les cabines ne tardèrent pas à s'ouvrir, et le pont du navire, transformé auparavant en salle d'hôpital, offrit une animation inaccoutumée. Aussitôt s'organisèrent des *entertainements* de toutes sortes. Nous pûmes faire de curieuses observations sur les Américains livrés à eux-mêmes, et étudier de près les mœurs intimes de leur société.

Aux États-Unis, les jeunes filles les mieux élevées, appartenant aux meilleures familles, jouissent de la liberté la plus étendue; leur seule règle de conduite est la maxime : « Honny soit qui mal y pense. » Elles sortent seules quand bon leur semble, le jour ou la nuit, souvent passent la soirée au théâtre avec des jeunes gens qui viennent les chercher dans leur famille et les y ramènent après le spectacle. Les jours de fête, il n'est pas rare de voir jeunes gens des deux sexes s'en aller en troupe à la campagne, rester la nuit dans les hôtels qui se trouvent à proximité de tous les lieux de promenade, et rentrer seulement le lendemain matin, sans que la morale ait à en souffrir, du moins les Américains le prétendent.

Chaque année, des bandes plus ou moins nombreuses de jeunes couples partent, sans aucun mentor pour les diriger, et viennent en excursion sur l'ancien continent. Ces voyages à deux sont presque toujours les préliminaires de mariages qui se concluent au retour. Plusieurs sociétés de ce genre se trouvaient

à bord du *Circassia,* et le sans gêne régnant entre les hommes et les femmes eût pu paraître bien singulier, si l'on n'avait songé qu'en arrivant, tout serait régularisé. Nous constatâmes avec non moins d'étonnement la grossièreté et le manque complet d'éducation de ces excentriques pionniers dégrossis; leur tenue est absolument inconvenante : ils s'étendent, mettent les pieds sur les bras des fauteuils, crachent partout, se mouchent avec leurs doigts, et, suprême élégance, chiquent et fument la pipe même en flirtant avec les jeunes miss, qui, de leur côté, ont l'abominable courage de se laisser embrasser entre deux jets de salive noire.

Ce laisser-aller incroyable, ces habitudes sales et répugnantes sont générales; dans les plus grands hôtels de New-York, les vestibules où se tiennent les hommes sont toujours ornés de cet avis appendu aux murs : *Keep your feets down,* « Laissez vos pieds par terre ».

Le 14, une barque semblable à un point noir paraît à l'horizon, s'approche rapidement et amène le pilote à bord. Nous étions encore bien éloignés de terre, mais la concurrence oblige ces malheureux à venir par tous les temps passer les jours et les nuits sur leur frêle esquif à plus de deux cents milles au large, où, comme des vautours guettant leur proie, ils cherchent les navires et fondent sur le premier qu'ils peuvent apercevoir.

Dans la journée du lendemain, l'horizon s'estompe au nord d'une ligne un peu plus sombre, et la terre de Long-Island devient bientôt assez distincte pour

laisser apercevoir sa côte nue et aride, parsemée de grandes maisons isolées, dont les contours se détachent nettement sur le fond blanc du ciel. La présence de nombreuses voiles brillant au soleil et semblables à d'immenses oiseaux de mer rasant légèrement la surface de l'Océan, annonce l'approche du port.

A cinq heures et demie, nous doublons la pointe de Sandi-Hock, l'entrée du golfe au fond duquel se trouve la rade de New-York. La terre se rapproche de plus en plus de chaque côté; en face de nous, le soleil couchant, comme un énorme phare rouge vers lequel nous nous dirigeons, illumine de ses rayons incandescents les innombrables bateaux de toutes tailles et de toutes formes au milieu desquels, majestueux géant, le *Circassia* fraye sa route. Çà et là, en dehors du chenal, de hideuses carcasses de navires à demi submergées profilent sur l'horizon empourpré leurs silhouettes noires et grimaçantes.

Après avoir traversé l'étroit canal qui sépare Long-Island du continent américain, l'heure avancée nous empêchant de subir les formalités indispensables de la santé et de la douane, nous passons la nuit au mouillage, et le matin suivant, 16 septembre, nous traversions la rade de New-York, l'une des plus belles du monde. Aux grands steamers qui l'animent et la sillonnent, sont mélangées les modestes goëlettes aux voiles déployées, attendant une brise favorable pour gagner le large, et se croisent dans tous les sens les *ferry-boats*, sans mâts, portant sur leur quille une véritable maison à deux ou trois étages débordant de tous côtés, et flanqués de deux roues immenses,

mises en mouvement par des machines de Watt, dont le levier, placé au-dessus du pont supérieur, oscille pendant la marche.

La ville de New-York, séparée de ses deux faubourgs, New-Jersey et Brooklyn, par des bras de mer, est reliée à ce dernier par un pont suspendu suffisamment élevé pour permettre aux bateaux de passer avec leurs mâts sous son arche. Ce pont, auquel on travaille depuis treize ans, était encore inachevé. Une chaussée y donne accès en passant au-dessus des maisons; il mesure en entier deux kilomètres de long, et son tablier entre les deux piles est de cinq cent trente mètres. Cette construction gigantesque apparaît de loin comme un trait d'union jeté par le génie des hommes entre ces deux villes.

Le *Circassia* se met enfin à quai, les passagers se pressent et se bousculent sur l'échelle. Après avoir satisfait à toutes les rigoureuses exigences de la douane, nous entrons dans cette ville de New-York, la tête de la civilisation du nouveau monde. Nous nous engageons dans des rues droites et régulières, hachées de lignes de tramways, recouvertes de voies de chemins de fer aériens, et obscurcies d'un véritable nuage de fils télégraphiques enchevêtrés les uns dans les autres, et formant un inextricable réseau soutenu par d'immenses poteaux.

Tel est le cadre dans lequel se meut sans cesse une fourmilière humaine, une population dont l'activité fiévreuse est indéfinissable.

New-York est bâtie sur une île allongée, de forme elliptique. Du côté de la rade se trouvent les docks et

la vieille ville; les rues en sont étroites, tortueuses, et bordées de maisons à six et sept étages. Comme dans la Cité de Londres, c'est le quartier commerçant; le matin et le soir, il est désert, et dans la journée, son animation rend la circulation difficile. A l'autre extrémité se trouvent les maisons d'habitation, dont les rez-de-chaussée de quelques-unes sont occupés par des boutiques aux étalages disposés sans goût, qui ne peuvent ni retenir ni égayer un voyageur parisien.

L'aspect de cette ville immense, tracée avant d'être construite, traversée d'un bout à l'autre par de grandes avenues droites, coupant perpendiculairement toutes les rues parallèles, me remit en mémoire cette boutade de Victor Hugo, dans *Notre-Dame :* « Je ne désespère pas que Paris, vu à vol de ballon, « ne présente aux yeux cette richesse de ligne, cette « opulence de détails, cette diversité d'aspect, ce je ne « sais quoi de grandiose dans le simple et d'inattendu « dans le beau, qui caractérise un damier. » Voilà bien décrite la moderne New-York.

Les voitures de place et les voitures de maître y font presque défaut; les piétons, les charrettes et les nombreuses lignes de tramways et d'omnibus forment seuls l'animation des rues. Ni les tramways, ni les omnibus n'ont de conducteurs; le nombre des voyageurs n'est pas limité; chacun en montant dépose dans une petite boîte *ad hoc* cinq *cents* (25 centimes), prix unique de la course, et se place comme il peut, assis ou debout.

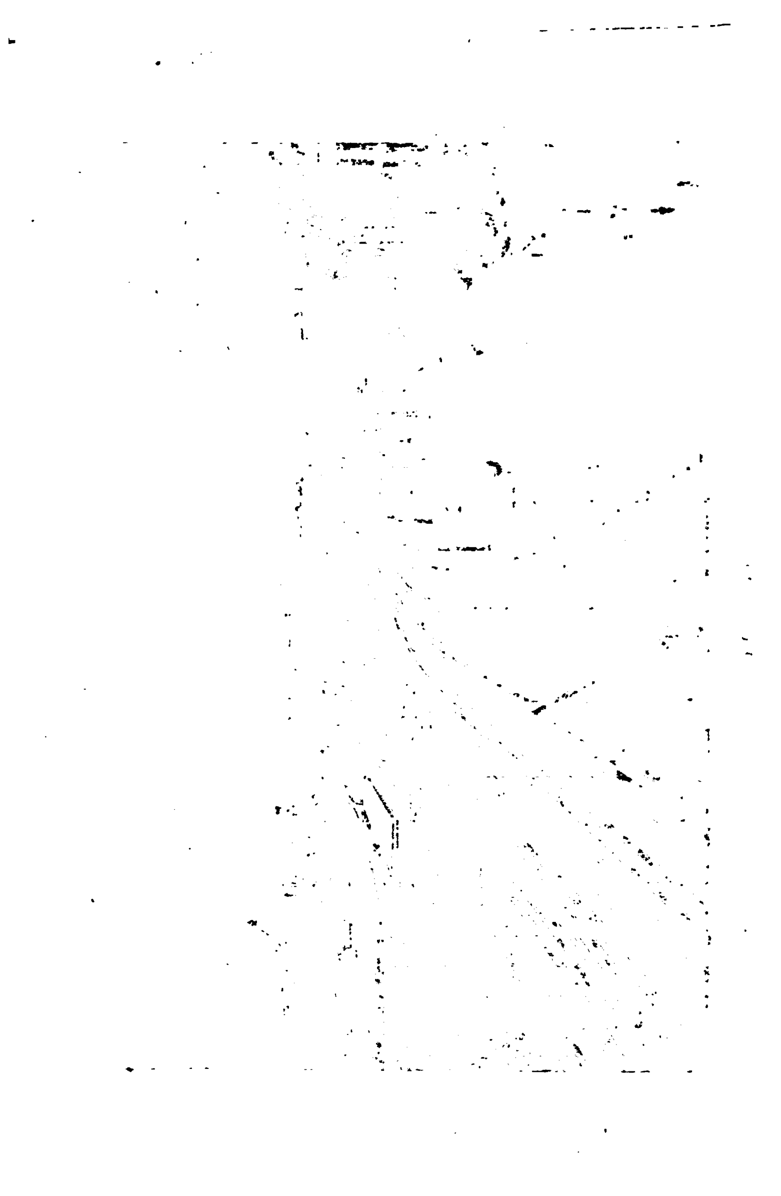
Le moyen de locomotion le plus employé est l'*eleveted,* chemin de fer aérien par lequel on peut aller,

avec correspondance, sur tous les points de la ville, pour la modeste somme de dix cents (50 centimes). Les trains marchent très-vite, tournent avec une rapidité effrayante dans des courbes de 90 degrés, se succèdent sans interruption, s'arrêtent et repartent instantanément. Ils se composent d'une petite machine traînant derrière elle quatre ou cinq wagons articulés, très-longs, dans lesquels on pénètre par les deux extrémités au moyen de plates-formes. Les voies supportées par des piliers de fonte, à la hauteur d'un premier étage, couvrent entièrement la rue si elle est étroite, ou sont placées au-dessus de chaque trottoir lorsqu'elle est plus large.

La ville en elle-même offre peu d'intérêt. Elle ne possède aucun monument remarquable, aucune promenade, et *Broadway* est bien loin de pouvoir être comparé à nos boulevards. Le touriste n'a pas le loisir d'étudier les seules choses intéressantes, c'est-à-dire les mœurs et la civilisation de ce peuple neuf, composé uniquement de marchands et d'originaux agités d'une fièvre perpétuelle et ne reconnaissant comme divinités que « Mercure » et le « Veau d'or ».

Quelques heures nous suffirent pour visiter cette ville ennuyeuse, et désireux d'admirer les chutes du Niagara, nous partions, en toute hâte, le surlendemain de notre arrivée 18 septembre, car la date du départ du bateau sur lequel nous avions l'intention d'embarquer à San-Francisco pour traverser le Pacifique, nous laissait juste le temps nécessaire de nous y rendre en nous arrêtant à peine.

N'ayant pas trouvé de place dans les *sleeping*



L'ELEVATED.

cars, il nous fallut passer cette première nuit empilés comme des sardines, sur des banquettes peu rembourrées aux dossiers trop bas pour appuyer le haut du corps. Dans ces fameux chemins de fer, si renommés chez nous pour leur confortable, s'il prend aux voyageurs la fantaisie originale d'essayer malgré tout de fermer les yeux pour dormir, le conducteur vient obligeamment les réveiller entre chaque station, pour contrôler les billets.

Nous arrivions vers trois heures de l'après-midi à la station de Niagara-Falls, rompus par ce trajet de dix-huit heures fait dans d'aussi mauvaises conditions, et nous nous dirigions immédiatement vers l'endroit d'où l'on peut voir les chutes dont le panorama est justement renommé comme l'une des plus belles pages de la nature.

Les chutes du Niagara se trouvent placées entre le lac Érié et le lac Ontario. Les eaux du lac Érié, après avoir formé cette gigantesque cascade, coulent pendant quelques kilomètres, sous le nom de rivière Niagara, dans un lit profond à berges verticales qu'elles se creusent dans le roc depuis des siècles, et vont alimenter le lac Ontario pour en sortir ensuite en un fleuve large et tranquille sous le nom de Saint-Laurent. La rivière Niagara forme la frontière du Canada et des États-Unis.

C'est une scène imposante de voir ce grand lac, ou plutôt cette mer intérieure, car le lac Érié en a les orages et les tempêtes, et presque les dimensions, se précipiter impétueusement tout entier sur les rapides; de suivre ces énormes masses d'eau bondis-

sant de rocher en rocher, jusqu'au moment où le sol cédant tout à coup, elles tombent d'une hauteur de cinquante mètres sur une largeur de près d'un kilomètre. Nulle expression ne peut donner une idée de l'irrésistible force de ces flots, de ces tourbillons écumeux et de la rapidité de leurs mouvements, de l'éclat et de la variété magique des couleurs, du volume et de la vélocité de ces vagues en furie, des nuages de vapeurs qui s'élèvent à perte de vue et se condensent en pluie dans les airs, de l'horrible fracas, du terrible mugissement de ces avalanches liquides se précipitant dans l'abîme.

Il n'existe malheureusement pas d'endroit d'où l'on puisse embrasser le panorama en entier.

Une île recouverte d'une végétation luxuriante et entourée de petits îlots boisés se dresse sur le bord du gouffre au milieu des rapides et sépare en deux chutes le torrent, dont la violence furibonde la ronge petit à petit et l'entraîne dans son cours. Un pont de bois donne accès dans cette île; mais même de ce point où l'on surplombe la cascade, la vue est obstruée par l'eau, qui, tombant d'une telle élévation, se pulvérise et se décompose en formant un voile de gouttelettes microscopiques.

Après trois heures passées à contempler ce spectacle grandiose, nous reprenions le chemin de fer pour entrer dans le Canada après avoir franchi la rivière Niagara, sur un grand pont suspendu à deux tabliers, dont le plus élevé supporte la voie ferrée et dont l'autre est destiné à l'usage des piétons et des voitures.

Nous étions encore endormis en arrivant sur le bord de la Detroit-River qui réunit le lac Huron et le lac Érié, et sur laquelle est bâtie la ville de Détroit; ce nom français est écorché d'une horrible façon par les Américains. Ce n'est du reste pas le seul, et l'on retrouve fréquemment aux États-Unis les noms de villes existant en Europe; on traverse ainsi Rome et Salamanque, Rochester et Paris, Euréka, Francfort, Genève et bien d'autres encore, preuves de nombreuses colonies d'émigrés qui ont voulu consacrer dans leur exil un souvenir à l'ancienne patrie perdue.

Un large bateau transporte le train en une seule fois de l'autre côté de la rivière pour rentrer aux États-Unis, et après une monotone journée nous arrivions à la nuit tombante, sur les bords du lac Michigan. La voie côtoie assez longtemps ses rives, et l'on entend au loin, comme un léger murmure, les vagues lécher doucement ses berges de sable.

A huit heures du soir, nous étions à Chicago.

CHAPITRE II

DE CHICAGO A SAN FRANCISCO.

Chicago. — *Stock-yards.* — Mississipi. — Les chemins de fer aux États-Unis. — La prairie. — Les éleveurs de bétail. — Cheyenne-City. — Les montagnes Rocheuses. — Les Indiens. — La halte d'Evanston. — Le lac Salé. — Une oasis dans le « Grand Désert ». — La Sierra-Nevada. — Le Sacramento.

Chicago, surnommée la « Reine des Prairies », se trouve dans l'État de l'Illinois, au sud-ouest du lac Michigan. C'est un des plus frappants exemples de ces immenses cités élevées en quelques années au milieu de contrées jadis sauvages et désertes.

En 1830, il n'en existait aucune trace, et pendant trois ans on y vit seulement un fort. La maison Astor de New-York établit la première sur cet emplacement un comptoir pour l'échange des pelleteries avec les Indiens. En 1840, il y avait déjà cinq mille âmes; dix ans plus tard, trente mille, et en 1871 Chicago comptait plus de trois cent mille habitants. A cette époque, un terrible incendie ravagea une grande partie de la ville sur près de mille hectares, fit de nombreuses victimes et détruisit complétement sept arrondissements habités par le tiers de la population. Aujourd'hui, Chicago est entièrement reconstruite,

agrandie, embellie, et le nombre de ses habitants dépasse le chiffre de sept cent mille.

Cette ville ressemble encore beaucoup plus à un damier que New-York. Ses rues droites, parallèles, également distantes et tracées au cordeau, se coupent toutes à angle droit et lui donnent un aspect froid et triste. Aucune construction n'attire ni ne repose le regard; pas une façade monumentale, pas un clocher d'église ou de temple, rien ne vient rompre la désespérante monotonie de la ligne droite, si ce n'est cependant une rivière dont les deux bras, en se réunissant, partagent la ville en trois parties avant de se jeter dans le lac et se dérobent à cette figure géométrique.

Cette rivière, assez profonde, sert de bassin à une multitude de grands navires à voile et à vapeur; quatorze cents bâtiments de fort tonnage transportent chaque année près de sept millions de tonnes de fret sur les différents points des grands lacs d'Amérique, dans lesquels ils ont souvent à essuyer de véritables tempêtes. Leur présence ferait aisément prendre Chicago pour un port de mer.

Les rues, d'une longueur considérable, portent des noms au centre de la ville, et sont seulement numérotées dans les faubourgs. Des tramways les parcourent toutes d'un bout à l'autre, et sont mis en mouvement par une corde sans fin, mue sous terre par une puissante machine à vapeur, et à laquelle ils s'accrochent et se détachent à volonté. C'est à peu près le seul moyen de transport dont se serve le public. Les voitures de place n'existent pas, et le

soir les commerçants emploient ces tramways pour retourner, après leurs affaires, dans les petites maisonnettes isolées et échelonnées le long de ces interminables avenues.

Personne n'habite dans la partie la plus animée et la plus commerçante; au cœur de la cité, les terrains et les loyers sont d'un prix trop élevé, et les vastes maisons de brique qui s'y pressent sont divisées en petits locaux servant d'*office*. Tous les Américains, quelle que soit leur profession, ont un bureau de ce genre. Une plaque de marbre fixée à la porte de la rue indique le nom et la profession des locataires et le numéro de leurs chambres respectives. Toutes ces maisons possèdent aussi des ascenseurs, engins très-perfectionnés aux États-Unis et marchant avec une grande rapidité. L'un d'eux même, idéal du genre, s'élève avec une vitesse vertigineuse, et pendant la descente rien n'arrête l'accélération de mouvement dû à la pesanteur; il tombe dans le vide, et la caisse vient frapper sur la tige d'un petit piston à air comprimé. De cette façon, le choc est amorti, et l'ascenseur s'arrête dans un espace de 30 à 40 centimètres, sans aucune secousse. Cette chute, pendant laquelle on perd littéralement pied, est fort désagréable et fait éprouver un malaise semblable au mal de mer.

Chicago est le centre d'un commerce immense; celui des grains surtout y atteint des proportions fabuleuses. Dès 1854, cette ville avait entreposé en un an plus de cinq millions d'hectolitres de blé, quantité supérieure d'un quart aux exportations réunies de New-York, Galatz, Braila et Odessa. Ainsi

ces contrées perdues d'Amérique, à peine défrichées, produisaient déjà plus que les provinces orientales cultivées du nouveau monde et tout le bassin de la mer Noire. Aujourd'hui, on évalue le mouvement des grains de ce marché à environ trente millions d'hectolitres. Les bois de charpente y sont l'objet d'un trafic presque aussi considérable.

Mais cette grande ville est surtout renommée, et à juste titre, dans le monde entier, pour ses abattoirs où l'on tue chaque année un nombre immense de porcs et de bœufs. Les *Stock-yards,* ou parcs réservés, entourés de palissades de planches, peuvent contenir d'innombrables têtes de bétail et forment une sorte de ville particulière avec ses rues et ses quartiers. Tout autour se trouvent les usines à vapeur où l'on tue les animaux et où l'on prépare les salaisons et les conserves de viandes. Quelques-uns de ces abattoirs sont très-importants, et pendant la saison préparent jusqu'à dix mille porcs par jour.

Au mois de septembre, les Stock-yards sont presque déserts; cependant nous rencontrâmes quelques troupeaux de bœufs destinés à pourvoir aux besoins de l'alimentation quotidienne de la ville; ils étaient conduits par des hommes à cheval armés de fouets en lanières de cuir, et nous forçaient de temps en temps, pour ne pas être encornés, à escalader les palissades.

Dix-sept lignes de chemin de fer rayonnent autour de Chicago. Plusieurs gares de marchandises sont placées au milieu de ces parcs, et les voies sur lesquelles les trains de manœuvres aiguillent conti-

nuellement ne sont entourées d'aucune clôture. Les machines en mouvement sonnent simplement une grosse cloche pour avertir de leur approche; chacun s'en gare comme il peut. Ce fait, du reste, n'est pas spécial à la ville de Chicago, mais se produit partout aux États-Unis, et il nous était déjà arrivé, notamment à Syracuse, de traverser des villes en chemin de fer, dans les rues, au milieu des voitures et des passants.

Deux jours après notre arrivée, nous quittions Chicago dans l'après-midi, ayant devant nous la perspective de rester cinq jours et cinq nuits de suite en wagon pour atteindre directement San-Francisco.

Le soir, nous arrivions à Burlington, sur les bords du Mississipi; ses eaux, scintillant sous les rayons d'un splendide clair de lune, coulaient majestueusement entre les bancs de sable et les berges boisées, et leurs nappes mouvantes animaient ce magnifique paysage aux dimensions grandioses. Après avoir traversé, sur un long pont de fer, ce fleuve si calme et si imposant, nous nous réveillions le lendemain matin à Concils-Bluffs, sur le Missouri, son puissant tributaire, et atteignions Omaha, sur la rive droite. Nous nous trouvions à la limite des pays civilisés et sur la frontière du désert connu sous le nom de la « Prairie », et rendu célèbre par les récits de Fenimore Cooper.

Les compagnies de chemin de fer n'ont pas de monopole en Amérique. Chacun est libre de construire des voies ferrées; aussi les centres importants sont-ils souvent reliés entre eux par cinq et six lignes

parallèles. Cette concurrence impose aux différentes compagnies l'obligation d'abaisser les prix de transports, de multiplier les trains, d'augmenter leur vitesse afin de former leur clientèle, et, si elles ne réalisent pas le plus souvent de grands bénéfices, le commerce et l'industrie profitent largement des avantages qui leur sont ainsi offerts. A ce point de vue, l'administration américaine a une grande supériorité sur la nôtre, à laquelle sont dues en grande partie les souffrances de nos productions industrielles.

Il n'existe pas, comme on le croit généralement en France, une ligne unique traversant cet immense pays et se développant d'un océan à l'autre, mais seulement une suite de lignes appartenant à six compagnies différentes. Cette division dans l'exploitation du Transcontinental condamne les voyageurs à de fréquents changements de train, et même de gare à Chicago.

Il n'y a qu'une seule classe de wagons et des fourgons aménagés pour transporter les émigrants par les trains de marchandises. Les voitures sont très-longues et munies d'une plate-forme à chaque extrémité donnant accès à l'intérieur. Elles forment un seul compartiment chacune et sont garnies de banquettes pour deux personnes, rangées parallèlement, de chaque côté d'un couloir qui permet de circuler d'un bout à l'autre du train. Chaque wagon est muni d'un endroit indispensable et d'un poêle en hiver, remplacé en été par une fontaine d'eau glacée. Cependant leur aménagement manque beaucoup de confortable pour un long voyage : il est impossible

aux voyageurs de s'étendre, et l'on se trouve dans la plus désagréable et la plus répugnante promiscuité avec une quarantaine de compagnons de voyage pour la plupart grossiers et mal élevés. Aussi les personnes aisées voyagent-elles toujours en *sleeping*. Ces *cars* sont bien supérieurs aux nôtres et ornés avec une grande recherche. Ils sont pourvus de grands cabinets de toilette, séparés pour les hommes et pour les dames, et même d'un fumoir. Pendant certaines parties du trajet, on ajoute aussi des wagons-restaurants et des wagons-salons.

Les trains ont plusieurs centaines de mètres de longueur et sont traînés par de puissantes locomotives dont les cheminées, renflées à leur partie supérieure en forme de tromblon, contiennent une grille pour empêcher les escarbilles enflammées d'être projetées à l'extérieur et de mettre le feu aux prairies. Elles sont en outre munies, à l'avant, d'une forte charpente, en forme de bec, destinée à jeter hors des rails les animaux qui pourraient se trouver sur la voie, les lignes, comme nous l'avons dit, n'ayant pas de clôtures. Si, par l'aménagement intérieur des voitures, les Américains sont parvenus à réaliser un confortable incontestable, il n'en est pas de même quant à la traction ; les wagons s'attachent automatiquement, et l'insuffisance de leurs tampons jointe au mauvais entretien de la voie fait éprouver à chaque instant aux voyageurs d'épouvantables secousses.

Jusqu'à présent, nous avions traversé un pays plat, bien cultivé, peu boisé, ressemblant à nos campagnes de Normandie. La population, très-nombreuse à l'est,

diminue rapidement plus on s'avance dans l'intérieur du côté de l'ouest.

La Prairie proprement dite commence de l'autre côté du Missouri et s'étend en pente douce jusqu'au sommet des montagnes Rocheuses. C'est une immense plaine recouverte d'herbe sans le moindre bouquet d'arbre ou arbrisseau qui vienne en rompre la monotonie. Seuls, dans le lit des rivières desséchées, de petits buissons rabougris marquent de taches vertes cet immense fond jaune, dont les ondulations plus ou moins régulières ont un caractère propre absolument original.

Le temps où les trains étaient attaqués par des sauvages ou arrêtés par des troupeaux de buffles et chassaient devant eux des cerfs épouvantés, est passé depuis longtemps. A l'heure actuelle, les anciens propriétaires du sol, traqués de plus en plus et refoulés dans des contrées dont l'étendue diminue chaque jour, sont peu nombreux et n'existeront plus bientôt qu'à l'état de légende.

En vain nos yeux fouillent toutes les aspérités du sol et cherchent à voir derrière un accident de terrain ces scènes qui nous revenaient en foule à la mémoire : de hardis pionniers avancent péniblement, stimulant de leur aiguillon les bœufs attelés à de pesants chariots contenant leurs familles et leurs fortunes; ils foulent pour la première fois ces pays encore vierges des pas des Européens, et repoussent au prix de luttes sanglantes les Indiens sauvages qui se retirent devant ces conquérants.

Une grande partie de la Prairie est encore déserte;

quelques éleveurs de bétail viennent cependant établir des fermes isolées le long de la ligne du chemin de fer; mais sur ces terres, toute culture est encore impossible. Ces audacieux occupants ont conservé les coutumes sauvages de leurs premiers devanciers. Un de nos compagnons de voyage nous raconta à ce sujet le fait suivant, arrivé récemment aux environs d'une ferme rudimentaire que nous venions d'apercevoir :

Deux propriétaires voisins possédaient de nombreux troupeaux; l'un d'eux en ayant volé une certaine quantité à l'autre, ils se disputèrent et résolurent de se battre. Le lendemain, ils montèrent à cheval, chacun accompagné de ses fils et de ses domestiques au nombre de douze. Les deux troupes, armées de fusils, s'avancèrent l'une contre l'autre; au début de l'attaque, six tombèrent d'un côté, leurs compagnons s'enfuirent, et le fermier victorieux, celui qui avait tous les torts, s'empara du reste des troupeaux et des propriétés de sa victime.

On voit que dans cette partie du nouveau monde les mœurs ne sont pas encore adoucies; elles ne le seront pas de longtemps, car la plupart des crimes commis dans la Prairie restent complétement ignorés, ou du moins presque toujours impunis.

Malgré tout l'attrait de curiosité qu'offre au premier moment cet interminable plateau, dont la traversée dure quarante-huit heures, son aspect finit par devenir fatigant et ennuyeux par son uniformité. Les trains n'ont plus les wagons-restaurants dans ces parages où ils seraient le plus néces-

saires. Deux fois par jour, on s'arrête devant des cahutes où l'on a la prétention de donner à manger; on les décore même du nom pompeux de station et de buffet, mais on en sort littéralement affamé.

Au milieu de la Prairie nous traversons Cheyenne-City, ville construite depuis peu dans le désert, et dont les rues, bien que tracées, sont encore des terrains labourés. La ligne du chemin de fer est son seul débouché et sa seule ressource; quelques milliers d'habitants y ont élevé des constructions et y vivent. On y imprime un journal au moyen de dépêches télégraphiques.

Peu à peu, la rampe que nous gravissons s'accentue légèrement en approchant du sommet des montagnes Rocheuses; les ondulations du terrain augmentent de plus en plus et atteignent les dimensions de petites collines; l'herbe devient plus rare, les rochers commencent à percer la mince couche de terre végétale, et le train circule sous des tunnels de bois, ou mieux sous des voûtes de planches, établies dans les ravins pour protéger la voie contre l'envahissement du sable chassé par le vent et contre l'amoncellement de la neige en hiver.

Nous franchissons un pont véritablement américain, dont le tablier est supporté dans les airs par de grands mâts de fonte, posés au fond d'une gorge profonde. L'équilibre manque à cette construction, le moindre souffle d'air pourrait la renverser dans l'abîme; aussi des cordes de fer, attachées aux flancs de la montagne, la maintiennent dans une position un peu plus stable. C'est un curieux spécimen de

l'audace des ingénieurs américains; en France, notre illustre corps des ponts et chaussées ne tolérerait certainement pas un passage semblable, et cependant, depuis des années, les trains s'y succèdent, et aucun accident ne s'y est encore produit.

Nous atteignons bientôt les hauts plateaux; à 2,400 mètres d'altitude, la Prairie a complétement disparu; mais on ne voit pas encore de montagnes proprement dites. De petites touffes composées d'herbes aromatiques sont les derniers représentants du règne végétal dans ces terrains rocailleux. A partir de Green-River nous passons entre de véritables collines de sable, et dans le lointain apparaît bientôt une suite de cimes couvertes de neige : nous nous trouvons au sommet des montagnes Rocheuses.

A Evanston, nous voyons des Indiens pour la première fois. Ils ont bien le type des Peaux-Rouges, premiers habitants de ces contrées, mais la civilisation s'est déjà infiltrée chez eux : ils ont abandonné leurs arcs, leurs javelots, leurs plumes multicolores, et endossé des habits de genre européen et de vulgaires chapeaux de feutre. Ironie du sort, suprême décadence, ces anciens maîtres du nouveau monde viennent tendre la main aux voyageurs, solliciter une aumône.

Curieuse réunion au sommet des montagnes Rocheuses; des ouvriers chinois se trouvaient à cette station. Le train transportait de nobles Japonais retournant dans leur pays et une cargaison de domestiques nègres, anciens esclaves amenés de la côte d'Afrique dans les provinces du Sud et émancipés

depuis la guerre de sécession. Pendant un quart d'heure, la halte d'Evanston au milieu du désert offrit un mélange de toutes les races humaines : les Sioux, derniers représentants de la race rouge, y coudoyaient les Américains anglo-saxons leurs vainqueurs; les têtes pâles de races sémitiques à côté des faces aux tons sales de la race jaune contrastaient singulièrement avec le visage des nègres ressortant comme de gros points noirs au centre de cette foule hétérogène.

Nous commençons la descente du versant ouest, bien différent de celui que nous avions gravi. La pente est beaucoup plus rapide, et le pays plus montagneux. La voie s'engage dans une gorge aux sites pittoresques qui a gardé son nom espagnol de *Cañon*. Dans le fond, un torrent tumultueux roule ses eaux entre deux parois verticales de grès rouge, en décrivant les nombreux zigzags que lui imposent les sinuosités de ces immenses murailles de rocher.

Nous arrivons à Ogden, sur les bords du grand lac Salé, où se trouve l'embranchement de Salt-Lake-City, la capitale des Mormons. Nous regrettons vivement de n'avoir pas le temps de faire un léger écart pour aller visiter cette république dont nous touchions les frontières. Du reste, d'après les renseignements que nous avait donnés un Mormon avec lequel nous avions voyagé, il résulte que les coutumes et les mœurs primitives de ses concitoyens se modifient chaque jour de plus en plus; le nombre des sectateurs diminue, et la polygamie devient de moins en moins fréquente. Nous côtoyons le grand lac Salé dont les

ondulations reflétant les rayons de la lune font scintiller mille diamants à la surface de l'eau, et dont les rives sont bordées d'un dépôt de sel qui semble l'étreindre mollement d'une collerette blanche. Cette contrée dont les vallées sont remplies de petits lacs et lagunes d'eau saumâtre, souvent complétement desséchés, est appelée à juste titre le « Grand Désert », et a beaucoup d'analogie avec le sud de l'Algérie où se trouvent les chotts.

L'aspect du pays change de nouveau; c'est maintenant une suite de vallées plates, resserrées entre d'assez hautes montagnes mouchetées à leurs sommets de petites plaques de neige. Ces plaines sont tapissées de sable excessivement fin; le vent, soulevant cette poussière impalpable en tourbillons assez élevés, simule des flots de fumée s'échappant de feux de bivouac, et nous fait espérer à chaque pas d'apercevoir un campement d'Indiens ou de pionniers traversant ces pays incultes. Le sol est parsemé des mêmes touffes d'herbes aromatiques dont nous avons déjà constaté la présence au sommet des montagnes Rocheuses, et recouvert en de nombreux endroits de dépôts de sel. La ligne du chemin de fer traverse ces vallées et passe de l'une à l'autre en faisant de fréquents détours. On croirait toujours être enfermé dans un cirque sans issue.

Le train s'arrête, à l'heure du repas, à une station entourée d'arbres verts au milieu desquels se trouve un petit bassin d'où jaillit un jet d'eau; nous n'avons rien vu de semblable depuis quatre jours; la fraîcheur et la gaieté de cette ravissante petite oasis, perdue

dans ce pays aride, repose agréablement les yeux et cause un plaisir inouï.

Nous quittons non sans regret ce site enchanteur, pour continuer péniblement notre route dans un nuage de poussière et par une chaleur accablante. Nous gravissons lentement les premiers contre-forts de la Sierra Nevada. La vue d'un coucher de soleil splendide vient nous dédommager de notre fatigue : le globe incandescent s'abaisse petit à petit sur l'horizon, en passant de la couleur écarlate au pourpre; les collines et les montagnes, formées de la superposition de petits mamelons très-arrondis, se colorent au contact de ses rayons de tons excessivement chauds, et passent par toutes les teintes de l'arc-en-ciel, depuis le jaune orangé jusqu'au rouge violacé, pour se fondre ensuite sur l'azur du ciel. Ces magnifiques couchers de soleil sont particuliers aux déserts; j'en avais déjà pu admirer d'analogues dans le Sahara, au pied des monts de l'Aurès.

Le terrain s'élève de plus en plus, les ravins se dessinent d'abord, puis se creusent davantage, et nous pouvons voir, à travers les glaces des wagons, des paysages semblables à ceux de la Suisse se dérouler sous nos yeux au clair de la lune. De grands sapins perchés sur les rochers, ou accrochés dans leurs interstices, suspendent leurs branches au-dessus des torrents mugissant dans le fond des gorges et bondissant de cascade en cascade. Nous atteignons Alta, point culminant de la ligne, à 2,300 mètres d'altitude, au sommet de la Sierra Nevada, et le matin de bonne heure, nous arrivons à Sacramento en Californie,

bien près de l'océan Pacifique et de la fin de notre long trajet en chemin de fer. D'immenses marais s'étendent à perte de vue et sont partout recouverts de grands joncs au milieu desquels nagent et voltigent des milliers d'oiseaux aquatiques, notamment de grands pélicans blancs. La voie les franchit sur des pilotis et des remblais, et nous arrivons à l'embouchure du Sacramento, à l'endroit où il se jette dans la rade de San-Francisco.

Après avoir traversé cette large rivière sur un grand bateau à quatre machines, qui embarque le train et le transporte sur l'autre rive, nous longeons pendant quelques kilomètres la rade, réputée, avec celle de Rio-Janeiro, la plus grande et la plus belle du monde. Une ceinture de hautes montagnes l'entoure entièrement, en laissant seulement un passage aux navires, et les garantit ainsi complétement de tous les vents. Nous prenions enfin à Oakland un ferry-boat qui nous déposait bientôt sur les quais de San-Francisco, après être resté depuis Chicago cent vingt heures de suite en chemin de fer.

CHAPITRE III

L'OCÉAN PACIFIQUE.

San-Francisco. — L'émigration chinoise. — Départ du nouveau monde. — Les passagers du *Gaëlic*. — Albatros. — Les poissons volants. — Une comète. — Le 180e degré. — Tempête. — Arrivée au Japon. — Les embarcations indigènes. — Un hôtel français à Yokohama.

Il nous restait à peine vingt-quatre heures avant le départ du bateau, pour visiter la capitale de la Californie.

Pendant de longues années, cette ville fut la Golconde vers laquelle affluèrent en masse les affamés d'or courant à la conquête du métal précieux, dans ce nouveau jardin des Hespérides où bien peu découvrirent la toison d'or, mais où le plus grand nombre éprouvèrent les déceptions cruelles, les maladies impitoyables, les misères de toutes sortes, et où beaucoup trouvèrent enfin la mort. Durant bien des années, San-Francisco fut le théâtre de drames poignants, dans lesquels la poudre d'or et le jeu mettaient en action toutes les passions allumées par la cupidité dans le cœur de ces hommes, ramassis de tous les peuples, sans morale et sans frein.

La ville de San-Francisco est construite entre

l'Océan et la rade, sur une presqu'île accidentée. Le rapide accroissement de la population obligeant d'agrandir sans cesse le périmètre de la cité, les collines ont été successivement perçées de rues et couvertes de maisons. A part les inégalités de terrain, son aspect est semblable à celui de toutes les autres villes des États-Unis. Des tramways sont mis en mouvement par des machines fixes comme à Chicago, qui permettent aux voitures de gravir et de descendre facilement les côtes très-rapides en se faisant contre-poids.

San-Francisco possède environ 250,000 habitants, parmi lesquels on ne compte pas moins de 30,000 Chinois. Un quartier tout entier leur est réservé et porte le nom de « Ville chinoise ». Là, ils ont leurs habitations, leurs ateliers, leurs boutiques, leurs lieux de plaisir. Ils consomment uniquement les produits importés de leur pays.

Les Chinois sont d'excellents travailleurs, dociles, sobres, robustes, aptes à faire tous les ouvrages, même les plus délicats; ils se contentent d'un modique salaire en comparaison de celui qu'exigent les ouvriers américains; mais s'ils s'expatrient, comme les Basques français qui pour faire fortune vont travailler dans les saladeros de la République Argentine et des provinces du Rio de la Plata, ils ne perdent jamais de vue l'espoir du retour dans la patrie, et, au bout de quelques années, après avoir amassé un petit capital de trois ou quatre cents dollars (2,000 francs), ils reviennent en Chine vivre de leurs rentes. Ce résultat leur était facile aux États-

Unis; aussi l'émigration était-elle considérable et augmentait chaque jour davantage; six compagnies enrôlaient des coolies dans les différentes provinces méridionales de la Chine, payaient leurs passages, leur procuraient du travail, et, en compensation de l'argent qu'ils leur avaient fait gagner, ne les laissaient repartir qu'après en avoir reçu la somme convenue d'avance. Ce système s'est longtemps pratiqué, mais on finit par s'apercevoir que chaque année les Chinois emportaient d'Amérique des sommes énormes; le gouvernement des États-Unis s'en émut, et, malgré la pénurie de bras dans l'État de Californie, et après de longues délibérations et de longues hésitations, il a jugé nécessaire de prendre des mesures énergiques pour protéger les provinces occidentales de cet envahissement du Céleste Empire. Cette décision est encore trop récente pour que l'on puisse savoir quelle sera son influence sur le développement de la richesse de ces contrées.

Le brouillard persistant depuis la veille jetait un voile impénétrable sur la vue superbe dont on jouit des points élevés de la ville, et il nous fut malheureusement impossible de contempler un panorama que chacun s'accorde à dire magnifique.

Le lendemain de notre arrivée, 28 septembre, après avoir dormi dans un vrai lit, nous montions à bord du *Gaëlic,* bateau sur lequel nous devions faire la traversée du Pacifique, notre dernière étape pour aller au Japon. A deux heures de l'après-midi on largue la dernière amarre; le *Gaëlic* franchit les passes et se dirige vers l'ouest, laissant derrière lui

le nouveau monde, dont il s'éloigne rapidement.

Sur les steamers américains faisant le trajet entre San-Francisco, le Japon et la Chine, les passagers ressemblent peu à ceux que l'on rencontre à bord des paquebots de l'Atlantique. Ce n'est plus cette foule turbulente et compacte de jeunes miss effrontées, d'Américains affairés, de touristes étonnés ou de malheureux émigrants à la recherche d'une nouvelle patrie. Nos compagnons de voyage, peu nombreux, étaient pour la plupart des missionnaires protestants allant prêcher la parole évangélique dans les contrées sauvages de l'Asie, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants; il y avait en outre deux ou trois cents Chinois rentrant dans leur pays. Parmi les quarante passagers de première classe embarqués à bord, nombre maximum que comportaient les aménagements du *Gaëlic*, mon ami et moi étions les deux seuls Français. L'équipage, à l'exception du capitaine et des officiers, se composait exclusivement de Chinois, excellents marins, mais détestables cuisiniers et maîtres d'hôtel. Pendant les premiers jours de la traversée, un de ces Chinois vint à mourir; on ne jeta pas son corps à la mer, suivant l'habitude générale à bord de tous les navires. Il fut placé dans un cercueil entouré d'une toile goudronnée, à l'arrière sur la chambre du gouvernail. La Compagnie est obligée d'en agir ainsi, autrement aucun Chinois ne consentirait plus jamais à mettre le pied sur un de ses steamers; d'après les croyances religieuses chinoises, si un mort était jeté à la mer, son âme serait infailliblement perdue dans les profondeurs de l'Océan.

Il est facile de comprendre l'état de putréfaction auquel arrive, dans un pays chaud, après plusieurs semaines, ce cadavre à peine embaumé par le médecin du bord; aussi, lorsque la plus légère brise venait de l'arrière, le pont était-il envahi par des émanations putrides et une odeur de Chinois en décomposition suffocante et malsaine.

La vie à bord offrait peu de distractions : pas une voile, pas une terre ne vint briser un seul instant la ligne circulaire de l'horizon, ni reposer les yeux de ces grandes masses liquides, se succédant lentement les unes aux autres à égale distance. Ces longues vagues huileuses caractérisent les surfaces des mers très-étendues, sur lesquelles elles ont le temps de se former et de grandir en s'amplifiant sur leurs fonds insondables. Le temps était beau, mais le roulis incessant devenait fastidieux à la longue, car on était obligé de se cramponner continuellement à tous les objets pour marcher et se tenir en équilibre.

Au milieu même du Pacifique, à une distance considérable de toute terre, on rencontre de grands albatros noirs, vivant de pêche et ne prenant terre qu'au printemps pour faire leurs nids dans les archipels de l'Océanie. Ces grands oiseaux déploient leurs ailes de deux et trois mètres d'envergure et s'en servent comme de voiles, sans les agiter pour se soutenir en l'air. Dès qu'ils aperçoivent de loin un bateau, ils s'en approchent et le suivent pendant des journées entières, luttant de vitesse avec lui, l'enveloppant de cercles concentriques pour s'emparer des débris jetés par-dessus bord. Il y en avait souvent un grand nombre à

l'arrière du navire. Eux et les nombreux poissons volants, qui s'élevaient de la surface de l'eau, furent les seuls êtres vivants qui s'offrirent à notre vue.

Les poissons volants sont de petites dimensions. Chassés par leurs ennemis, ils se dérobent à leurs poursuites en sautant hors de l'eau. Leurs nageoires latérales très-développées leur permettent de se soutenir à la surface et de voler rapidement en ligne droite pendant huit ou dix mètres, pour retomber lourdement dans la mer dès que l'air a desséché ces minces membranes; en brillant au soleil, ils produisent l'effet d'une pierre blanche lancée au ras de l'eau. Les plus beaux spécimens de ces êtres bizarres se rencontrent dans l'océan Indien, où les bâtiments en font lever des bandes innombrables devant eux. Dans ces parages, ils sont beaucoup plus gros, et leur vol assez prolongé et composé de crochets ressemble à celui des bécassines de mer.

Pendant les soirées où la mer n'était pas clapoteuse, nous vîmes de jolies phosphorescences. Une multitude de points brillants apparaissaient dans l'eau agitée par l'hélice du navire qui laissait derrière lui un sillage lumineux. Mais le spectacle le plus curieux dont nous pûmes jouir pendant cette traversée fut celui d'une gigantesque comète qui resta visible durant plusieurs nuits. Son énorme noyau était précédé d'une queue embrassant un angle visuel de plus de vingt degrés, semblable à un faisceau de rayons de lumière électrique projeté dans l'atmosphère.

Le mardi 10 octobre, nous franchissions le 180e degré, méridien antipode de Paris. Le soleil resplendis-

sait sur nos têtes au moment où la France était plongée dans les ténèbres de minuit. Nous avions déjà parcouru la moitié d'un parallèle. Nos montres étaient actuellement d'accord avec le soleil, quoiqu'elles eussent éprouvé douze heures de retard depuis notre départ. En passant dans l'hémisphère oriental, nous étions au contraire de douze heures en avance; il fallait donc sauter vingt-quatre heures, et le mercredi 11 octobre n'a pas existé pour nous.

Nous avions pu constater à San-Francisco un fait curieux, produit par les différences d'heures des deux pays. Entre Paris et cette ville elle est d'environ huit heures et demie; les nouvelles ont le temps d'arriver en Californie par le fil télégraphique à une heure moins avancée que celle à laquelle elles ont été expédiées, et l'on peut lire dans des journaux de l'après-midi des faits ayant eu lieu à Paris dans la journée, relativement à l'heure même ou l'on en prend connaissance.

Le 18 octobre, après vingt jours de traversée, un temps superbe permit de faire le point; nous étions près des côtes du Japon. Chacun attendait impatiemment l'arrivée et sondait l'horizon du regard, espérant découvrir cette ligne sombre, premier aspect de la terre à une grande distance. Mais au lieu de la silhouette des montagnes se dressant sur les flots, un point couleur d'encre tachait le ciel à l'avant du navire; grossissant avec une grande rapidité, il se transforme en un instant en une trombe reliant la mer et les nuages comme une énorme stalactite noire.

Le ciel s'assombrit de plus en plus. La mer prend de

ces teintes blanches, blafardes, premiers présages du mauvais temps, et tout à coup tressaille comme un fougueux coursier sous la morsure de l'éperon. Aucun souffle de brise n'agite encore l'air de plomb pesant sur nos épaules; cependant la surface de l'Océan se ride déjà; d'immenses ondulations soulevées par une force invisible font bondir le *Gaëlic* jusqu'alors immobile. Bientôt le vent s'élève avec violence, le jour cesse presque complétement, et nous nous trouvons au centre de la tempête. C'est un spectacle à la fois superbe et terrible de voir cette mer déchaînée dont les vagues mugissantes déferlent sur le bateau et le font disparaître en entier sous une avalanche d'eau et d'écume. Une véritable montagne liquide s'abat avec un bruit formidable sur le pont à l'arrière où se trouve notre cabine; l'eau pénètre à l'intérieur et la remplit. Nous croyons un instant avoir été entraînés à la mer; la cloison a été seulement partiellement défoncée, et le charpentier accouru en toute hâte, aidé des matelots du bord, peut mettre le roufle à peu près en état au moyen de planches et de voiles. Un incident semblable ne se reproduisit heureusement pas, mais il nous fut impossible de fermer l'œil de la nuit, car, assourdis par le bruit des paquets de mer tombant au-dessus de nos têtes, nous étions en outre forcés de nous cramponner aux matelas de nos couchettes et aux planches à roulis, pour ne pas être entraînés par les mouvements désordonnés du navire.

Les mers de Chine et du Japon sont redoutées pour leurs terribles tempêtes; elles nous souhaitaient la bienvenue en nous en offrant un bel échantillon.

Au jour, les flots s'étaient apaisés, et un vent glacial avait chassé les nuages du ciel. Une forte houle, clapoteuse, impuissante à soulever le bateau dont elle frappait les flancs, restait comme seul témoignage de la bourrasque passée. Vers dix heures, à la satisfaction générale, la terre apparaît enfin dans le lointain : une suite de montagnes profile ses contours en ligne déchiquetée, tranchant sur le fond du ciel. La côte devient plus distincte, les cimes grandissent à vue d'œil et semblent sortir petit à petit de l'Océan. L'impatience agite tous les cœurs; nous eussions voulu pouvoir donner des ailes à notre navire pour atteindre plus vite ce pays, notre « terre promise ».

Un phare, à l'entrée de la baie de Tokio, nous indique la route à suivre. Nous apercevons des pêcheurs japonais dans leurs barques non pontées se tenant au large malgré l'état de la mer, et nous pouvons les voir se montrer et disparaître au milieu des vagues où ils risquent leur vie. On commence à distinguer les arbres et les maisons; nous doublons le cap en tournant au nord, et entrons dans le golfe au fond duquel se trouve Yokohama.

La rive opposée apparaît bientôt à l'ouest avec ses hautes falaises rougeâtres rongées par la mer qui en a détaché de nombreux îlots recouverts d'arbres magnifiques. A trois heures de l'après-midi nous dépassons le bateau-feu, et tout à coup se déroule devant nos yeux le panorama de Yokohama et de sa rade pleine de navires.

Nous touchions enfin au but de notre voyage. Partis de San-Francisco le 28 septembre, nous arri-

vions au Japon le 19 octobre, après vingt et un jours de traversée; il s'était écoulé environ sept semaines depuis notre départ de Paris.

Nous saluons avec émotion le drapeau tricolore qui flotte sur deux vaisseaux de guerre français : la *Victorieuse* et le *Kersaint.* Des barques de forme bizarre se détachent immédiatement de la rive. Violemment secoués par la houle, due à la tempête de la nuit précédente, ces frêles esquifs, en approchant, offrent un spectacle étrange et nouveau pour nous. Le *Gaëlic* est bientôt entouré d'une multitude de ces embarcations, se heurtant les unes contre les autres, et véritablement pris d'assaut par les êtres qui les montent. Les indigènes grimpent à bord en se hissant à la force des poignets le long de grands bambous munis de crochets, et profitant, pour s'aider de leurs pieds, de toutes les aspérités du bastingage.

Que l'on se figure l'agitation de ces hommes de tous âges, ces enfants à la tête complétement rasée, ces robustes jeunes hommes presque nus conduisant leurs embarcations debout, ces vieillards débiles aux cheveux blancs, dont la couleur tranche sur le rouge d'acajou de leur peau hâlée par l'air de la mer, se bousculant, nous interpellant, faisant des contorsions autour de nous; leurs costumes bigarrés, uniquement composés d'une espèce de robe de chambre posée sur les épaules et ouverte sur le devant, laissant découvertes leurs jambes et leur poitrine; ces vêtements ornés, pour la plupart, de dessins voyants, principalement sur le dos; joignez à ce tourbillonnement fantastique les cris gutturaux et stridents sortant de

leurs bouches, et qui donnent à cette scène tourmentée une espèce de caractère diabolique, et ce tableau, aux couleurs très-affaiblies, ne rendra encore que très-imparfaitement les premières impressions du voyageur en arrivant dans ce lointain pays.

Une chaloupe à vapeur appartenant à un hôtel français nous descend à terre. Tous les voyageurs savent par expérience quel plaisir on éprouve, après de longues traversées, en mettant le pied sur le « plancher des vaches ».

En débarquant, après avoir subi les méticuleuses et agaçantes visites de la douane japonaise, une des heureuses innovations empruntées à la civilisation européenne, l'interprète de l'hôtel fait un signe, et trois Japonais s'avancent traînant derrière eux des fauteuils roulants, sorte de voitures à bras appelées *jinrikcha*. Nous y montons, non sans hésitation, et nous sommes grandement surpris de voir les hommes s'y atteler et partir au galop, pour ne s'arrêter qu'à la porte de l'hôtel. Nous trouvons, à notre grande joie, un véritable établissement français dont l'excellente cuisine devait amplement nous dédommager de l'abominable nourriture à laquelle nous avions été condamnés pendant trois semaines, à bord du steamer américain.

CHAPITRE IV

LE JAPON GÉOGRAPHIQUE.

Situation des iles. — Leurs noms et leur découverte. — Superficie et population. — Les volcans. — Les tremblements de terre. — Topographie. — Climatologie. — Moussons. — Typhons. — Grandes divisions administratives. — Les capitales.

Le Japon, situé entre les 127° et 144° de longitude à l'est du méridien de Paris et le 31° et le 47° de latitude nord, est le pays le plus reculé de l'extrême Orient et le plus voisin des antipodes dans notre hémisphère. Il se compose d'une quantité considérable d'îles de toutes dimensions, dont le nombre dépasse 3,800. La plupart, inhabitées, sont des îlots et des rochers sans importance disséminés sur la surface de la mer. Les quatre plus grandes, Yéso, Hondo, Sikok et Kiu-Siu, méritent seules d'être signalées; on peut encore citer cependant les îles Liou-Kiou, échelonnées au sud jusqu'au tropique du Cancer, et dont la possession a failli être une cause de guerre avec la Chine en 1879, et enfin l'archipel des Kouriles, touchant au nord à la presqu'île du Kamtchatka, et cédé depuis peu aux Japonais par les Russes, en échange de l'île Tarakai ou Saghalien.

Le nom indigène du Japon est *Ni-Hon,* ce qui veut dire « origine du soleil »; non contents de cette dénomination pompeuse, les Japonais la font le plus souvent précéder encore de l'adjectif *dai,* grand, et ne prononcent qu'avec componction : « Dai-Ni-Hon », le nom de leur pays. La mythologie, du reste, leur fournit encore une foule d'appellations figurées dont nous parlerons plus tard en traitant cette question.

L'empire du Soleil levant fut découvert vers la fin du treizième siècle par Marco Polo. Ce célèbre voyageur vénitien, resté dix-sept ans à la cour de Koublaï, grand khan des Mongols, pour faire du commerce, fut chargé par ce prince de missions lointaines en Tartarie, en Chine et au Japon; à son retour, en 1295, il révéla à l'Europe l'existence de toutes les contrées de l'extrême Orient.

La superficie totale du Japon est d'environ 3,600 myriamètres carrés, égale aux deux tiers de celle de la France; mais le développement de ses côtes peut être évalué à dix fois le nôtre. La population, composée de 7,220,000 familles, est environ de 34 millions d'habitants, vivant dans 63,659 villes, villages ou hameaux.

Le pays est couvert partout de hautes montagnes et hérissé de cônes de volcans dont plusieurs sont encore en activité. La grande île dont le véritable nom est Hondo, mais que les géographes ont appelée Nippon, confondant la prononciation populaire de Ni-Hon avec son véritable nom, est de beaucoup la plus importante; c'est sur son territoire que se trouvent les capitales et les villes principales. Elle pos-

sède aussi les deux plus grands volcans de tout l'Empire : l'Assama-yama, au centre de l'île, dont le cratère, à 2,600 mètres d'altitude, est encore en activité, et le Fudji-yama, sur le bord de la mer, le plus haut sommet, qui n'a pas moins de 3,800 mètres d'élévation. Une légende raconte qu'en l'an 200 de notre ère, le Fudji-yama jaillit de terre en une seule nuit, et, comme compensation, se formait en même temps, à cent lieues de là, une véritable mer intérieure, le lac Biwaa.

Les nombreuses sources thermales sulfureuses répandues sur toute la surface du pays, les éruptions volcaniques comme celle du Taromai dans l'île d'Yéso, en 1867 et en 1874, et les commotions souterraines, prouvent assez que les forces intérieures sont loin d'être apaisées. Les tremblements de terre sont surtout excessivement fréquents. Dès la première nuit de notre arrivée, il s'en produisit un assez violent, et nous en ressentîmes souvent pendant notre séjour. Dans le seul mois de février, en 1882, on en compta quarante-deux à Tokio, plus ou moins intenses.

Ces tremblements de terre causent souvent de grands désastres, et les chroniques du Japon en sont remplies. En voici un exemple rapporté par un Jésuite portugais, le Père Louis de Froës[1] :

« En l'an 1586, il y eut un terrible tremblement de terre au Japon; les secousses durèrent pendant quarante jours et s'étendirent de la province de Sacaja jusqu'à Kioto. Soixante maisons furent renversées

[1] Recueil du Père Hay : *De rebus japonicis*, etc.

dans la ville de Sacaja, et Magasama, petite ville d'environ mille maisons dans le royaume d'Omi, fut complétement détruite par un feu souterrain. A Kioto, plusieurs maisons furent démolies, ainsi que le temple des Idoles. Une petite ville florissante par son commerce, dans la province de Facata, ressentit d'horribles secousses et s'enfonça dans la mer; toutes ses maisons et tous ses habitants furent engloutis, et l'on n'en retrouva pas la moindre trace.

« Dans le royaume de Mino, une forteresse s'abîma dans la terre entr'ouverte, ainsi que la haute colline sur laquelle elle était située, et un lac apparut à leur place. Un fait identique se produisit dans la province d'Ikeja. Dans beaucoup d'endroits, il se forma des crevasses tellement considérables qu'un mousquet ne portait pas d'un bord à l'autre de ces gouffres insondables, et les vapeurs qui s'en dégageaient étaient si nauséabondes que les voyageurs n'osaient pas s'en approcher. »

Même en supposant de l'exagération de la part de cet ancien chroniqueur, on peut se rendre compte cependant par ce récit des calamités occasionnées par ce fléau.

Une arête de montagnes, se ramifiant des deux côtés et envoyant jusqu'à la mer des chaînes secondaires dont les collines s'abaissent peu à peu en s'approchant des côtes, parcourt du nord au sud l'île Hondo dans toute sa longueur et la divise en une suite de petites vallées. De nombreux cours d'eau, impétueux torrents à la fonte des neiges et aux lits desséchés en été, arrosent ces vallées et ne

sont guère navigables qu'à leur embouchure, où ils peuvent porter les petites jonques et les radeaux, et sont alors une grande ressource pour le commerce en remplaçant les routes. Le sol de ces vallées formé de dépôts volcaniques décomposés est très-fertile et, surtout à une certaine distance de la mer, forme des champs excellents. Les plaines, bien cultivées, sont couvertes de rizières. Les montagnes, autrefois surchargées de forêts, commencent à se déboiser, surtout dans le sud. Dès 1821, une ordonnance taïkounale était formulée pour enrayer le mal, mais sans résultat, et actuellement, malgré les mesures prises par le gouvernement, les forêts disparaissent de plus en plus.

Le Japon, dont le nord touche aux contrées glaciales et où se rencontrent en abondance les animaux à fourrures et les bois de la Norwége, et dont le sud, voisin des tropiques, fournit des oranges, des bananes et des ananas, diffère nécessairement beaucoup de climat sur ces divers points; mais cependant, il est loin d'être tel que sa position géographique semblerait tout d'abord l'indiquer. Ainsi, dans l'île d'Yéso, à Hakodaté par exemple, sous la même latitude que Rome et Ajaccio, le thermomètre descend fréquemment, en hiver, à 20° au-dessous de zéro, et la neige recouvre la terre pendant quatre mois de l'année. A Yokohama, sur le même parallèle que Biskra et Tlemcen au sud de l'Algérie, cette saison est assez froide, et il y gèle presque toutes les nuits.

Le climat du bassin occidental, exposé aux vents glacés venant directement des steppes de Sibérie et de Mandchourie, est très-rigoureux; celui des côtes

baignées par l'océan Pacifique, au contraire, est beaucoup plus tempéré, grâce au *Kuro-Sivo*, le « courant noir », ainsi nommé à cause de la couleur foncée de ses eaux qui viennent des pays chauds, dont elles charrient les herbes marines, et notamment les raisins des tropiques, et possèdent toujours une température supérieure de plusieurs degrés à celle de l'air ambiant. Le versant sud-est est du reste abrité des vents froids par les hautes montagnes du centre de l'île.

En somme, la température moyenne de l'année dans l'île Hondo est à peu près la même que celle du centre de la France, malgré leurs latitudes inégales; mais cependant les saisons sont tout à fait différentes des nôtres.

Dans l'océan Indien et les contrées de l'extrême Orient, règnent des vents périodiques appelés *moussons*. La mousson nord-est se fait sentir du mois de septembre au mois de février, elle est surtout violente dans l'hémisphère austral; la mousson sud-ouest souffle de mai en août, principalement dans l'hémisphère boréal. Entre les deux moussons surviennent ces déluges de pluie, et sévissent ces épouvantables tempêtes, tourbillons gigantesques d'un diamètre immense qui se déplacent rapidement à la surface de la mer en décrivant des cercles excentriques. Dans l'océan Indien on les nomme cyclones, et dans les mers de Chine et du Japon, où elles sont le plus fréquentes et le plus terribles, elles prennent le nom de typhons, venant probablement du dieu égyptien ainsi nommé, principe des ténèbres et du mal. Rien ne peut résister à cette force surhumaine, dévastant

tout sur son passage, rasant les maisons et les forêts des îles ou des continents dont elle s'approche. Un miracle seul peut sauver le navire saisi par la tourmente.

Autrefois, la perte du bâtiment à voiles englobé dans un typhon était certaine; maintenant, grâce à la vapeur, et à la connaissance beaucoup plus approfondie de la marche de ces météores, on réussit souvent à se soustraire en partie au danger, et les steamers fuyant rapidement en sont quittes pour des avaries considérables.

Les moussons se font sentir jusqu'au Japon. La mousson froide ou du nord-est a lieu en hiver. C'est la belle saison où pendant quatre ou cinq mois l'atmosphère très-sèche n'est obscurcie d'aucun nuage; c'est en même temps l'époque des violents coups de vent. Pendant la mousson sud-ouest, en été, la quantité pluviale n'est guère inférieure à celle des tropiques. La température est chaude, mais excessivement humide et malsaine, et favorise les épidémies. Les objets exposés à l'air se moisissent rapidement.

Ce fait, qui se produit dans tout l'Orient, est encore bien plus sensible dans l'Inde. A Calcutta, par exemple, on est forcé de faire bassiner les draps de lit trempés par cette humidité excessive, et obligé en même temps d'avoir un nègre occupé toute la nuit à déplacer l'air de la chambre, au moyen d'un *panca*, — paillasson suspendu au plafond, — sans lequel on ne peut ni respirer ni dormir.

Le climat du Japon est plus salubre que celui de

la Chine, car l'on n'a pas à y craindre ces chaleurs accablantes suivies de brusques abaissements de température.

L'empire du Japon est divisé en huit grandes contrées tenant leurs noms des routes qui les traversent. Ce sont : le Tokaïdo, le Tozando, le Hokurokudo, le Nakasendo, le Sangodo, le Nankaïdo, le Saikaïdo et enfin le Hokkaido. Nous parlerons plus loin de leur administration.

Avant la révolution de 1867, l'empire du Japon possédait deux capitales : Kioto, la résidence du *Mikado,* empereur spirituel, et Yédo, où habitait le *Shogun,* empereur temporel et tout-puissant.

Depuis que le Mikado a renversé ce dernier et est devenu chef unique de l'empire, il a transporté ses lares à Yédo, dans l'ancien palais de son rival détrôné, et cette ville a pris alors le nom de Tokio, ce qui veut dire la « Capitale de l'est ». Les géographes français appellent encore improprement Yédo la capitale de l'empire du Japon ; Yédo, en somme, n'a jamais été qu'une capitale nominale et n'existe plus aujourd'hui.

CHAPITRE V

ORIGINES DE L'EMPIRE DU JAPON.

Ethnologie. — Koropokgourous. — Aïnos. — Origine des Japonais proprement dits. — L'âge de pierre. — Les cavernes. — Les instruments et les armes de silex. — Jimmu-Tenno. — Le Kodziki. — Organisation gouvernementale. — Le Mikado. — Les Daïmio. — Les Samourai.

Comme celles de tous les peuples, les origines du Japon sont fabuleuses et enveloppées des plus profondes ténèbres.

Quels sont les Japonais? D'où viennent-ils?

Les traditions vulgaires, les légendes mythologiques les font descendre des dieux; mais la question au point de vue scientifique reste entièrement à résoudre, et les nombreux savants qui s'en sont occupés jusqu'à ce jour n'ont pas encore pu aboutir à faire la lumière sur ce point obscur. Les opinions des auteurs sont en effet très-partagées.

Les habitants du Japon n'appartiennent pas à une race homogène. Ils sont les descendants d'une suite de tribus différentes, venues des pays environnants, et greffées les unes sur les autres, à des époques plus ou moins éloignées.

Dans les îles septentrionales de l'archipel, se trouvent deux petites peuplades primitives de races abso-

lument distinctes tendant chaque jour à disparaître. Ce sont les Koropokgourous et les Aïnos. Les premiers, dont il reste à peine quelques rares familles, ont laissé de nombreuses traces de leur séjour pendant la période de l'âge de pierre et paraissent être les aborigènes préhistoriques du Japon. C'est peut-être le peuple autochthone de ce pays.

Les Aïnos, encore au nombre de dix mille environ dans l'île d'Yéso, semblent être les premiers envahisseurs et ont dû posséder le pays pendant un certain temps, après avoir refoulé les premiers occupants dans les archipels du nord; les restes préhistoriques de leur passage se confondent avec ceux laissés par les Koropokgourous. Leur nom *Aïno* serait, paraît-il, venu étymologiquement de *inou,* chien; les Japonais prétendent en effet qu'ils descendent du produit d'une princesse et d'un chien, nourri ensuite par une ourse d'où ils tiennent les poils qu'ils ont sur tout le corps.

L'origine des Japonais proprement dits est encore indécise; ils paraissent appartenir à une race mongole différant sensiblement de celle dont proviennent les Chinois. D'après Malte-Brun, le gros de la nation japonaise serait d'origine tartare. Les peuples barbares habitant les provinces situées au nord du Céleste Empire, devenus trop nombreux, diverses colonies s'en seraient détachées pour aller peupler les îles de l'océan Oriental.

Kaempfer, le premier Européen qui se soit occupé de l'histoire du Japon, conteste avec raison l'origine chinoise des Japonais. Il les fait descendre des Baby-

loniens, et prenant une des peuplades après la confusion des langues au pied de la tour de Babel, il la voit traverser rapidement l'Inde et la Chine, arriver en Corée, le point du continent le plus rapproché de l'archipel japonais, et venir définitivement s'y fixer après avoir franchi le détroit de Corée. Bien que cette allégation, inspirée par une légende fabuleuse, ne soit basée sur aucune donnée scientifique et n'ait germé que dans l'imagination de l'auteur, par extraordinaire elle n'est cependant pas entièrement inadmissible. Les travaux récents de philologie de M. Léon de Rosny, en effet, ont démontré des ressemblances nombreuses et indiscutables du *sin-zi*, première écriture japonaise, avec les caractères coréens, et les analogies de ces derniers avec le sanscrit.

Dans la suite, des émigrations de divers pays se seraient mélangées à la race primitive, et notamment des Malais venus des îles de l'Océanie, dont on retrouve certains caractères physiques chez les Japonais modernes, et qui dans les légendes et les récits de batailles sont désignés sous le nom de « Diables noirs aux longs cheveux ». Il y a deux siècles, il en existait encore une tribu dans une des îles du sud, probablement des naufragés des Moluques.

L'élément le plus certain pour éclairer l'histoire de tous les peuples réside dans l'étude des monuments qu'ils ont laissés, et des traces de toute nature dont le sol est marqué sur leur passage.

L'âge de pierre a laissé au Japon des restes probants, ineffaçables. Ils nous font connaître tout au

moins que dans l'extrême Orient, aussi bien que dans notre vieille Europe, les commencements des sociétés ont été identiques, et que l'homme des cavernes du Japon, comme dans la Gaule, a le premier peuplé ces solitudes.

Parlant des premières habitations de son pays, un auteur japonais, Kaïbara-Tok, s'inspirant d'un passage de son compatriote Son-Ken, suppose qu'après la création du monde, les hommes demeurèrent d'abord en plein air; mais y étant exposés aux effets du vent, de la pluie et de la chaleur, la nécessité leur apprit à creuser des cavernes dont ils préférèrent le séjour, malgré l'humidité de la terre qui leur causa des maladies.

C'est dans la partie la plus escarpée des montagnes et surtout dans les lieux éloignés des villes, au nord et au centre de l'empire, que Son-Ken, ayant parcouru tout le pays pour en examiner les diverses localités, trouva le plus grand nombre de cavernes dont l'intérieur était garni de grosses pierres. Ces retraites comprenaient ordinairement deux ou trois compartiments. Dans la province de Kawatsi, il en vit des milliers.

On avait supposé d'abord que ces cavernes avaient servi de tombeaux, mais Kaïbara-Tok, après en avoir visité et fouillé beaucoup, et n'y avoir rien trouvé indiquant cette destination, incline à croire que ce durent être là les demeures des premiers habitants. A l'appui de cette opinion, on rencontre au Japon des spécimens curieux d'instruments et d'armes en pierres taillées. Leurs formes, et notamment celles

des couteaux et des têtes de flèches, sont identiques avec celles des objets de même nature existant en France, en Europe et même en Amérique; si par hasard elles diffèrent un peu, les procédés de travail du moins ont été les mêmes. On a collectionné un grand nombre de ces échantillons, derniers vestiges du temps passé et d'une époque oubliée, dans les musées et les trésors de plusieurs temples.

Les gens du peuple ont continué à vénérer ces instruments de pierre comme des reliques des anciens *Kami* ou ancêtres divins, et les bonzes bouddhiques ou sintoïstes ont inventé des fables et des légendes à leur sujet, afin d'attirer l'attention des voyageurs et des pèlerins sur leurs pagodes et leurs reliquaires.

Les Aïnos de l'île d'Yéso se servent encore de nos jours d'armes de silex et peuvent être considérés comme étant encore dans leur âge de pierre.

Ce sont des têtes de flèches que l'on trouve le plus fréquemment et en plus grande quantité, mais cependant leur nombre serait insuffisant pour satisfaire aux nombreuses demandes des amateurs européens, et les Japonais sont arrivés à les fabriquer et à les imiter avec une perfection qui trompe les plus habiles connaisseurs. Le musée du ministère collectionne un grand nombre de ces antiquités, et s'efforce surtout de n'avoir rien d'apocryphe. La matière employée pour ces têtes de flèches est le silex pyromaque; elles sont plus rarement fabriquées en jaspe, en opale et en obsidienne.

Avant l'âge de pierre, l'obscurité est profonde. Aucun monument, aucun manuscrit ne vient jeter

la lumière sur ce chaos, si ce ne sont les légendes mythologiques qui donnent à l'empire du Japon une antiquité démesurée. Elles font régner une première dynastie divine des cent mille millions d'années, et fixent le commencement de la seconde, le *Ten-Sin-Sitsi-dai,* c'est-à-dire la succession de sept grands esprits, 836,702 ans avant notre ère.

Voilà tout ce qu'on sait des origines japonaises, et nous sommes forcés de puiser dans les sources écrites postérieures, plus ou moins véridiques ou fabuleuses, afin de pouvoir nous former une idée encore bien imparfaite de l'ancien Japon, pour mieux apprécier le Japon moderne, peu différent encore de l'autre, mais tendant toutefois à disparaître.

Les plus anciennes traditions remontent à l'an 660 avant Jésus-Christ. L'ère mythologique cesse, et les Japonais font mention de leur premier empereur Jimmu-Tenno, successeur de Tensio-dai-Sin, le dernier des sept grands esprits qui formèrent la seconde dynastie divine et qu'ils considèrent comme le père de la nation japonaise.

Probablement avant cette époque il n'existait aucun gouvernement, et, comme tous les peuples primitifs, les Japonais menaient la vie des anciens patriarches, chaque famille gouvernée par un chef absolu. Dans un intérêt commun ou pour toute autre cause, Jimmu-Tenno, plus habile ou plus puissant, parvint à grouper ces tribus éparses et les soumit à sa domination. Il prit alors le titre de *Mikado,* et ses descendants se sont succédé à travers les âges, sans interruption jusqu'à nos jours, en passant alternativement par toutes les

péripéties, tantôt jouissant d'un pouvoir illimité, tantôt ne possédant qu'une puissance tout à fait nominale, comme nous le verrons dans la suite.

Le droit de succession était assez obscur.

Les enfants et les femmes avaient des droits à la couronne. Une princesse non mariée pouvait être impératrice, et une veuve succéder à son mari. Quelquefois plusieurs prétendants s'arrangeaient à l'amiable; souvent aussi la question héréditaire était résolue par l'extermination et l'extinction de toute une famille et de ses partisans. On trouve dans l'histoire de tous les peuples, à l'origine de toutes les dynasties, les mêmes excès et les mêmes crimes, comme si à sa naissance la puissance souveraine avait besoin d'un bain de sang.

Quelques-uns de ces souvenirs et de ces épisodes des temps anciens sont arrivés jusqu'à nous bien obscurcis, et sont rapportés dans les récits légendaires qui se transmirent verbalement pendant des siècles, de génération en génération. En 681 après Jésus-Christ seulement, l'empereur Temmu, profitant de la mémoire merveilleuse dont était douée une femme de son palais, lui fit recueillir tous les récits et les traditions conservés dans chaque famille. Mais Temmu mourut, et ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard, grâce à l'impératrice Gemmio, que cette femme rappela ses souvenirs et dicta le fameux livre Kodziki, le plus ancien et le seul document de l'histoire du Japon existant avant l'an 681 de notre ère.

Avec de pareilles données, on ne peut rien savoir de précis. Les chroniqueurs japonais énumèrent les

noms de cent vingt-trois princes ou princesses qui se succédèrent sur le trône depuis 660 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, pendant cette période de deux mille cinq cent quarante ans.

L'organisation gouvernementale remonte aux temps les plus reculés. Le Mikado, à la fois chef spirituel et temporel, jouissait du pouvoir suprême; restant mystérieusement enfoui dans son palais, impénétrable, inaccessible pour tous, il était exclusivement occupé à débrouiller les fils toujours emmêlés des intrigues habituelles aux cours orientales.

Après lui, immédiatement au-dessous, venaient les *Daïmio*, grands seigneurs feudataires prétendant, eux aussi, à des origines divines, et enfin après eux les *Samourai*, réclamant des ancêtres non moins illustres et formant un corps de noblesse militaire, toujours prêts pour l'intrigue et la lutte.

C'est un peu la hiérarchie mythologique des Grecs, et les moyens de domination employés au Japon ne diffèrent pas beaucoup dans leurs origines de ceux employés à Rome et à Athènes.

Tel est le cadre, imparfait sans doute, à certains points de vue, mais d'une incontestable puissance, dans lequel le Japon a vécu des siècles, sinon toujours en paix, du moins relativement heureux; et c'est sur ces longues années que nous allons jeter un coup d'œil rapide, afin de permettre de mieux apprécier le peuple actuel, en étudiant son passé et ses antécédents.

CHAPITRE VI

PROGRÈS DE LA CIVILISATION AU JAPON.

Premières relations avec la Chine. — Légende du médecin Jofuku. — Importation de la doctrine de Confucius et de l'écriture chinoise. — Apparition du bouddhisme. — Rapports des Japonais avec les Chinois et les Coréens. — Premiers hôpitaux. — Le *Wa-do-nengo*. — Importation de l'imprimerie.

Le développement historique du Japon a chacune de ses étapes marquées par un progrès matériel; ses institutions politiques ne subissent aucune modification. A part des dissensions intestines, des luttes de princes entre eux, c'est l'exemple de stabilité le plus considérable peut-être qui soit au monde.

Une des causes principales de cet état de choses réside, il est vrai, dans le soin jaloux avec lequel les Japonais ont été isolés du reste de la terre, et dans la tardive découverte que les Européens ont faite de leur pays.

Le Japon, cependant, eut des relations avec la Chine et la Corée; c'est dans ces deux pays qu'il a puisé toute sa civilisation. Les premiers rapports qu'il eut avec la Chine datent de l'an 219 avant Jésus-Christ, époque à laquelle, paraîtrait-il, une colonie chinoise vint s'établir au Japon et y a laissé des traces pré-

cises telles qu'inscriptions et monnaies. Une légende originale est attachée à cette première apparition des Chinois :

Un empereur de Chine resté célèbre par sa cruauté, désirant prolonger indéfiniment sa vie, envoya des émissaires dans le monde entier afin de découvrir un remède capable de réaliser ses vœux. Un illustre médecin du nom de Jofuku lui assura l'existence de cette panacée universelle dans les îles du Japon; mais c'était une herbe exigeant pour conserver toutes ses propriétés d'être cueillie par des mains chastes et pures. Le procédé de récolte, on le voit, n'était pas sans offrir certaines difficultés; aussi le médecin chinois choisit-il soigneusement trois cents jeunes filles et trois cents jeunes hommes, des mieux faits, des plus beaux et d'une incontestable pureté, avec lesquels il s'embarqua sous prétexte d'aller conquérir le précieux remède. Hélas! l'Empereur attendit longtemps le retour de l'expédition, le fameux docteur avait imaginé cet expédient pour se soustraire à la tyrannie de son souverain; aussi, arrivé au Japon, s'y fixa-t-il, et les six cents jeunes gens si soigneusement réunis formèrent la première colonie chinoise.

Deux siècles plus tard, la fabrication de la porcelaine fut importée de Chine, sous le règne du mikado Suinin (vingt-sept ans avant Jésus-Christ), qui organisa la première corporation des fabricants de céramique. A peu près vers cette époque, les Japonais commencèrent à nouer des relations amicales avec la Corée; elles durèrent longtemps entre les deux peuples. Cependant, après trois cents ans de bon voisinage, la

guerre éclata, et une victoire importante pour le Japon fut remportée par l'impératrice Jingo-Kwogu.

La paix fut sans doute bientôt restaurée, car en 284 le prince Atohi, fils d'un roi de Corée, apporta au Japon les premiers éléments de littérature et notamment les livres de Confucius et l'écriture chinoise. Il fut le véritable Messie de la science dans ce pays, et se constitua le zélé propagateur de la morale du grand philosophe. Dans la suite, un mikado reçut aussi de son voisin une boussole, avec des instructions pour s'en servir.

Les Chinois ne furent pas moins utiles aux Japonais. Ils leur apportèrent, en 463, l'industrie de la soie, et cinq ans après ils construisaient chez eux la première maison à étage.

La religion bouddhique, importée de l'Inde en Chine de cinquante-huit à soixante-quinze ans après Jésus-Christ, se répandit en Corée en 372, et ne pénétra au Japon que cent-quatre-vingts ans plus tard, sous le règne du mikado Kin-Mei-Tenno. Il existait déjà à cette époque, d'après les chroniques, une colonie composée de 7,053 familles chinoises dans l'empire. Les trois cents jeunes filles et les trois cents jeunes hommes du docteur Jofuku avaient, on le voit, fait prospérer la colonie.

Le bouddhisme parvint à se répandre et à se consolider au Japon, grâce au prince impérial Shoto Kudaishi, neveu du mikado Bitatsu ; dès 579, il avait édifié neuf temples de cette religion. L'introduction de ce culte nouveau, de cette nouvelle doctrine, ne semble pas cependant avoir eu une influence

morale appréciable sur cette population douce, d'un scepticisme aimable et railleur, sur lequel toutes les abstractions sentimentales et religieuses ne semblent avoir aucune prise. L'apparition du bouddhisme et son développement eurent ceci d'heureux, cependant, qu'à leur suite les prêtres bouddhiques amenèrent de la Chine et de la Corée un certain nombre d'artistes, d'ouvriers et de médecins, qui constituaient exclusivement à cette époque la caste des savants éminents.

Si l'on constate la merveilleuse stabilité de ce pays, on le voit en même temps manquant absolument d'initiative, ne créant rien, et semblant dépourvu de ce côté de toute intelligence. Chaque époque produit son labeur et complète cette civilisation dans ce qu'on peut appeler son outillage, mais tout lui est apporté de l'extérieur. Il puise les améliorations dans les pays voisins, possédant avant lui une civilisation très-avancée : il se les approprie, sans les marquer de son génie. L'art chinois devient l'art japonais, les sciences demeurent au point où il se les assimile, et son industrie ne sait que calquer.

Ce peuple vivait indifférent, sans s'inquiéter du passé, sans penser à l'avenir; les périodes d'années, les dates, tout était confus. L'organisme qu'il possédait depuis des siècles suffisait à ses besoins et à ses désirs; l'enregistrement des faits avait lieu sans ordre et au hasard. Ce fut encore un prêtre coréen, Kuwan-Kin, en 602, qui enseigna aux Japonais la chronologie, et leur donna en même temps les premières notions d'astronomie, pour leur permettre de mesurer le temps suivant certaines données précises.

L'absence de toute préoccupation se remarquait en toutes choses. Il y avait à peine deux siècles qu'ils désignaient chaque famille par un nom patronymique et chaque individu par un prénom ou un surnom différent.

A cette même époque, un autre Coréen, Tan-Tsching, leur apporta la fabrication du papier et de l'encre de Chine. Jusque-là ils s'étaient servis pour écrire de tissus de soie et de chanvre, et il fallut l'énergique protection d'un fameux prince-prêtre, Shotokudai-Shi, pour permettre à ces industries de grandir et de se développer, et pour que l'usage de l'encre de Chine et du papier se répandît rapidement et devînt général.

En même temps les Japonais bénéficiaient d'une innovation très-utile : le moulin à bras en pierre, pour décortiquer le riz. Le même modèle leur sert encore aujourd'hui et a conservé le nom de *hikiusu*. On se demande quels moyens ils pouvaient employer avant l'invention de cet instrument pour procéder à cette opération assez difficile.

Les Japonais jusque-là sédentaires, on pourrait presque dire casaniers, eurent comme un vague désir de s'instruire et tentèrent de nouer des relations régulières avec leurs voisins. Il semblerait qu'une espèce d'inquiétude chercheuse envahit les classes supérieures de cette société qui paraissait figée. De rares esprits privilégiés consentirent à voyager, et notamment en 643, Onono-Imoko, investi du titre d'ambassadeur, se décida à aller en Chine, pour eux le pays des merveilles.

De quelle nature étaient les relations de ces pays de l'extrême Orient, au point de vue de leurs rapports internationaux? Qu'était leur diplomatie? On l'ignore. Mais défiants vis-à-vis les uns des autres comme ils le sont encore aujourd'hui pour les Européens, ils devaient être bien circonscrits. Quoi qu'il en soit, et quels qu'aient été les résultats de cette première ambassade, onze ans plus tard, une mission composée de prêtres et de médecins fut envoyée dans le même pays pour y étudier la religion et la médecine; mais ambassades et missions sont passées sans laisser derrière elles aucune trace des études faites, sans apporter aucun progrès dans le développement du bien-être de la nation, et sans qu'on puisse constater leur influence à un titre quelconque sur la marche de sa civilisation.

L'apparition des horloges à eau, « clepsydres », en 660, est encore due aux Chinois, qui les employaient déjà depuis longtemps. En France, ce ne fut qu'au commencement du neuvième siècle qu'une horloge de même nature fut apportée à Charlemagne par une ambassade orientale, envoyée par Haroun-al-Raschid pour solliciter l'alliance du grand empereur. Notre civilisation était donc en retard sur celle des Japonais, et de beaucoup inférieure à celle des Chinois, qui depuis des siècles jouissaient de toutes les découvertes qu'il nous fallut encore près de six cents ans pour conquérir.

Quand on étudie l'histoire du Japon, il faut constater ce phénomène d'un peuple relativement mal doué, intellectuellement parlant, qui, grâce à une

organisation qui dut être l'œuvre d'hommes de génie, parvint en peu de siècles à un état social qui n'a rien à envier au nôtre.

L'esprit littéraire, au contact de la littérature chinoise, essaye timidement de se développer; mais, malgré la protection dont jouissent les lettres sous les règnes des mikado Ten-Chi et Ten-Mu, et leurs efforts de toute nature, les imaginations japonaises ne se réveillent pas, ni ne s'élèvent jamais au-dessus du milieu de la vie quotidienne. Si la poésie, la littérature n'enfantent aucun chef-d'œuvre, en revanche les améliorations matérielles, le perfectionnement du mécanisme social se développent, et en 825 on fonde les premiers hôpitaux.

Peu à peu les pêcheurs et les chasseurs nomades, formant autrefois la population guerrière et batailleuse de l'ancien Yamato, étaient devenus de paisibles cultivateurs, des paysans sédentaires possédant des domiciles fixes et labourant leurs terres. Les villages s'étaient constitués, les villes avaient été édifiées. Le moulin à bras avait été remplacé par la roue hydraulique. Les Chinois leur apportaient les premières notions de métallurgie et de l'art monétaire, et ils fondaient une monnaie de bronze sur le modèle des pièces chinoises. Ce progrès, tout en procurant des facilités au commerce, donna un nouvel essor à l'industrie nationale en facilitant les échanges, qui jusque-là s'étaient faits en nature dans tout l'archipel. Cette innovation importante fut appelée Wa-do-kai-zeni, et l'histoire désigne le règne du mikado Genmai, de 708 à 714, sous le nom de *Wa-*

do-nengo (période de la monnaie de cuivre japonaise).

Ayant progressé en métallurgie, les Japonais recherchèrent si dans leur sol ils ne trouveraient pas comme en Chine des métaux précieux. Ils découvrirent l'argent en 674 et l'or en 749, et purent alors compléter leur système monétaire.

Durant cette période, on trouve peu de modifications dans leurs mœurs et leurs pratiques religieuses; vers l'an 700 cependant, des prêtres de certaines sectes bouddhiques introduisirent l'usage de la crémation des morts, et cette innovation parut assez extraordinaire pour que la tradition ait conservé le nom du bonze Tosho qui fut le premier brûlé. Cette coutume ne se vulgarisa pas; de nos jours, elle a complétement disparu; les cholériques seuls sont incinérés; cette mesure est un excellent moyen de préservation et atténue, dans une proportion sensible, la durée et l'intensité des épidémies.

En 660, à l'heure où la Gaule assistait à la chute des Mérovingiens, et huit cents ans avant qu'elle fût découverte en Europe, l'imprimerie était apportée de Chine, où elle existait déjà bien antérieurement. Elle progressa rapidement, car en 713 on publiait déjà plusieurs livres classiques, et notamment le *Futo-ki,* ou histoire naturelle des provinces, et en 720 la fameuse chronique *Nihon-ki,* le monument le plus ancien et le plus authentique de l'histoire du Japon.

Au douzième et au treizième siècle, il se produit un temps d'arrêt dans la marche du progrès si rapide pendant les précédents. Le quatorzième siècle, au

contraire, vit ses débuts brillamment inaugurés; l'année 1303 notamment fut pour ainsi dire une efflorescence de poésie et de littérature : ces qualifications n'ont, bien entendu, qu'une valeur tout à fait relative. On publia un recueil de poésies lyriques, le *Shin-go-zen*, en 1313 la collection de poëmes *Tama-hano-atsumé*, et sept ans après celle de *Shoku-zen-tsai*. En 1316, on avait ouvert à Kanasawa une bibliothèque restée célèbre.

Mais le ciel de la littérature et du progrès s'assombrit de nouveau; les guerres civiles et les événements politiques ne tarderont pas à accaparer tous les esprits, et les efforts matériels vont pour ainsi dire anéantir les forces intellectuelles de ce peuple déjà si pauvrement doué sous ce rapport.

CHAPITRE VII

LES SHOGUN.

Guerres civiles. — Création du Shogunat. — Les deux Empereurs. — Taïko-Sama. — Expéditions de Corée et de Chine. — Dynastie des Tokougawa. — Les Portugais au Japon. — Le massacre des chrétiens. — Les Hollandais à Désima. — Les traités avec les Européens. — Préparatifs de défense.

Comme nous venons de le voir, pendant neuf siècles, de 280 à 1186, le Japon n'a pas d'histoire à proprement parler. Cet heureux pays semble avoir atteint son plus haut degré de perfectionnement. A part les tremblements de terre, les incendies, les disputes des seigneurs et les conflits entre les princes; en dehors enfin des perturbations dues à la nature du pays et aux passions de ses habitants, trente générations se succèdent sans que rien vienne troubler ou modifier l'état politique et social de ce peuple.

Il va subir cependant la loi commune à toutes les sociétés. Avec ses doctrines nouvelles, le bouddhisme avait importé des germes de discorde, grandissant sans cesse avec le développement de cette religion, l'augmentation de ses prosélytes et l'accroissement de sa puissance. L'antagonisme des prêtres sintoïstes, les premiers occupants, s'accentuait tous les jours, ceux-ci ne voulant pas céder la place aux nouveaux

venus sans défendre les prérogatives dont ils avaient joui jusque-là. De même qu'en Allemagne, au seizième siècle, lors de la Réforme, sous le masque des questions religieuses s'agitèrent des intérêts politiques, les sectes diverses devinrent des factions qui finirent par se grouper derrière deux grandes familles, celle de Taïra et celle de Minamoto. La guerre civile éclata et prit des proportions considérables. Le pays s'y précipita tout entier; des torrents de sang furent versés, et la destruction presque complète de la famille Taïra put seule, en 1186, rétablir la paix et la concorde.

Le vainqueur Minamoto-no-Yoritomo, profitant de l'occasion et servi par le prestige immense que lui avait donné le succès de ses armes, se constitua le général en chef des armées et prit le titre de *Shogun* ou *Taïkoun*. Il accapara tout le pouvoir et relégua le Mikado, incapable de lui résister, au fond de son palais, en lui laissant un rôle tout à fait amoindri et inférieur.

C'était une révolution, une sorte de coup d'État, un dix-huit brumaire d'un ordre particulier; la création du Shogunat ôtait aux anciens monarques toute leur puissance et toute action publique appréciable sur le gouvernement. Cette puissance militaire, qui devint héréditaire, devait durer en passant par diverses familles jusqu'en 1867, où, curieux retour des choses d'ici-bas, les Mikado devaient reprendre le pouvoir suprême.

A partir de la fondation du Shogunat, le Japon semble rajeuni, sa civilisation séculaire ne lui suffit

plus, il s'agite dans son cadre dorénavant trop restreint et qui craque. Les guerres civiles se succèdent, occasionnées toujours par l'antagonisme religieux, soit entre les kami (sintoïstes), les disciples de Confucius et les bouddhistes, soit entre les différents Daïmio. Malgré ces divisions, ces tiraillements, ces luttes intestines, le patriotisme survivait, et, devant le danger commun, une entente passagère amena une trêve patriotique entre les partis pour défendre le sol de la patrie. L'indépendance du Japon était mise en péril par une invasion des Mongols en 1274. Heureusement, une violente tempête dispersa la flotte ennemie, et la bravoure des guerriers japonais fit le reste.

Les haines n'étaient pas éteintes, les rancunes n'étaient pas assouvies; c'était une accalmie précédant un plus violent orage. A peine le danger avait-il disparu, à peine l'ennemi était-il chassé du territoire, que les discordes reprirent plus aiguës et les luttes sanglantes devinrent plus violentes et plus acharnées que jamais. Elles aboutirent à la chute du trône des Shogun des princes de la maison Ho-jo et à l'avénement au pouvoir, en 1338, de la dynastie taïkounale d'Ashi-Kaga, qui sut s'y maintenir et conserver deux cent trente-cinq ans sa suprématie sans la voir sérieusement contestée, si on excepte les petites insurrections des provinces, ou les intrigues des Daïmio facilement réprimées.

Le Japon avait recouvré pour quelque temps son calme habituel. Le Mikado resté empereur spirituel, chef de la religion, semblait étranger aux agitations,

à la vie nationale de ce peuple dont il était nominativement le chef suprême; relégué, comme un fétiche, dans son palais de Kioto, dont l'ombre mystérieuse n'était pénétrée par aucun rayon lumineux, il paraissait complétement oublié. Cependant il était gardé à vue, plutôt comme un prisonnier que comme un maître, par les soldats de l'Empereur séculier, véritable maire du palais de ce roi fainéant, sous prétexte d'assurer sa sécurité, mais en réalité pour l'isoler du monde des vivants et des agissants. Réduit à l'impuissance, il n'avait aucun moyen de ressaisir le pouvoir.

Le Shogun touchait tous les revenus de l'État et n'en donnait qu'une bien faible partie au Mikado, vivant malgré cette apparente pauvreté dans une assez heureuse somnolence, grâce aux places et aux titres honorifiques dont il pouvait disposer en faveur des seigneurs de sa cour personnelle, qui, en échange de ces hochets de la vanité, lui payaient de fortes sommes d'argent. Ces seigneurs eux-mêmes avaient vu diminuer beaucoup leurs revenus. Amoureux du luxe et des fêtes, ils voulaient briller comme autrefois, et pour se procurer de maigres ressources, ils en étaient réduits à tous les expédients; quelques-uns se livraient au commerce, d'autres tombés plus bas encore fabriquaient et vendaient les objets les plus grossiers.

Telle était la situation de cette cour naguère si brillante : l'aristocratie sacerdotale enchaînée, humiliée, effacée dans son chef le Mikado; la noblesse ruinée, avilie, et, planant au-dessus de tous, le

Shogun, l'Empereur, chef du peuple et des soldats.

Mais nous allons voir le pays sortir de cette période de paix, et de nouveau être livré aux fureurs de la guerre civile.

En 1568, un général intrigant et ambitieux, Nabunaga, fils du prince d'Owau, ne craint pas de lever l'étendard de la révolte contre le Shogun tout-puissant. Victorieux dans plusieurs provinces, il arrive jusqu'à Kioto la capitale, s'établit dans le célèbre temple Kigo-Midzu, renverse son ennemi et, n'osant pas encore prendre lui-même le pouvoir, élève le prince Minamoto-no-Yoshiaki à la dignité de Shogun, tout en plaçant auprès de lui un de ses généraux, Tayotomi-Hideyoshi, pour le protéger et surtout surveiller ses faits et gestes.

Le nouvel empereur ne supporta pas longtemps ce hautain et lourd patronage, et, décidé à sortir de cette déshonorante tutelle, Yoshiaki prit bientôt les armes contre Nabunaga. Défait à la première bataille, en 1573, il fut chassé du trône qu'il avait à peine occupé cinq ans.

Nabunaga était arrivé à son but. Il se fit proclamer Shogun et continua sa carrière belliqueuse et tourmentée, aidé dans ses entreprises, souvent criminelles et odieuses, par ses généraux Hideyoshi et Igéyasu, qui, à l'exemple de leur chef, devinrent fameux par leur intrépidité et leur génie militaire.

Cette partie de l'histoire du Japon a laissé des traces et des souvenirs inoubliables : ce ne fut en réalité qu'un tissu d'intrigues et de cruautés. Les usurpateurs étaient condamnés par leur origine

même à gouverner par la terreur; aussi à une politique habile joignaient-ils la plus grande férocité. Les chroniques japonaises racontent qu'ils infligeaient toutes sortes de supplices affreusement cruels aux défenseurs, aux partisans même inactifs de l'ancienne dynastie, arbitrairement qualifiés de rebelles.

Mais Nabunaga succomba à son tour, frappé par son complice Hideyoshi, qui usurpa le trône et est connu depuis sous le nom de Taïko-Sama. Pressentant que ces dissensions, si elles se prolongeaient, ruineraient le pays, et craignant aussi pour sa sûreté personnelle, Taïko conçut l'idée grandiose d'entreprendre la conquête de la Chine et de la Corée, seul moyen, pensait-il, de se débarrasser des seigneurs dont l'ambition, l'envie et la jalousie mettaient l'empire dans une si déplorable situation.

Ayant réorganisé son armée, il attaqua d'abord la Corée en 1592, et mit à la tête des troupes les princes dont la présence était la plus dangereuse et les projets les plus à craindre. Cette expédition réussit, et il livra plusieurs batailles heureuses. Encouragé par ces premiers succès, Taïko prépara, cinq ans après, une nouvelle campagne contre la Chine : il s'était bien trouvé de l'éloignement des intrigants Daïmio, et la gloire des victoires gagnées, qui rejaillissait sur son règne, l'engageait à persévérer dans ses projets. L'entreprise fut tout d'abord aussi heureuse contre le Céleste Empire, chaque combat livré marquait un succès; mais le Shogun fut inopinément frappé par la maladie, la mort le

surprit et l'emporta brusquement en plein triomphe. Avec lui, les hostilités cessèrent.

Pendant ces deux guerres les Japonais affirmèrent leur supériorité incontestable sur les soldats chinois et coréens leurs anciens maîtres, au double point de vue de la bravoure et de la stratégie.

Le Shogun Taïko-Sama laissait un fils mineur. La régence fut confiée à Yégas. Traître à ses devoirs et disposant de presque toutes les forces militaires de l'Empire, il renversa son maître, le malheureux Hideyoshi, après l'avoir vaincu en plusieurs rencontres et finalement contraint à se retirer dans le château d'Osaka, où probablement il fut brûlé vif après une défense énergique qui dura de longues années.

L'usurpateur ne profita pas longtemps de son triomphe, il mourut quelques mois après, laissant un recueil « des cent lois », auquel on accorde une grande valeur. Il fut le fondateur de la dynastie de Tokougawa, qui a conservé le Shogunat jusqu'à sa suppression en 1868.

Vers la fin du treizième siècle, sous le règne de Louis XI, l'Europe connut l'existence du Japon, comme nous l'avons déjà dit, par les récits de Marco Polo, dont les curieux mémoires, dictés pendant son emprisonnement à Gênes, parurent fabuleux malgré leur incontestable valeur, et ne rencontrèrent à cette époque que l'incrédulité de ses contemporains.

Deux siècles et demi s'écoulèrent encore avant l'apparition des Européens dans l'empire du Soleil levant.

En 1542, sous le Shogunat d'un Ashi-Kaga, trois bâtiments portugais, faisant le commerce avec la Chine, furent jetés par la tempête sur les côtes du Japon et y nouèrent aussitôt des relations commerciales.

Peu de temps après, en 1549, plusieurs Jésuites, de la même nation, y vinrent prêcher le christianisme, et notamment saint François-Xavier, qui fut appelé l'apôtre des Indes et vint jusqu'au Japon après avoir évangélisé une partie de l'Orient. Ils eurent un tel succès qu'en 1582, moins de trente-trois ans après leur arrivée, les Pères, au nombre de trente-neuf, avaient déjà converti plus de cent cinquante mille indigènes et édifié deux cents églises desservies avec l'aide des novices japonais.

Mais ces progrès merveilleux devaient bientôt s'arrêter, grâce à la maladresse de leurs ambitieux protecteurs portugais, qui se vantaient hautement de vouloir conquérir le monde au moyen des missionnaires. La cour du Shogun elle-même s'en émut; les grands feudataires luttant contre le pouvoir central prirent ce prétexte pour exciter les populations converties à la révolte. Le titre de chrétien devint synonyme de celui de rebelle. Le clergé indigène sentit tout le danger qu'il y avait pour lui à laisser prendre pied davantage à des adversaires aussi redoutables, qui menaçaient en peu de temps de l'anéantir complétement; atteint dans ses intérêts, il lutta avec fureur et, à force d'intrigues et de calomnies, fut enfin assez puissant pour déchaîner la tempête.

En 1587, tous les Jésuites furent chassés du Japon

ou livrés au bourreau. L'arrêt de mort de l'Église catholique japonaise était prononcé, et la persécution commença contre les indigènes convertis. Des femmes de la cour furent exilées; un Daïmio fut contraint d'abjurer; le sang coula partout. Enfin 40,000 malheureux, derniers représentants du catholicisme, réfugiés à Shimabara, y périrent massacrés en 1638 par les troupes du Shogun Yégas, aidées des canons des Hollandais arrivés en 1602, et qui payaient ainsi les faveurs dont ils allaient être gratifiés à l'exclusion de tout autre peuple.

A Nagasaki, les Japonais soupçonnés d'avoir des tendances au christianisme, ou dont les ancêtres avaient figuré parmi les convertis, étaient obligés à certains jours, ainsi que les Hollandais, de fouler aux pieds le crucifix, et en 1872 seulement la légation de France put obtenir la promesse, inexécutée d'ailleurs, que les écriteaux injurieux pour le christianisme seraient retirés des temples et autres lieux publics.

Depuis le seizième siècle, aucune tentative de prosélytisme catholique ne s'est produite au Japon, et dans l'intérieur, sa courte apparition et ses progrès surprenants, trop lointains, n'ont laissé aucun souvenir.

On vient de voir le rôle peu honorable joué par les Hollandais dans le massacre des chrétiens à Shimabara. Ils voulaient rester au Japon et ne craignaient pas pour atteindre ce résultat de recourir à tous les moyens. Aussi tandis que les Portugais, les premiers arrivés, aussi arrogants et maladroits qu'ils

l'avaient été en Chine, étaient expulsés avec tous les autres Européens, les Hollandais purent demeurer dans la ville de Firato où ils s'étaient établis en 1616, avec le privilége exclusif de faire du commerce, après s'être déclarés d'une religion différente et en récompense de l'aide qu'ils avaient donnée pour se débarrasser de leurs concurrents.

Ils n'étaient cependant pas à l'abri du soupçon et de la persécution, car le 9 novembre 1640 un édit impérial leur ordonnait de démolir toutes les maisons de la factorerie hollandaise de Firato et de les raser au niveau du sol.

Un nommé François Caron était alors le chef de la factorerie; homme très-habile, il ne protesta pas contre une mesure pourtant si vexatoire; il se soumit au contraire avec empressement aux exigences de cet ombrageux gouvernement, et commença le même jour la démolition imposée, espérant après cette preuve de soumission pouvoir continuer les fructueuses opérations avec les indigènes auxquelles se livraient les Hollandais depuis leur arrivée.

Malgré toutes ces bassesses inspirées par le désir du lucre, la question de leur expulsion était toujours agitée. Le sentiment de répulsion contre les étrangers était tel, qu'en 1637, un édit défendit aux indigènes, sous peine de mort, de voyager en pays étranger. Le cabotage dans les seules îles de l'empire leur était permis. Leurs préventions étaient si grandes, ils redoutaient, avec raison, si fort le contact de l'extérieur, que les Japonais jetés par la tempête sur des plages étrangères et regagnant leur patrie y

étaient soumis à une surveillance rigoureuse ou à une stricte captivité.

François Caron mourut peu de temps après et fut remplacé par Maximilien Lemaire, qui à force d'intrigues obtint des faveurs du Shogun. Ce dernier fit élever, avec la terre d'une colline voisine, une petite île artificielle auprès de Nagasaki, il la nomma Désima et il lui permit d'y construire une nouvelle factorerie. Ils étaient restés trente-deux ans à Firato.

Cette petite île, où ils étaient parqués, était en forme d'éventail ouvert et mesurait environ trois cents mètres de longueur sur cent mètres à peine de largeur. C'était bien exigu, les formalités imposées aux Hollandais pour y entrer et pour en sortir étaient très-dures; malgré tout, ils supportèrent sans murmurer cette pénible existence de prisonniers, préférant subir toutes les humiliations plutôt que d'abandonner la place. Ils ne pouvaient recevoir par an qu'un seul navire de leur nation; de plus, il était interdit à tout Japonais et surtout aux Japonaises d'avoir aucune relation avec les étrangers. Cet isolement eut même des conséquences déplorables au point de vue des mœurs, et les Hollandais donnèrent le triste spectacle des excès auxquels peut conduire une continence exagérée. Aussi, quand après de nombreuses sollicitations on permit à quelques femmes de la plus basse extraction de se rendre auprès d'eux, la nuit seulement après le coucher du soleil, elles furent flétries par leurs compatriotes de la qualification de « chèvre », qui est encore aujourd'hui la plus sanglante injure infligée aux passagères compagnes des Euro-

péens, et indique le rôle immonde et contre nature que cet animal avait joué dans la vie claustrale à laquelle avaient été condamnés les Hollandais à Désima.

Cet état de choses se perpétua ainsi pendant de longues années, les étrangers, tentant de briser les barrières qui leur étaient opposées, et le gouvernement et les seigneurs, en luttes perpétuelles, oscillant tantôt vers des concessions à faire, et tantôt se renfermant de plus en plus dans la doctrine de l'isolement.

Nous arrivons ainsi jusqu'en 1853. A cette époque, les États-Unis projetèrent d'établir une grande ligne maritime pour réunir la Californie et la Chine, et ils envoyèrent une escadre sous les ordres du commodore Perry dans les eaux du Japon. Éconduit la première armée par le gouvernement du Shogun, la seule puissance avec laquelle il pût traiter, Perry annonça son retour pour l'année suivante, menaçant, si l'on ne faisait pas droit à ses réclamations, d'employer la force. Il revint en effet avec 8 bâtiments de haut bord, 209 bouches à feu et 3 à 4,000 hommes de débarquement. Les Japonais n'étaient pas de taille à lutter avec des négociateurs munis de tels arguments; aussi signèrent-ils, en 1854, un traité ouvrant aux Américains les ports de Simoda, Nagasaki et Hakodaté.

Les autres nations suivirent les traces des États-Unis, et bientôt le gouvernement de Yédo fut forcé d'accorder les mêmes avantages à l'Angleterre, à la Russie et à la Hollande.

Le 9 octobre 1858, la France engageait à son tour des négociations avec le Japon et concluait un traité dont les ratifications, le 22 septembre 1859, permirent aux Français de s'établir immédiatement dans les ports de Yokohama, Nagasaki et Hakodaté.

Mais tous ces traités imposés par la force n'étaient exécutés qu'avec mauvais vouloir et de grandes restrictions. Le roi de Hollande fit avertir le Shogun que l'exécution imparfaite des engagements pris avec les Européens allait susciter de la part des différentes puissances l'envoi d'ambassadeurs, qui viendraient exiger la stricte obéissance aux stipulations déjà faites, et probablement une plus complète ouverture du Japon.

Ces avis eurent pour résultat de faire activer les travaux de la défense des côtes.

Le gouvernement japonais leva l'interdiction de construire des jonques d'un fort tonnage. Le prince de Satsuma fit aussitôt lancer deux navires de forme européenne et de grandes dimensions, et les offrit au gouvernement. Le prince de Mito lui faisait en même temps un cadeau du même genre. Le Shogun ordonna à deux généraux, Takashima et Egawa, tous deux versés dans la connaissance des armes à feu, d'apprendre aux troupes leur maniement. Plusieurs princes suivirent cet exemple, et ce fut là le début de l'adoption de notre système militaire. Les clans de Nagasaki et de Satsuma fondèrent chacun un arsenal maritime, et peu d'années après, le premier un dock, et le second une filature à l'européenne. Celui de Hizen construisit une fonderie de canons.

Le Mikado également prévenu, mais existant toujours sans avoir le moindre pouvoir, écrivit au Shogun en lui conseillant d'accéder aux demandes formulées par les puissances étrangères, et en le conjurant de ne pas commencer les hostilités. Ce dernier, aveuglé et courant à sa perte, ne tint compte ni de la lettre, ni des conseils du Mikado. Ce fut certainement là la cause indirecte et le prétexte du conflit qui devait éclater à bref délai entre ces deux puissances et amener la grande révolution, la plus considérable qui se soit jamais accomplie chez un peuple, faisant passer tout à coup ce pays, sans transition aucune, d'un régime féodal analogue à notre moyen âge et dont nous avons indiqué les rouages principaux, à un système démocratique, que viendra sous peu, semble-t-il, compléter l'adoption du suffrage universel.

CHAPITRE VIII

LA RÉVOLUTION.

L'ancien Japon. — L'*Ometské.* — Les troubles de Kioto. — Condamnation du prince de Nagato. — Supplice des douze Samourai. — Bataille de Fushimi. — Déchéance des Shogun. — Disparition de la féodalité. — Révolte de Satsuma.

Avant de relater les événements qui devaient faire disparaître un état de choses auquel le Japon avait dû sa prospérité et sa longue et pacifique existence, il est intéressant de jeter un dernier coup d'œil sur cet ancien organisme au sommet duquel se trouvait le Shogun, chef de l'exécutif et commandant de toutes les forces militaires, ayant à côté de lui le Mikado ou Empereur spirituel, pour ainsi dire contemplatif.

Le pouvoir des Daïmio était généralement protecteur. Une grande partie des revenus des provinces dont ils étaient gouverneurs était à leur disposition et dépensée sur place. Les produits du sol subissaient peu de déplacements, et il n'existait pas d'échanges en dehors du cercle de production ; aussi le pauvre se trouvait-il à peu près assuré contre la cherté des denrées, contrairement à ce qui arrive aujourd'hui. Les arts, protégés, encouragés par les Daïmio, nouveaux Mécènes ou Médicis orientaux, florissaient

dans la mesure du tempérament de ce pays, et les artistes, travaillant sans impatience et à leur aise, produisaient des œuvres finies et bien supérieures à celles que, talonnés par le besoin, ils peuvent concevoir et engendrer aujourd'hui. Aussi verrons-nous bientôt l'influence néfaste du nouvel ordre de choses sur les productions artistiques du pays : on ne trouve déjà plus ces merveilleuses laques d'or devant lesquelles s'extasient les connaisseurs; la peinture sur émail disparaît, et les ciseleurs sur métaux s'en vont sans faire d'élèves capables de leur succéder.

Les Japonais modernes rêvent de relations commerciales, d'exportations, dont ils sont incapables : toutes les œuvres de patience dans lesquelles consistaient leur mérite et leur véritable talent ne sont plus possibles et disparaissent au moment même où ce peuple naïf ouvre ses portes aux étrangers, et détruit inconsciemment de ses propres mains l'asile ou pendant des siècles il a vécu tranquillement.

Le pouvoir autocratique et aristocratique au Japon n'était pas, comme on pourrait le supposer, dépourvu de toute garantie pour le peuple. Chaque année les seigneurs se rendaient à Yédo, et à leur retour ils devaient faire une tournée dans leur province et surveiller de quelle façon la loi était appliquée. C'était le rôle des *missi dominici* sous Charlemagne; comme eux, les Daïmio en tournée étaient les représentants de l'Empereur, et comme eux, ils devaient s'assurer s'il y avait des droits lésés, des sujets opprimés, recueillir en un mot toutes les plaintes et réclamations des habitants. Ils devaient sérieuse-

ment remplir cette partie de leur charge, car ils étaient chaque jour sous le coup d'une accusation qui aurait eu pour eux les conséquences les moins agréables : l'invitation, par exemple, d'avoir à s'ouvrir le ventre, cérémonie dont nous indiquons l'ordre et la forme plus loin.

Les feudataires ne pouvaient se soustraire au sérieux contrôle et à la surveillance quotidienne d'une police secrète spéciale, appelée *Ometské*. Les curieux moyens employés par les agents qui la composaient valent la peine d'être cités : ils se présentaient comme domestiques chez les personnages dangereux, chez les Daïmio les plus remuants, dans les maisons de thé, rendez-vous ordinaire des conspirateurs; ils s'introduisaient même chez les Européens, toujours soupçonnés et inspirant dans tous les cas peu de confiance. Ils filaient souvent plusieurs semaines un ennemi avant de le dénoncer.

Chaque Daïmio essayait de se défendre contre la surveillance occulte dont il était l'objet, afin de prévenir les accusations, et avait aussi sa police particulière. Un vieil adage prétend que sur trois Japonais réunis, deux au moins jouent le rôle d'espion.

La puissance des gouverneurs de province était limitée par des règlements et des lois; elle l'était surtout pour les moins importants. Ainsi, les simples possesseurs de *yashiki*, sortes de châteaux forts, ne pouvaient pas prononcer la peine de mort sans être contraints pour cet objet d'en référer à Yédo.

Les Samourai formaient le corps de la noblesse. Gens très-fiers et très-susceptibles sur le point d'hon-

neur, toujours disposés à se battre, ils étaient attachés aux grands Daïmio et à leur fortune. Le plus souvent, lorsque le seigneur qu'ils servaient était battu ou tué, ils se suicidaient, préférant la mort à la honte de survivre à la ruine de leur bienfaiteur. Ils remplissaient le rôle des anciens chevaliers. En temps de paix, ils s'occupaient de l'administration des provinces dans ses détails. Ils avaient le droit de porter deux sabres, et leur rang nobiliaire était indiqué par la couleur de leurs armures. Parmi leurs prérogatives, ils avaient entre autres la faculté en voyage de ne pas payer les frais de transport, ni même le prix de leur nourriture dans les hôtels où ils s'arrêtaient, c'est-à-dire de voyager à peu près gratuitement.

Au-dessous de ces castes, à divers degrés privilégiées, vivait la classe populaire divisée en trois catégories : les paysans ou cultivateurs, les artisans et les marchands.

Il faut maintenant remonter un peu en arrière et reprendre à son origine l'évolution singulière opérée de 1847 à 1866. Pendant cette période de dix-neuf années se passèrent une série d'événements, une quantité de faits, causes déterminantes de la révolution qui devait bientôt éclater et dont les conséquences devaient être considérables pour le Japon.

Depuis longtemps les nobles turbulents supportaient impatiemment le joug du Shogun, ne cherchant qu'une occasion favorable pour le secouer et s'en affranchir. L'arrivée des Européens la leur fournit. Tous les princes impuissants isolément,



UN SAMOURAI ASSIS.

[illegible] sés à se battre, ils étaient atta- [illegible] Daïmio et à leur fortune. Le plus [illegible] le seigneur qu'ils servaient [illegible] ils se suicidaient, préférant la mort [illegible] survivre à la ruine de leur bienfaiteur [illegible] ent le rôle des anciens chevaliers. [illegible] de paix, ils s'occupaient de l'administration des provinces dans ses détails. Ils avaient le [illegible] de porter [illegible], et leur rang [illegible] [illegible] de leurs armoiries. [illegible] aient entre autres la [illegible] payer les frais de tran[illegible] nourriture dans les [illegible] [illegible]-à-dire de voyager à [illegible]

[illegible] de ces castes, à divers degrés [illegible] la classe populaire divisée [illegible] les paysans ou cultivateurs, les artisans [illegible] chands.

Il faut maintenant remonter un peu en [illegible] reprendre à son origine l'évolution singulière [illegible] de 18[illegible] à 1866. Pendant cette période de dix-[illegible] années se passèrent une série d'événements, [illegible] [illegible] causes déterminantes de la ré[illegible]tion qui devait bientôt éclater et dont les conséquences devaient [illegible] pour le Japon.

[illegible] les nobles turbulents supportant [illegible] du Shogun, ne cher[illegible] occasion [illegible] pour le secouer et [illegible] bit. [illegible] Européens la leur [illegible] isolément,



UN SAMOURAI ASSIS.

réunissant leurs haines accumulées, vont se grouper autour d'une ombre, le Mikado, qui se fera réalité et les subjuguera ensuite encore davantage, pour les faire disparaître bientôt complétement.

Tous les traités signés avec les Européens avaient été faits par le Shogun, investi de la puissance souveraine. Les Daïmio lui dénièrent tout droit de traiter sans l'assentiment du Mikado, et profitant du sentiment populaire hostile à l'étranger, exploitèrent perfidement les passions de la populace contre son pouvoir.

Tous les mécontents se rendirent à Kioto, qui devint le foyer des intrigues politiques. Le Shogun essaya en vain d'opposer un frein, avec le sentiment, tardif il est vrai, des dangers que cette agitation faisait courir à son pouvoir. Il nomma le prince d'Aïdzu *Shoku* de Kioto (littéralement : gardien, sorte de commandant militaire, chargé de protéger la ville), fit exécuter une cinquantaine des Samourai les plus turbulents, destitua, mit en retraite ou enferma plusieurs Daïmio et fonctionnaires de la cour, et fit strictement surveiller les gens des différents clans, ainsi que les *Lonin,* Samourai sans emploi. Plusieurs clans proposèrent d'envoyer leurs troupes à Kioto, sous prétexte de protéger le palais impérial.

Les habitants de Nagato, de concert avec quelques dignitaires influents, intriguèrent pour contraindre le Shogun à refermer le pays aux étrangers, et firent proposer au Mikado de venir à Yamato, sur la tombe de Jimmu-Tenno, le père de la nation et son premier souverain, et de partir de là, à la tête des armées, pour chasser les Européens.

Le Shogun ne tint pas grand compte de tous ces faits, mais des difficultés sans nombre lui furent suscitées de partout, et des complications graves allaient se produire. Des sujets britanniques avaient été assassinés par les gens du prince de Satsuma. Des navires anglais furent envoyés à Kagoshima pour réclamer une indemnité; le prince refusa d'entrer en négociation et de faire droit à leurs réclamations. La ville fut bombardée et réduite en cendres. Cet acte de vigueur surexcita encore les colères dans ce pays déjà ennemi de l'ingérence étrangère. Les puissances européennes crurent nécessaire, pour défendre et protéger leurs nationaux, d'envoyer en 1864 dans les eaux du Japon une flotte composée de neuf vaisseaux anglais, trois français et quatre hollandais.

Malgré tous les efforts du prince de Nagato pour s'y opposer, les coalisés forcèrent le détroit Simonoseki, la porte de la mer intérieure.

Le prince dut s'incliner et feignit une entière soumission; mais ayant refusé de payer l'indemnité de guerre qui lui avait été imposée, il fut traduit devant le tribunal criminel de Yédo, et la plus singulière condamnation fut prononcée contre lui : il reçut probablement l'ordre de s'ouvrir le ventre, cette vieille faveur accordée aux nobles; mais chose inique et incompréhensible, après avoir ordonné de raser son palais, l'arrêt ajoutait que ses serviteurs et toutes les personnes attachées à sa maison seraient mis à mort. Cette odieuse condamnation fut exécutée après approbation des deux empereurs, et quatre cent vingt

hommes et deux cent quinze femmes furent massacrés dans son palais.

Le gouvernement anglais ne se montra pas encore satisfait de ces sanglantes représailles et réclama la punition des meurtriers de ses deux nationaux. Les douze Samourai coupables de ce crime furent invités à s'ouvrir le ventre : ils jouissaient encore de ce privilége. Au jour fixé pour cette lugubre opération, les douze condamnés s'accroupirent en ligne devant le consul anglais. Le premier s'ouvrit le ventre suivant la formule prescrite, c'est-à-dire de gauche à droite, avec son sabre; son voisin lui coupa la carotide, selon l'usage, pour abréger ses souffrances, et il tomba la face contre terre, posture imposée par la tradition, qui considère toute autre chute comme un signe de faiblesse et un manque de courage déshonorant son auteur. L'horrible tragédie se continua ainsi jusqu'au dernier, auquel un parent ou un ami rendit le suprême service qu'ils s'étaient mutuellement rendu. Écœurés d'un pareil spectacle, les Anglais ne purent en soutenir la vue jusqu'à la fin et quittèrent le théâtre de cette épouvantable boucherie.

Ces exemples de sévérité et ces mesures rigoureuses amoindrissaient le prestige du Shogun, sans suffire cependant à faire cesser les réclamations et les protestations contre les traités, ni apaiser les mécontents. Le premier ministre Ti-Naosuke fut assassiné, et son collègue Ando-Nabunasa échappa avec peine aux poursuites des meurtriers, non sans avoir été grièvement blessé.

Le prince d'Aidzu, gouverneur de Kioto, se mutina

à son tour. L'amiral Enomato suivit son exemple et s'enfuit avec huit navires. Ils furent vaincus tous les deux et obligés de se soumettre. Mais le pouvoir du Shogun avait été ébranlé jusque dans sa base par ces révoltes successives, et bientôt un parti plus puissant allait lui porter un dernier coup et le briser définitivement.

Les quatre *Daïri* les plus puissants, ceux de Satsuma, de Hizen, de Tosa et de Nagato, se réunirent autour du Mikado, qui, à la tête de ces contingents formant une armée imposante, attaqua son rival. Le Shogun défait en bataille rangée à Fushimi, non loin de Kioto, et contraint à s'enfuir, se retira à Mito et disparut complétement de la scène politique, pour laisser le Mikado gouverner seul le Japon et reprendre les véritables fonctions de son titre d'Empereur.

Nous avons eu l'occasion de faire la connaissance du fils du Shogun, qui, venant de passer cinq années en Angleterre, retournait dans son pays et avait fait avec nous la traversée du Pacifique sur le *Gaëlic*. Ce jeune homme, descendant de Yégas, est le dernier représentant de la famille de Tokougawa qui a régné deux cent soixante ans sur le Japon.

Le Mikado transféra à Yédo, appelée désormais Tokio, le siége de son empire, et inaugura une ère nouvelle, celle de Meiji, dont 1867 est la première année; mais malgré cela on adopta en même temps l'usage du calendrier grégorien.

Ceci fait, le Mikado convoqua une assemblée de Daïri possédant un revenu de plus de 100,000

koku (ancienne mesure du pays), qui proclama la déchéance du Shogun, et profitant d'une grande fête, l'Empereur déclara solennellement qu'il abandonnait l'ancien mode gouvernemental pour s'inspirer désormais de l'opinion publique.

Deux années plus tard, les quatre puissants princes qui avaient prêté leur concours au Mikado remettaient entre ses mains l'administration de leurs provinces. Le régime féodal allait disparaître.

Jusqu'en 1871, le gouvernement conserva les anciennes divisions, et les daïmiats restèrent sous la domination de leurs chefs, devenus simples délégués de leur suzerain, sans prérogatives particulières; mais leur suppression entraînait avec elle l'abolition des titres de noblesse.

Les Daïmio et les Samourai, dépossédés de leurs priviléges aristocratiques, le furent en même temps de tous leurs biens et des revenus attachés à leurs dignités; ils étaient les plus riches, ils devinrent les plus pauvres. L'État, pris de commisération pour ceux qu'il avait si prestement dépouillés, leur alloua cependant de maigres pensions, pour subvenir à leurs besoins immédiats, tout en limitant la durée de cette charité du voleur au volé à une courte période. Puis, honneur insigne, on fit des Samourai des employés de ministère, des bureaucrates; le nouveau régime inaugurait l'ère de la paperasserie, et enfin il recruta parmi eux ses agents de police. Les jacobins de 1793 n'avaient pas pensé à cela.

Le Mikado était vainqueur et dominait tout-puissant; mais bien des intérêts avaient été lésés et des

orgueils froissés. Les nobles n'avaient peut-être pas tout d'abord compris la gravité et encore moins les conséquences, ruineuses pour eux, de cette transformation politique et sociale: ils s'avouèrent enfin leur naïveté, et leur inquiétude grandit trop tard, en se voyant absolument dépouillés. Réduits à cet état précaire, les seigneurs regrettèrent leur indépendance d'autrefois. Le peuple lui-même, privé désormais de leurs libéralités, s'émut; les villes où ils résidaient, ayant perdu de leur importance, se montrèrent réfractaires : une sourde agitation régna dans tout l'empire.

La province de Satsuma, plus énergique, s'insurgea en masse; sous les ordres du maréchal Saïgo, les hommes se levèrent; les femmes elles-mêmes — la femme sous toutes les latitudes est réactionnaire, et les Japonaises ne furent ni les moins frondeuses, ni les moins ardentes — se précipitèrent en bandes dans les montagnes pour garder les défilés. Armées de longues lances dont les têtes sont en forme de faucille à lame peu recourbée, et dont elles savaient se servir avec une dextérité rare pour ouvrir le ventre de bas en haut aux malheureux qu'on leur opposait, elles chargeaient avec furie leurs adversaires et luttaient partout victorieusement contre les soldats pourvus de fusils à tir rapide et de baïonnettes, dont ils ne savaient pas se servir et qui dans leurs mains étaient presque inoffensifs. De toutes les provinces, des bataillons entiers, leurs officiers en tête, abandonnèrent même leurs casernements pour aller rejoindre l'armée de l'insurrection.



UN SAMOURAI ASSIS.

à travers les conseils d'une aristocratie toute-puissante, et aussitôt elle abandonne ses prérogatives aux mains d'une sorte de César, lequel César détruit le César militaire. Le Pape renversant Charlemagne! c'est-à-dire l'illogisme se faisant réalité. Un peuple prospère, civilisé, abandonne la voie suivie pendant des siècles par ses ancêtres, et dans laquelle ont vécu heureuses tant de générations, pour se lancer aveuglément dans l'inconnu, poussé qu'il est par une sorte de mauvais génie d'imitation inintelligente, qui est du reste la caractéristique de sa nationalité.

Ces changements considérables dans la forme n'ont pas cependant très-sensiblement modifié l'esprit et les mœurs du pays.

Dix ans après 1789, la France n'était plus reconnaissable, mais la révolution existait dans les esprits bien avant de s'être manifestée dans les faits. Elle avait été en réalité le résultat logique, inévitable, d'un état morbide dont souffrait depuis longtemps la nation française.

Au Japon, il n'existait aucune cause déterminante. Les Japonais n'ayant pas de désirs, pas d'aspirations, ont eu ce qu'ils ne demandaient pas et ce dont ils n'avaient pas besoin : aussi l'effet de ces perturbations politiques est-il simplement superficiel. Au régime disparu, survit et survivra longtemps encore la société qu'il avait constituée, si même elle peut jamais être modifiée, tout au moins dans un grand nombre de ses parties. Les nobles, par exemple, légalement dépossédés de tout privilége, sont encore très-

respectés et considérés, et la hiérarchie sociale supprimée subsiste malgré tout.

La classe des marchands, entrepreneurs de travaux industriels, banquiers, y a le plus gagné; elle a été tirée de l'état médiocre où elle était reléguée. Les lois somptuaires, vraiment oppressives, interdisant en effet aux bourgeois la jouissance de leur fortune, n'existent plus. L'Empereur a bravé l'indignation de ses courtisans en rendant visite à un marchand et en acceptant son hospitalité.

Dans l'armée, le recrutement appelle aussi indistinctement le fils de l'ancien noble, de l'industriel, de l'ouvrier et du paysan. L'instruction est donnée à tous les enfants indistinctement.

Le but poursuivi est de faire succéder à l'ancienne noblesse une classe plus instruite et plus laborieuse. La révolution, en un mot, qui avait eu en France pour résultat de mettre le tiers état au pouvoir, semble avoir été faite, au Japon, au profit d'une classe qui n'existe pas encore; c'est comme une sorte de préparation à l'avénement de nouvelles couches.

Quels seront pour ce peuple les résultats de cette brusque transformation? Il serait téméraire de se prononcer dès à présent. Dans tous les cas, sans tenir compte de l'opinion de certains philosophes plus rêveurs qu'observateurs, les Japonais n'ont aucune des aptitudes indispensables pour s'assimiler la civilisation européenne, incompatible avec leurs antécédents, leur degré de civilisation très-avancé, leur sol, leur climat et leur langue. Leurs mœurs antiques ont subi l'épreuve du temps et leur ont assuré de

nombreuses années de paix, de tranquillité et de bien-être relatif. Le Japon a évidemment produit tout ce qu'il est susceptible de donner; il serait plutôt anémique, épuisé comme toutes les vieilles nations, qu'apte à s'assimiler une nouvelle civilisation. Il ne verra point augmenter ses ressources, et par conséquent sa prospérité, avec le développement des idées démocratiques libérales ou l'application des principes parlementaires, vers lesquels il semble s'engager inconsidérément de plus en plus.

CHAPITRE IX

GOUVERNEMENT.

Le *Daijokan,* le *Genroin* et le *Daishinin.* — Les ministères. — Provinces et districts. — État civil. — Organisation judiciaire. — Les prisonniers. — La police. — Voirie. — Postes et télégraphes. — L'armée et la flotte. — Les impôts. — Monnaies. — Poids et mesures. — Commerce.

La révolution achevée, il fallait organiser le pays suivant les principes dont avaient semblé s'inspirer les promoteurs de ce mouvement.

La réforme fut radicale. Le nouveau gouvernement centralisa toute l'administration à l'européenne, et lancé avec une rapidité vertigineuse dans cette voie que la France mit dix siècles à parcourir, il constitua tout d'un coup l'unité nationale absolue et groupa en un faisceau étroitement lié cette ancienne confédération placée autrefois sous l'entière domination des Daïmio, seuls possesseurs du sol, chefs suprêmes de leurs provinces, disposant de flottes et d'armées indépendantes.

Le pouvoir central exécutif réside aujourd'hui dans la personne de l'Empereur, et est exercé avec l'aide des différents conseils et ministères. Le plus important de tous les rouages gouvernementaux est le

Daijokan, ou conseil suprême, composé des premiers ministres sans portefeuille (*Udaïjin, Sadaïjin*), des ministres et des membres nommés par le souverain avec le titre de *sanghi*, conseiller. Il s'occupe de la direction de toutes les affaires de l'État sans exception aucune, et constitue, à proprement parler, le gouvernement.

Après le Daijokan se trouve le *Genroin*, sorte de sénat d'une minime importance, formé par les princes de la famille impériale. Vient enfin le *Daishinin*, jouissant de certaines prérogatives, et dont les fonctions judiciaires sont à peu près identiques avec celles de notre Cour de cassation.

La direction des affaires est répartie en neuf ministères : 1° affaires étrangères, 2° intérieur, 3° guerre, 4° marine, 5° finances, 6° travaux publics, 7° justice, 8° instruction publique, 9° maison de l'Empereur. De plus, il existe le *Kaiétakushi*, administration indépendante, véritable ministère des colonies, dont relèvent ce que les Japonais appellent leurs possessions coloniales, c'est-à-dire le Hokkaïdo comprenant l'île d'Yéso, Tsushima, etc.

Au-dessous du gouvernement central, l'empire du Japon est partagé en trente-huit grandes divisions administratives. Trois portent le nom de *Fu* et sont gouvernées par des *Fu-chiji* (gouverneurs généraux); ce sont les villes de Tokio, d'Osaka et de Kioto. Les trente-cinq autres sont des *Ken* administrées par des *Ken-rei*. Ces grandes provinces sont subdivisées en quatre-vingt-cinq départements et en sept cent dix-sept districts.

Actuellement, l'Européen réside en toute sécurité dans les ports ouverts et dans les parties du pays que comprennent les concessions.

Ces concessions sont de deux sortes : dans les sept ports de Yokohama, Tokio, Osaka, Kobé, Nagasaki, Nihigata et Hakodaté, ouverts aux étrangers, un petit quartier ou faubourg leur est assigné ; ils peuvent y habiter et même y devenir propriétaires. En second lieu, la faculté leur est donnée de se mouvoir dans un rayon déterminé en dehors des limites de ces villes ; il atteint son maximum autour de Yokohama, où il est d'à peu près dix lieues. Dans cet espace, les Européens circulent librement, et munis de permis, ont même le droit de chasser ; mais ils n'ont pas la faculté d'y établir leur domicile au même endroit pendant plus de trois jours. Tout le reste du pays est encore légalement fermé, et son entrée est absolument interdite aux commerçants étrangers. Dans certaines circonstances cependant, les explorateurs et les touristes peuvent y pénétrer moyennant une faveur spéciale dont nous parlerons plus loin.

Un très-grand nombre de pratiques anciennes subsistent encore, notamment celle ayant trait à la constitution de l'état civil des Japonais. Tout nouveau-né est inscrit sur un registre tenu par le maire dans chaque village et servant à la fois de livre de l'état civil et de casier judiciaire. Un feuillet est consacré au nouvel habitant ; on y inscrit non-seulement les noms donnés à l'enfant, mais encore ses voyages, et tous les incidents de sa vie. Sa biographie est

arrêtée lorsque les bonzes ont donné un certificat de décès en règle.

On a essayé d'abord de procéder à une réorganisation de la justice en faisant rédiger un code criminel basé sur les lois de « Ming » et de « Ching » en vigueur en Chine. L'aveu nécessaire de l'accusé, obtenu au moyen de la torture, fut remplacé par les preuves de culpabilité ou d'innocence.

Plus tard on modifia ces lois et on les augmenta en s'inspirant du code Napoléon. Un de nos compatriotes, M. Boissonnade, professeur de droit à la Faculté de Paris, n'a pas reculé devant cette tâche lourde et pénible de donner au Japon une législation nouvelle. Après plusieurs années de travail, il est arrivé à la réorganisation de la justice, et a rédigé un code pénal calqué sur le nôtre, en l'adaptant aux mœurs du pays et en se servant d'une compilation indigeste de lois criminelles du pays, le *Sin-Ritz-Ko-Rio*.

Les fonctions de juges, autrefois exercées par les gouverneurs de province, ont été remises à des magistrats spéciaux. Des tribunaux de première instance sont installés dans les trente-cinq ken et placés sous la surveillance de quatre Cours supérieures, auxquelles ressortit tout le territoire de l'empire; deux fois par an, un certain nombre de leurs membres sont délégués pour parcourir les différents districts compris dans leurs juridictions respectives. On n'a pas encore osé constituer le jury.

Au-dessus de ces tribunaux, analogues à nos Cours d'appel, se trouve le Daishinin, dont nous avons

déjà parlé, « destiné, dit une loi du 28 mai 1875, à maintenir un système de lois uniformes dans tout le pays ». L'état actuel de la justice l'oblige presque toujours à réformer les sentences mal rendues, et cette Cour suprême constitue en réalité un troisième degré de juridiction.

Les puissances européennes ne pouvaient évidemment pas laisser leurs nationaux à la merci de la justice japonaise, même réformée; aussi les traités ont-ils attribué aux consuls des diverses nations le droit de juridiction pour tout ce qui a trait aux démêlés entre les étrangers et les indigènes. Malgré les réclamations et les récriminations du gouvernement contre cette mesure vexatoire, mais nécessaire, le temps est encore bien éloigné, s'il arrive jamais, où l'on pourra se confier et s'en remettre aux jeunes juges japonais, aussi ignorants qu'infatués de leur mission.

Les criminels, grâce à la révolution, ont gagné la réclusion. Leur sort s'est beaucoup amélioré; ils jouissent actuellement d'une vie assez douce, au lieu des châtiments terribles, des tortures et des cruelles exécutions infligés autrefois pour le moindre vol. On a construit une prison cellulaire sur le modèle de celle de Mazas; mais la plupart des condamnés circulent en liberté dans les villes et la campagne, ou sont attachés deux à deux par une longue chaîne mince, soudée autour de la taille, et suffisamment lâche et légère pour ne pas gêner leurs mouvements et leur permettre de travailler sous la surveillance de gardiens armés de bâtons. Leur uniforme se com-

pose d'une vareuse rouge brique, d'un pantalon jaune et d'un large chapeau de paille; c'est le costume d'infamie, les distinguant des autres habitants. Ils sont chargés de faire et d'entretenir les routes, et dans les villes exécutent tous les travaux de terrassements et de réparations des rues et voies publiques. Ils sont traités avec beaucoup de douceur, travaillent peu et ont un abri et leur nourriture quotidienne assurés. Ils mènent en somme une vie moins pénible et plus agréable que les ouvriers et les gens du peuple, et pour cette raison ne cherchent nullement à s'évader.

Au-dessous et à côté de la justice se trouve son auxiliaire inévitable, la police.

Si le Japon dans son gouvernement a bien des rouages encore absolument défectueux, la police par contre est merveilleusement organisée et certainement la mieux faite du monde entier. Du reste, ce n'est pas une institution nouvelle; de plus, elle est exercée par tous les anciens Samurai, habitués au commandement et ne transigeant pas sur les principes. Ses attributions sont excessivement nombreuses : elles comprennent tous les services assurant l'exécution des innombrables règlements existant au Japon, sur la voirie, les transports et leurs tarifs, les prérogatives des voyageurs suivant leur classe et leur qualité, la tenue des maisons, le personnel des auberges, les registres d'inscription des voyageurs, les mesures à prendre en cas d'incendie, la surveillance des marchés, la vérification des poids et mesures, la mendicité et le vagabondage. Elle n'est pas divisée en police

urbaine et police rurale, et comprend aussi la police des mœurs.

Les agents de police ont un costume européen, agrémenté de casquettes rondes à galon doré, qui les fait ressembler à des collégiens. Leurs insignes se composent d'un petit bâton gros et court. Dans les villes, il existe des corps de garde où ils montent leur faction et se relayent tour à tour dans leurs promenades extérieures. La nuit, dans les passages écartés et peu fréquentés, leur nombre est plus considérable. Ils jouissent d'une grande autorité et sont obéis au moindre signe. Chaque village possède aussi un poste de police analogue.

Cette unité de police a sa cause dans l'absence de commune remplacée par le gouvernement qui se charge de l'entretien des villes et même de la voirie.

Les habitants sont tenus de nettoyer les petites rues devant leurs maisons, et d'emporter chez eux les ordures qu'ils en tirent. En été, l'arrosement est fait par des hommes, au moyen de seaux placés sur leurs épaules et percés à la partie inférieure de façon que l'eau, frappant sur une planchette disposée au-dessous, tombe en nappe circulaire très-mince.

Il n'existe aucune organisation spéciale pour la vidange. Les paysans viennent gratuitement vider les fosses des maisons dont ils emportent le contenu dans des tonneaux, sur de petites voitures à bras, et en chargent des jonques pour le conduire chez eux par les canaux et le répandre sur leurs terres. Les Japonais, voulant en tout nous imiter, ont aussi établi dans leurs villes certains monuments indis-

pensables; on est condamné à payer une forte amende lorsqu'on ne s'en sert pas; mais ils sont réduits à de telles proportions, que l'abri qu'ils offrent à la pudeur est ridiculement insuffisant.

L'Empire du Japon fait partie de l'union postale; le service des postes y est assez bien fait, mais très-lent, car dans l'intérieur le courrier est porté par des coureurs, seul moyen de communication. La taxe des lettres est de sept centimes pour tout le pays et de trois centimes pour la même ville. Les timbres sont faits sur les modèles européens. On a aussi construit un réseau de fils télégraphiques assez complet dans tout l'Empire; un câble le fait communiquer à Hong-Kong et le rattache à l'Europe en passant par Saïgon, Singapoore, Ceylan, l'Inde et Bombay. Le télégraphe, comme la poste, est exploité par le gouvernement. Les dépêches peuvent être envoyées en anglais, car les employés, au moins des principaux postes, connaissent l'alphabet romain; les indigènes se servent du syllabisme *katakana,* se composant d'un nombre de signes relativement restreints. Le prix des dépêches n'est pas unique et varie suivant la distance.

Nous venons de voir ce que nous appellerons l'organisation nationale au triple point de vue gouvernemental, administratif et judiciaire; nous allons maintenant rapidement mentionner l'organisation des forces militaires, chargées d'appuyer à l'intérieur l'action du pouvoir, et de défendre contre les attaques de l'extérieur cette nation, qui s'est maquillée à l'européenne et s'est fait pour ainsi dire une jeunesse factice en remaniant ses institutions.

Les farouches Samurai qui formaient le noyau et pour ainsi dire composaient exclusivement l'ancienne armée ont été relégués, comme nous l'avons dit, dans les fonctions de policiers. Le recrutement a été établi, l'armée comme le reste s'est démocratisée.

C'est une mission militaire française qui fut chargée de l'organisation de l'armée japonaise; mais en toutes choses, ces novateurs imprudents, infatués d'eux-mêmes, impatients de voler de leurs propres ailes, et s'attribuant tout le mérite des progrès accomplis sous la direction de nos officiers, se hâtèrent de congédier des maîtres devenus, à leur avis, désormais inutiles. On a vu le résultat de cette témérité pendant la révolte de Satsuma. Du reste, les progrès, depuis leur départ, sont absolument nuls, et le fantassin de l'empire du Soleil levant est un grand enfant s'amusant à jouer au soldat.

L'armée japonaise est pourvue de fusils et de canons de divers modèles anglais et français. Son équipement est à peu près copié sur le nôtre, sauf quelques changements de couleurs; la hiérarchie des grades est la même. Son effectif actuel s'élève à environ 40,000 hommes. La durée du service est de trois ans; les soldats restent quatre ans dans la réserve, et passent ensuite dans une espèce de garde nationale comprenant tous les hommes entre vingt et quarante ans qui ne sont pas sous les drapeaux. Le service obligatoire pour tous semble sur le point d'être introduit au Japon, en même temps que le suffrage universel. Que produiront, dans ces mains enfantines, ces dangereux instruments?

La marine est à l'état embryonnaire, et il parait difficile de la voir devenir jamais bien redoutable. Des ingénieurs anglais ont été appelés et chargés de construire trois ou quatre cuirassés; mais après une dépense aussi énorme, le budget n'a pas permis de les maintenir en état d'armement, et ils pourrissent à quai dans de magnifiques bassins. Le reste des vaisseaux de guerre est formé de navires achetés un peu partout, composant une flotte de seize bâtiments, commandés par des jeunes gens aussi ignorants qu'inexpérimentés.

Il ne suffisait pas d'avoir créé ce cadre d'apparence pompeuse, il fallait en faire vivre les institutions et procurer au trésor les ressources considérables devenues tout à coup nécessaires.

L'ancien système d'impôt fut aboli; on confisqua tous les biens des nobles, en leur donnant pendant un certain nombre d'années une pension annuelle équivalant au dixième de leurs anciens revenus. On distribua aux propriétaires des titres de propriété avec la désignation de la valeur du terrain ou de l'immeuble, et l'on fixa l'impôt foncier annuel, la principale ressource de l'État, à 3 pour 100 de l'estimation du capital; charge écrasante variant entre 40 et 60 pour 100 du revenu net des propriétés, et surtout inégale dans un pays où n'existe aucun cadastre, ni même une situation exacte de la contrée. Il y eut en outre une taxe supplémentaire égale au tiers de l'impôt, pour subvenir aux frais généraux des dépenses d'utilité publique.

La perception d'un impôt aussi lourd devint

d'autant plus difficile qu'on voulut rendre obligatoire son payement en espèces. On reconnut cette prétention irréalisable. Autrefois on prélevait en nature sur la récolte des paysans, et les seigneurs, n'ayant en partie à solder que des dépenses locales, se libéraient à leur tour en donnant des sacs de riz à leurs employés et pensionnaires. Le fermier, le producteur, trouve difficilement à faire des échanges monétaires, et chacun produit surtout pour sa consommation personnelle. L'Empereur dut réduire l'impôt d'un tiers et autoriser les contribuables à payer moitié en riz et moitié en argent.

Les anciennes monnaies ne pouvaient pas non plus se plier aux exigences de la situation nouvelle; elles étaient trop nombreuses et sans rapports simples entre elles. C'étaient des morceaux de métaux aplatis et carrés, ornés, au lieu d'empreintes, de fleurs, de feuilles et de caractères. On comptait par *tale*, valant 3 fr. 62; par *copax* d'or de 64 *mas* d'argent, valant 52 francs, etc. On comprend quel fouillis eût été une répartition budgétaire, et quelles entraves aurait apportées aux échanges croissants des provinces une division aussi compliquée et embrouillée, surtout pour les cerveaux japonais; aussi ces monnaies furent-elles abolies et adopta-t-on le système décimal, en donnant aux pièces la forme ordinaire. On prit pour unité le *yen* (5 francs), dont les sous-multiples sont : le *sen* (5 centimes) et le *rin* ($\frac{1}{2}$ centime).

Mais la quantité d'or et d'argent que possède le Japon eût été insuffisante pour alimenter les échanges quotidiens d'une seule de ses grandes villes : on dut

avoir recours au papier-monnaie. Actuellement son usage est général et exclusif dans tout l'Empire; mais le gouvernement en ayant émis une quantité considérable, la valeur du yen a subi une forte dépréciation sur le marché européen, et il se négocie suivant le cours, de trois à quatre francs. Les monnaies d'or et d'argent ne servent plus qu'aux transactions des comptoirs étrangers.

L'adoption du système décimal ne s'est pas étendue aux poids et mesures; on compte encore par *koku* (66 litres), et pour les mesures de longueur par *ri* (4,300 mètres) de 36 *cho* (119 m. 44), divisés en 60 *ken* (1,98) contenant chacun 6 *shaku* (0,33 cent.). Tous les poids et mesures sont timbrés par le gouvernement, qui fait vérifier et rectifier au besoin les anciens.

Le commerce du Japon est très-peu développé. Ses ressources offrent peu d'éléments de trafic. Le papier-monnaie, dont le cours forcé est imposé aux indigènes et dont la valeur varie constamment, ne trouve aucun crédit sur les marchés européens. L'individualisme remplace les grandes associations; l'ouvrier travaille isolément pour lui et chez lui. Du reste, le Japonais n'a pas d'aptitudes commerciales; il n'apporte dans les affaires ni la décision, ni la probité des négociants chinois. Les mandataires avec lesquels on traite désavouent le plus souvent l'affaire lorsqu'elle tourne mal.

La richesse minière du Japon est considérable. Les dépôts d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, de cobalt, d'étain, de plomb et de fer, se rencontrent en

grande abondance dans son sol, mais toutes ces mines sont à peu près inexploitées. Les gisements de charbon s'y trouvent aussi en grande quantité, mais la houille schisteuse-bitumineuse que l'on en retire est de mauvaise qualité. Les exportations consistent surtout en soie et en bibelots. C'est la France qui en consomme la plus grande quantité, et Lyon achète environ annuellement pour 30 millions de soie grége. Il y a quelques années, on exportait aussi les graines de vers à soie ; mais ce commerce a cessé depuis que l'on a reconnu qu'elles étaient atteintes de la maladie.

Le Japon, en somme, consomme peu et ne vend guère. Le total des exportations s'élève environ à 150 millions, et celui des importations à 200 millions de francs, sommes sur lesquelles Yokohama participe presque de la moitié.

Les fortunes mobilières sont très-rares et reposent sur des bases très-fragiles, car le crédit n'y est pas constitué d'une façon régulière. Il existe une dette publique, et l'intérêt de la rente sur l'État est de 12 pour 100 ; dans les peu nombreuses sociétés industrielles et privées, il est de 25 à 30 pour 100, mais le plus souvent le capital engagé est perdu. Il y a aussi quelques banques japonaises dont les opérations sont très-limitées. A Yokohama, des banques étrangères sont les intermédiaires du commerce avec l'Europe.

CHAPITRE X

TOKIO.

Yokohama. — La gare de Shimbachi. — Le *Siro*. — Les quartiers. — Les canaux et les rues de Tokio. — Le temple de l'Assakousa. — La maison japonaise. — Ameublement. — *Nikai*. — Les boutiques.

De tous les ports du Japon ouverts aux Européens, Yokohama est de beaucoup le plus important, et le centre de presque tout le commerce avec l'extérieur.

Avant 1859, l'emplacement de la ville actuelle était une plage déserte au bord de la mer, comme son nom l'indique du reste (*yoko-hama,* passage sur la plage). Le nom de Yokohama ne figure pas dans les traités faits avec les diverses puissances étrangères, mais bien celui de Kanagawa, petit village de pêcheurs, situé non loin de là.

Sa proximité de la capitale et sa crique aux eaux profondes, la mieux abritée de tout le golfe de Tokio, firent choisir cet endroit pour en faire un port. Une grande ville se fonda rapidement, et sa population atteignit en peu d'années le chiffre assez considérable de 65,000 habitants. Sur ce nombre, le quartier européen compte actuellement 2,500 résidants étrangers. Il n'offre rien d'intéressant et ressemble, avec

ses grandes maisons, bordant de longues rues droites et alignées parallèlement, aux villes de toutes les colonies.

Les quartiers indigènes, par leur contact continuel avec la ville européenne, ont perdu une partie de leur cachet national. Nous n'en parlerons pas ici, nous réservant de faire connaître la ville japonaise par la description de Tokio, la capitale.

Yokohama et Tokio, distantes l'une de l'autre de sept lieues, sont reliées entre elles par un chemin de fer depuis une dizaine d'années. Ce chemin de fer, apporté de toutes pièces d'Angleterre et construit par des ingénieurs du même pays, fut inauguré par le Mikado en personne, qui, en cette circonstance, revêtit pour la dernière fois le costume national, et se montra aux yeux de son peuple, habitué à l'adorer comme une divinité invisible et émerveillé de le voir aller sans crainte en bateau à vapeur et en chemin de fer. Autrefois, le respect pour l'Empereur était si grand que l'on ne le désignait pas par son nom, mais par celui du palais qu'il habitait.

Une heure suffit pour faire le trajet; la distance est si courte et les trains assez nombreux pour qu'on ne résiste pas au désir de satisfaire sa curiosité et de voir se soulever sur un petit coin de ce pays le voile qui en imagination semble cacher des merveilles.

En arrivant à Tokio, au sortir de la gare, je me trouvai au milieu d'un jardin anglais dans lequel j'aperçus bientôt une ligne de tramways, avec la simple voiture publique que l'on rencontre actuellement dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique.

Quelles que soient les dispositions d'esprit favorables dans lesquelles je me trouvais pour m'extasier devant les curiosités de ce pays nouveau, j'étais loin de m'attendre à un pareil début manquant singulièrement de couleur locale, et je repoussai avec indignation un moyen de locomotion par trop civilisé, pour prendre une jinrikcha. La mimique étant la seule langue à ma disposition, je fis comprendre par signe à l'homme qui la traînait, de me conduire à travers la ville.

Après avoir traversé le pont de Shimbachi construit en pierre, nous nous engageons sur un magnifique boulevard parfaitement macadamisé; parmi les belles maisons dont il était bordé, à droite un bâtiment plus considérable que les autres portait à son fronton l'inscription anglaise : « Telegraph », faite en girandoles de gaz. Pour le coup, toutes mes illusions s'envolaient, et j'en étais venu à me demander si je ne rêvais pas, et si j'étais véritablement dans la capitale de l'empire du Soleil levant.

Je traversais la concession européenne, et bientôt heureusement ma voiture s'engagea enfin dans un dédale de petites rues étroites et tortueuses constituant la cité japonaise.

Tokio est la ville la plus peuplée du Japon. Le chiffre de sa population n'est pas exactement connu, il s'en faut. La plupart des voyageurs et des géographes lui donnent volontiers plus de deux millions d'habitants; en réalité elle peut contenir sept à huit cent mille âmes, mais son développement est immense. Les maisons y sont basses et possèdent chacune une

petite cour ou un jardinet; les parcs publics et ceux des temples sont très-nombreux, et de plus le *Siro,* ou château, se trouve au centre de la ville et comprend une immense étendue de terrain. Il est séparé du reste des habitations par deux enceintes de hautes murailles concentriques bordées de larges douves dans lesquelles coule une rivière, et surmontées de grands conifères au tronc lisse et aux branches en zigzags dont l'aspect grimaçant caractérise les paysages japonais. La première ceinture de fortifications entoure et protége les bâtiments et les jardins impériaux; autour de celle-ci se trouve de grands espaces inhabités et déserts traversés par des routes interminables reliant les divers points de la ville, le long desquelles s'élèvent seulement les anciens yashiki, convertis en ministères et en casernes; ces terrains vagues servent de champ de manœuvre. Dans les faubourgs, les maisons sont dispersées au milieu des champs; dans les quartiers populeux et très-fréquentés, elles sont au contraire très-agglomérées, et les boutiques se succèdent sans interruption de chaque côté des rues.

La ville est divisée en quartiers principaux et en subdivisions plus petites, appelées *cho.* Les rues n'ont pas de nom; on les désigne par celui du cho qui les contient, et les maisons par le numéro que leur place leur donne, non pas dans les rues, mais dans leur quartier.

La ville de Tokio est bien percée; mais ce qui lui donne surtout son originalité, ce sont les nombreux canaux dont elle est sillonnée, s'entre-croisant dans

tous les sens et formant un réseau compliqué dont la large embouchure de la rivière Ogawa fournit l'artère principale. Les rues sont coupées fréquemment par des ponts de bois à la courbure accentuée, d'un effet très-pittoresque, permettant au passage de jeter un rapide coup d'œil sur ces bras canalisés du delta, couvert d'une multitude de jonques de toutes dimensions qui semblent se glisser et vouloir se dissimuler derrière les maisons. Ces canaux sont pour ainsi dire les seuls moyens de transport employés par le commerce; aussi conçoit-on aisément leur importance dans une ville aussi peuplée.

Pendant la journée, les rues principales ne sont pas moins animées, et leur aspect est aussi bizarre qu'intéressant. Les trottoirs font défaut, les jinrikcha fourmillent, et dans un pèle-mèle et une cohue inexplicables circulent au milieu de la foule des piétons qu'elles bousculent sans pitié et menacent à chaque instant de renverser.

Au détour d'une rue débouchent tout à coup des nommes au pas de course, essoufflés et criant pour faire livrer passage à grand'peine à une véritable voiture de forme européenne, traînée par des chevaux et conduisant un prince ou un riche seigneur. De l'autre côté arrive au grand trot un officier de cavalerie suivi par son domestique à pied. Les marchands, assis sur le devant de leurs boutiques, font aux passants force salutations et leurs plus gracieux sourires, équivalant à d'horribles grimaces, dans l'espoir d'attirer des acheteurs. D'autres, pliant sous la charge, portent sur l'épaule aux deux extrémités d'un bâton

des produits alimentaires et des marchandises de toute sorte ; ils annoncent la nature de leur commerce par des cris perçants, déchirant désagréablement les oreilles, et dont ne peuvent même pas donner une idée approximative ceux de nos marchands parisiens des quatre saisons.

Au milieu de ce tohu-bohu, une bande d'enfants des deux sexes, véritable tourbillon vivant, s'empare subitement de la rue ; ils lancent leurs toupies dans les jambes des promeneurs ou les décoiffent et leur cinglent le visage avec la corde de leurs cerfs-volants en courant pour les faire voler, arrêtent la circulation et se faufilent à travers les voitures, sans souci des cris des conducteurs qui s'efforcent de ne pas les écraser. Un grave sergent de ville essaye de rétablir l'ordre en levant le court bâton qu'il porte à la main, à l'exemple des policemen anglais.

Ici, un charmant essaim de jeunes filles, insouciantes et rieuses, dont le babil rapide révèle l'approche, rentre à l'atelier. Là, de jeunes étudiants voulant paraître sérieux marchent avec la gravité des vieillards en traînant bruyamment leurs souliers de bois sur le sol. Plus loin, un rassemblement se forme, la fragile roue d'une jinrikcha s'est brisée en s'engageant à un détour dans un rail de tramway, et ce léger accident, si fréquent depuis cette importation inintelligente, occupe quelques instants les loisirs des badauds.

Enfin ma voiture s'arrête, ne pouvant aller plus loin ; je m'avance à pied, entre deux rangées de petites boutiques foraines, et, après avoir passé sous un



UN SAVETIER.

immense portique de bois peint en rouge et flanqué de deux statues gigantesques, j'arrive au célèbre temple de l'Assakousa, le plus renommé de la capitale, et auquel est toujours consacrée la première visite des provinciaux.

Ce temple réunit à la fois les éléments religieux et les plaisirs profanes. Une sorte de foire perpétuelle se tient dans son enceinte; les baraques se suivent et contiennent des curiosités et des jeux de toutes sortes; on y voit des animaux savants, des singes qui, par leurs grimaces, attroupent les passants auxquels le barnum, pour un prix très-modique, vend de petits morceaux de carotte crue, et de cette façon nourrit ses pensionnaires en réalisant des bénéfices. Plus loin, ce sont des théâtres, de grands musées de figures de cire représentant les scènes principales des légendes historiques ou mythologiques les plus connues. De nombreux photographes font des portraits en quelques minutes; des acrobates exécutent des tours de force ou de prestidigitation. Enfin dans l'endroit le plus écarté, une allée entière est remplie de petites boutiques tenues par des jeunes filles, où l'on peut exercer son adresse en tirant avec des flèches dans des buts que l'on atteint rarement; en revanche, l'amabilité et la complaisance des jeunes marchandes compensent largement l'insuccès du tir à l'arc.

Le temple proprement dit, dédié à la déesse Kouannon, est relativement très-vaste. La grande halle, dans laquelle on pénètre par un large escalier, est ornée de lanternes colossales en papier rouge bariolées de caractères hiéroglyphiques noirs et blancs,

et ne mesurant pas moins de quatre ou cinq mètres de hauteur, sur deux ou trois de diamètre. Des tableaux sur bois sont suspendus aux murailles; dans le fond, des chapelles éclairées de cierges et de lampes contiennent les symboles des divinités. Au milieu, se trouvent également de grandes statues de Bouddha et d'autres dieux et déesses aux formes grotesques, dont les figures et les vêtements sont usés par les mains des fidèles, qui, après les avoir touchés, se frottent les mêmes parties du corps. L'attitude des visiteurs dans le lieu saint ne rappelle en rien le silence respectueux qui règne dans nos églises. Chacun s'y promène bruyamment, le chapeau sur la tête et en parlant tout haut comme il le ferait sur la place publique.

Devant l'entrée du temple se trouve une fontaine sacrée; les Japonais y boivent et s'y lavent les mains et le visage, moyennant une faible rétribution donnée à la jeune fille qui en a la garde. Des pigeons également sacrés voltigent dans le parvis et sont nourris par les fidèles.

Chaque année, avant le jour de l'an, une grande fête a lieu à l'Assakousa. Le nombre des boutiques devient considérable, et pendant trois ou quatre jours une foule compacte s'y réunit le soir et s'y presse à la lueur des lanternes et des torches, pour acheter des raquettes et des volants. A cette époque ce jeu est universellement pratiqué au Japon par les grandes personnes elles-mêmes. Les volants sont faits avec des plumes piquées dans de petites baies séchées et dures comme des pierres; les raquettes consistent en

une palette en forme de battoir de blanchisseuse, ornée d'un côté de figures peintes et de personnages dont les vêtements sont simulés au moyen de morceaux d'étoffe collés sur le bois.

Nous venons de visiter un temple, et de faire connaissance avec une partie de la vie extérieure de ce peuple. Nous allons maintenant pénétrer dans son intimité et étudier la vie privée du Japonais en l'observant chez lui.

Comme tout ce qui le concerne, le toit qui l'abrite est curieux, et rien ne peut en Europe lui servir de terme de comparaison.

Malgré les énormes différences de température existant dans les diverses îles du Japon, les maisons sont partout semblables au nord comme au sud, et paraissent exclusivement faites pour les pays chauds; elles sont uniquement construites en bois, en paille et en papier, et ne sont pourvues d'aucun sérieux moyen de chauffage. Est-ce négligence de la part des habitants, ou routine pour suivre les anciennes coutumes de leurs pères? Dans tous les cas, le fait paraît difficile à expliquer. Les tremblements de terre, il est vrai, leur interdisent la construction des édifices solides et les forcent à avoir des habitations basses, très-légères et très-flexibles, pouvant se prêter et suivre sans s'écrouler les oscillations du terrain atteignant fréquemment une grande amplitude.

Pour cette raison importante, les maisons ont en général un seul étage peu élevé; quatre poutres supportent un toit recouvert de chaume épais ou de minces planchettes dans la campagne et les villages,

et souvent de tuiles et même de feuilles de zinc dans les grandes villes; il est formé de quatre plans peu inclinés et déborde de tous côtés comme les toits des maisons turques.

Le plancher, élevé de 50 à 60 centimètres au-dessus du sol pour préserver de l'humidité, est couvert, même dans les habitations les plus pauvres, de *tatami,* paillassons très-fins et très-épais retenus dans des cadres de bois rectangulaires; les tatami ont des dimensions constantes et sont désignés dans la vie usuelle comme mesure de surface. Ces nattes forment un sol assez moelleux et servent à la fois de lit, de siége et de table.

Un treillage compacte de petits bambous enlacés, mastiqué avec de la terre, constitue un mur sur une seule ou sur deux des parois de la maison; les autres côtés sont fermés par des châssis de bois très-légers, glissant dans des rainures en haut et en bas, et recouverts de papier blanc. Ils sont censés garantir du froid et du vent, et font en même temps l'office de portes et de fenêtres; mais leurs carreaux de papier ne laissent pénétrer à l'intérieur qu'une lumière très-insuffisante et en revanche sont rarement intacts; de plus, ces châssis ne ferment jamais bien et ne sont munis d'aucune serrure ni verrou. A l'intérieur, les chambres, petites et carrées, sont séparées les unes des autres par des feuilles de paravents engagés aussi dans des rainures; de cette façon, les habitants d'une même maison sont forcés de mener une vie absolument commune.

En dehors des appartements circule un couloir

ouvert, de 80 centimètres de large, abrité par le prolongement du toit; il sert de communication entre les différentes pièces et donne accès dans le jardin. Le soir, on fait glisser des panneaux de bois pleins à l'extérieur de ce couloir, pour préserver pendant la nuit des intempéries, des voleurs et des curieux.

L'ameublement n'est pas long à décrire : dans les maisons riches sont suspendus contre les murs des *kakémono,* tableaux japonais en papier plus hauts que larges, et pouvant se rouler autour de l'un des bâtons dont ils sont munis à leur sommet et à leur partie inférieure; une armoire minuscule renferme les vêtements et les objets précieux. En hiver, un *shibachi,* caisse en bois rectangulaire de 50 centimètres de long au maximum, est placé au milieu de la chambre et rempli de cendre, dans laquelle de rares petits morceaux de charbon de bois brûlent sans enthousiasme et essayent vainement de réchauffer l'appartement et surtout la bouillotte d'eau chaude pour faire le thé. L'allume-pipe remplace le shibachi en été; c'est une petite boite à anse contenant un pot de terre ou de grès dans lequel un tison remplit l'office de mèche pour la pipe, à côté d'un morceau de bambou, fermé à la partie inférieure par un nœud naturel, servant de cendrier et de crachoir. Quelquefois un petit nombre de bibelots complètent le mobilier, ou encore un pot dans lequel végète un arbuste biscornu, sans aucune feuille et couvert de fleurs; les Japonais affectionnent par-dessus tout ces monstruosités végétales.

Dans les maisons pauvres, un placard, également

fermé au moyen de panneaux mobiles, est appuyé contre la paroi de terre et empiète sur la superficie de la chambre. Il sert à dissimuler, pendant la journée, les *phouton,* matelas de 4 à 5 centimètres d'épaisseur, que l'on étend la nuit par terre les uns sur les autres, en plus ou moins grand nombre suivant la saison, et entre lesquels on s'introduit pour se coucher; les draps et les couvertures sont inconnus. Le *makoura* ou oreiller, qui complète ce mode de couchage sommaire, est un petit billot de bois, élégant, mais peu commode, surmonté d'un rouleau d'étoffe entouré lui-même de papier sur lequel on pose la nuque. Les phouton sont les seuls lits employés au Japon; ils sont toujours trop courts pour couvrir un homme même de petite taille, et les Japonais, pour cette raison, ont l'habitude de dormir repliés sur eux-mêmes dans une immobilité parfaite.

Un petit hangar attenant à la maison est muni d'un âtre de pierre et sert de cuisine. Les ustensiles dont il est pourvu ne sont guère plus nombreux que les meubles.

Chaque maison possède une cour exiguë ou un modeste jardinet dans lequel des plantes bizarres poussent en pleine terre ou languissent dans des pots; ce jardin, digne de Lilliput, est complété par un bassin minuscule, ou un simple baquet, dans lequel vivent des poissons rouges et blancs au corps ramassé et entouré de nageoires transparentes et volumineuses, qui en flottant mollement dans l'eau donnent à l'animal l'aspect d'un gros flocon de gélatine à noyau coloré. Ces jardins sur lesquels s'ouvrent les

couloirs extérieurs sont séparés entre eux par des palissades de bambous lorsque les bâtiments ne les entourent pas complétement.

Le type dont nous venons de faire la description est le schéma le plus simple et le plus commun de la maison japonaise; elles sont habituellement réunies plusieurs ensemble et communiquent entre elles, mais leur plan de construction est uniforme. Cependant il existe quelquefois un étage supérieur, appelé *nikai* (textuellement : deuxième élévation); c'est une chambre, de dimensions moindres, placée sur le toit de la première et possédant aussi un couloir extérieur avec une balustrade. L'aspect de cette construction pourrait faire supposer que le premier étage s'est soulevé du sol en emportant avec lui le milieu de la toiture et en en laissant une partie en bordure sur le rez-de-chaussée. Un escalier intérieur, de quelques marches, roide et très-difficile à gravir, y donne accès et ne fait pas honneur aux charpentiers du pays.

Les maisons en façade sur la rue sont protégées des regards des passants par un de leurs murs en terre ou simplement en planches, et par une palissade si elles sont en retrait. Une porte à coulisse, quelquefois très-basse, permet en se courbant en deux de pénétrer à l'intérieur. La pièce où l'on entre d'abord est ordinairement assez grande et sert de salle commune et de réunion. Dans les maisons aisées, c'est le vestibule où se tiennent les domestiques; chez les gens pauvres, on y fait la cuisine.

Dans les rues populeuses, les façades extérieures

des maisons demeurent complétement ouvertes pendant la journée, et remplissent la fonction de boutiques. Le parquet, à la hauteur ordinaire, sert de siége aux acheteurs; le marchand se tient accroupi au milieu de son étalage, qui contient toutes les marchandises à vendre exposées aux yeux des chalands.

Ces boutiques sont très-petites, mais depuis peu on a établi à Tokio de grands magasins semblables à nos bazars. Ce sont des bâtiments spacieux construits à deux étages dans le style européen, et dont un grand luxe de lanternes indique l'entrée aux promeneurs. Les places s'y louent comme dans nos marchés publics, et l'on y rencontre les produits les plus variés; tous les prix sont inscrits sur les objets. Une fois engagé dans l'un de ces bazars, semblables à des labyrinthes, on est obligé de faire des détours infinis, de monter et descendre continuellement, de façon à passer en revue sans exception tous les rayons, pour sortir enfin par une autre porte.

CHAPITRE XI

LES JAPONAIS.

Costume des femmes. — Les *kimono.* — Les *gheta.* — Coiffure. — La Japonaise plastique. — Coiffure des hommes. — Les *idzogo.* — Le Japonais intellectuel. — La mère et ses enfants. — Lever. — Repas. — Usage du tabac. — Visites et salutations. — Langage.

Le costume des femmes étonne d'abord par sa bizarrerie; mais lorsque l'œil s'y est habitué, on est surpris de la grâce et de l'élégance avec lesquelles le portent les Japonaises, même de la plus basse extraction. Il sied admirablement à leur genre de beauté et les rend ravissantes.

Ce costume se compose d'une grande robe de chambre croisant sur la poitrine, et retenue par une large ceinture serrée à la taille et dessinant discrètement des formes délicates et charmantes. Les manches de cet habit excessivement longues, surtout pour celui des jeunes filles, retombent au-dessous des bras et servent de poches; une ouverture ménagée à la partie supérieure laisse passer le poignet, tout en permettant en hiver de protéger les mains contre le froid.

Cette robe, appelée *kimono,* enveloppe les jambes

comme dans un fourreau, et ne permet de marcher qu'en faisant de très-petits pas.

On ne porte jamais aucune espèce de linge; les femmes mettent sous leur vêtement un petit jupon de cotonnade rouge, attaché autour de la taille, et, suivant la saison ou la richesse du costume, ont un, deux et même trois kimono semblables l'un sur l'autre; le premier, beaucoup plus mince, sert de chemise et se garde la nuit. Ils sont en général de couleur peu voyante, sauf dans les grandes circonstances.

La ceinture, *obi*, est la partie la plus éclatante : c'est une longue bande d'étoffe de 25 ou 30 centimètres de large, s'enroulant deux ou trois fois autour de la taille et formant derrière le dos un nœud volumineux, dont les extrémités tombent coquettement jusqu'à terre, et dont la boucle supérieure est retenue par un cordon de soie; elle dissimule de plus deux autres petites ceintures attachées au-dessus et au-dessous de la taille, et destinées à maintenir la robe fermée.

En hiver, par les froids rigoureux, les femmes mettent, pour la promenade, un vêtement de plus; beaucoup moins long que les précédents, il descend seulement au-dessus du genou et reste ouvert sur la poitrine, retenu par des agrafes et une chaînette de métal. Les manches de ces kimono s'introduisent toutes les unes dans les autres. Sauf les collets des robes qui sont brodés, les vêtements ordinaires sont faits de tissus de coton rayés, et les autres de bourre de soie ou de soie, et même quelquefois agrémentés

d'or et d'argent. Les habits de gala des femmes riches traînent à terre et sont terminés par un bourrelet de coton formant le cercle autour d'elles.

Pendant la saison froide, les femmes, pour sortir, s'abritent encore d'un voile qui leur cache entièrement la tête, à l'exception des yeux et du nez, pour se préserver le cou et la naissance des épaules découverts en temps ordinaire. Ce voile, semblable à celui des Mauresques, est employé simplement pour garantir du froid, et non pas des regards indiscrets. Dans l'intérieur des maisons, un petit tablier étroit cache la fermeture de la robe et complète le costume.

La chaussure ou *gheta* se compose d'un morceau de bois de paulownia de la forme du pied, assez épais et évidé en dessous afin de le rendre plus léger. Une semelle de paille tressée, appliquée à la partie supérieure, sert de coussin pour poser le pied ; un cordon passe entre le pouce et les autres doigts, se sépare ensuite en deux en serrant le cou-de-pied, et vient se fixer de chaque côté du talon, permettant ainsi de traîner le soulier et de le soulever un peu en marchant.

Ces chaussures si mal agencées sont très-sonores ; on les dépose à la porte des maisons, et on ne les garde jamais pour entrer dans les appartements, dans lesquels les femmes sont le plus souvent nu-pieds ou portent des *tabi*, espèces de chaussettes en étoffe blanche ou bleue laissant le pouce séparé pour l'usage des gheta, et s'attachant à la cheville au moyen de cordons ou d'agrafes. On peut reconnaître la classe

de la société à laquelle appartient une personne en voyant l'élévation et la forme de ses gheta.

Appartenant à la race jaune, les Japonaises sont toutes très-brunes; elles ont de belles chevelures, mais on pourrait peut-être leur faire le reproche de ressembler par trop à une crinière de cheval. Leurs coiffures sont de véritables monuments artistiques et



demandent chacune une femme et une heure au minimum pour être confectionnées.

La coiffure varie suivant l'âge, la condition et la profession. Les cheveux, collés ensemble par une grande quantité d'huile de camélia et de pommades d'odeur nauséabonde, sont lissés et prennent et conservent toutes les formes. Ils sont d'abord ramenés en bandeaux au bas de la nuque et cachent la partie supérieure des oreilles; une petite mèche ménagée sur le sommet est séparée de la tête. Ils sont ensuite attachés par un fil et relevés en une ou plusieurs

boucles d'une façon très-variable; la coiffure élégante des jeunes filles, par exemple, simule un peu une fleur de lys. Avant d'être relevés, ils tombent assez bas dans le cou, et sont serrés par une pince de corne, qui fait ressembler le derrière de la chevelure à un éperon de cuirassé; souvent des morceaux d'étoffes bleues ou rouges et des cordons d'or et d'argent sont



mélangés aux cheveux. De plus, de grandes épingles dorées, appelées *kansashi,* supportant une boule de corail ou tout autre ornement, sont piquées dans le chignon et dépassent beaucoup la tête; certaines courtisanes en ont une véritable auréole, ressemblant à un soleil de bois doré.

Les coiffeuses, *atama o'kamisa,* dont on ne peut se passer, coiffent chez elles et à domicile pour un prix très-minime.

La moyenne de la taille des Japonaises est plus

petite que celle des Françaises. Elles ont bien rarement de l'embonpoint, sans être cependant jamais d'une maigreur extrême. Leur tête est un peu grosse; leur front bas et bombé est encore augmenté par sa volumineuse coiffure; les pommettes et les arcades sourcilières sont très-saillantes; le nez petit ne ressort pas de la figure à sa naissance; les yeux noirs, abrités de longs cils, sont un peu relevés extérieurement, et leur paupière, tirée au coin de l'œil, paraît se soulever avec difficulté, en laissant seulement apercevoir, le plus souvent, une fente étroite au lieu du globe de l'œil; la bouche est moyenne et encadrée de lèvres assez épaisses, qui découvrent des dents ravissantes dont elles prennent un très-grand soin.

Autrefois toutes les femmes mariées se rasaient les sourcils et se laquaient les dents en noir, en les vernissant de temps en temps avec un pinceau, après avoir enlevé l'émail en les frottant avec de la limaille de fer. Cette mode produit un singulier effet, car la bouche à peine entr'ouverte paraît un trou noir; elle tend, du reste, à disparaître : l'ancienne coutume y perd, mais la beauté des femmes y gagne.

Ce fidèle portrait doit faire supposer la Japonaise horrible. Il n'en est rien, l'habitude fait bientôt apprécier le charme de cette tête étrange, soutenue par un cou d'une pureté de lignes incomparable et placé sur de ravissantes épaules; le kimono lui laisse toute la liberté de ses souples et gracieux mouvements, et découvre aussi le commencement d'une poitrine digne des Vénus antiques. Les mains et les pieds sont, à de très-rares exceptions, de véritables chefs-

d'œuvre sculpturaux; mais, hélas! rien n'est parfait en ce monde, et ces filles d'Ève, à côté de si jolies choses, ont presque toujours des membres disgracieux et d'épaisses et pâteuses attaches.

Les Japonaises ont une façon spéciale de marcher, que leur imposent la chaussure et la mode du pays;



elle consiste à pencher le corps en avant, à faire de très-petits pas, les jambes pliées et resserrées l'une contre l'autre, et à se dandiner un peu en traînant ces lourds morceaux de bois qui semblent trop pesants pour leurs petits pieds. Elles ont toujours l'air d'être sur le point de tomber, mais malgré cela cette démarche anormale ne manque pas d'une certaine grâce.

Les hommes, contrairement à leurs compagnes, sont très-laids. De petite taille, ni maigres ni gros, ils ont

aussi une tête volumineuse proportionnellement à la grosseur de leur corps.

Leur costume est presque semblable à celui des femmes. La coupe des vêtements diffère un peu, les manches sont moins longues, la ceinture moins large, les souliers moins élevés et moins élégants; mais à part ces légères différences, l'ensemble est le même.

Aujourd'hui, un grand nombre de Japonais se font couper les cheveux en brosse. La coiffure nationale, aussi curieuse que celle des femmes, est loin d'être abandonnée cependant, et se rencontre encore en grande majorité dans la province. Le dessus de la tête est rasé en forme de fer à cheval allongé; les cheveux, ramenés de chaque côté en arrière, forment un bec analogue à celui de la coiffure des femmes; ils sont ensuite attachés au sommet de la tête et appliqués en forme de pinceau sur la partie rasée du crâne, après avoir décrit une petite boucle. Ce sont ces coiffures des deux sexes qui ont fait adopter l'usage du makoura comme oreiller; il permet en effet d'appuyer seulement le cou en dormant, sans endommager ces édifices compliqués.

A l'exception des grands officiers et des savants, tous les Japonais se rasent complétement la figure; leur barbe, du reste, est courte, peu fournie et mal plantée. Les femmes ont même souvent recours au rasoir, pour faire disparaître un duvet indiscret répandu sur tout leur visage.

L'habitude de se couvrir la tête, inconnue jusqu'à ce jour, commence à pénétrer au Japon et à se

répandre dans les villes. Les hommes, en assez grand nombre, mettent maintenant en hiver des chapeaux, des casquettes et des bonnets de provenance ou du moins de forme européenne.

Les anciens nobles portent encore quelquefois pardessus leurs kimono, des espèces de jupes plissées retenues à la taille; autrefois ils se paraient en outre d'une sorte de pèlerine à large col de carton formant épaulettes.

Les *idzogo,* gens du peuple équivalant aux coolies de Chine, ont un seul vêtement court en cotonnade ou en toile bleue, orné dans le dos de caractères peints en rouge et en blanc. Cette blouse, à peine retenue à la taille par une étroite ceinture, leur laisse les jambes entièrement nues. Pour marcher et courir, ils s'adaptent aux pieds de grossières sandales de paille.

Ce costume insuffisant est rendu plus convenable par une bande de toile, entourant la taille sous leur kimono et passant ensuite entre les jambes. En été, pour se préserver de la pluie ou des rayons du soleil, ils abritent leur tête sous un immense chapeau de paille ou de feuilles de roseau, en forme de cône très-aplati, atteignant souvent une largeur de plus d'un mètre; ils se garantissent aussi avec des morceaux de papier ciré attachés sur les épaules. Tout le monde connaît les parasols japonais fabriqués avec la même matière et montés sur une armature de bambou; depuis quelque temps les élégants les méprisent, et emploient les parapluies européens.

Voici les Japonais au point de vue physique et la

description de leur costume; nous allons maintenant étudier leur caractère au point de vue moral, tel que j'ai pu l'apprécier en vivant de leur vie au milieu d'eux.

Il est bien difficile, sinon impossible, de définir d'une façon absolue leur esprit ondoyant et dissimulé, surtout en face de l'étranger.

Le Japonais, contrairement au Chinois travailleur et économe, est paresseux et surtout jouisseur dans le sens le plus complet du mot. Il n'économise jamais et vit au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain ni de l'avenir; une bonne fortune lui procure-t-elle un peu plus d'argent que de coutume, loin de le garder ou de l'employer d'une façon utile, il le dépensera en plaisirs et en futilités.

Profondément sceptique, il est gai et rit toujours, même lorsqu'on se fâche contre lui; son rire bruyant ne cesse jamais, ou alors c'est au moment où il vous tue. Sous des apparences douces et polies, il est très-haineux et possède la malice du chat. Souvent il flatte et caresse pour mieux frapper; aimable et patient, il attend longtemps le moment favorable pour assouvir traîtreusement et implacablement une vengeance certaine.

Le peuple est très-sobre; sa nourriture se compose de riz et de thé. On ignore au Japon ce que nous appelons la bonne chère et le confortable.

Le Japonais n'est pas intelligent; son esprit est cependant capable de s'assimiler avec facilité une certaine somme de connaissances. Les jeunes étudiants travaillent avec une ardeur extrême, et apprennent les

sciences enseignées par les Européens, mais ils sont incapables d'embrasser aucune étude d'ensemble et s'attacheront forcément aux minuties et aux détails, en se confinant toujours dans un cercle excessivement restreint.

L'adaptation de notre civilisation au Japon, entrevue par certaines personnes à la distance de cinq mille lieues, paraît surprenante et peut donner une haute idée de ce peuple, en laissant croire qu'il se l'est appropriée complétement en si peu de temps. En réalité, il en possède un simple vernis qui de loin miroite aux yeux, mais s'écaille au moindre coup d'ongle. Il rappelle un peu l'histoire de ce singe ayant vu un horloger réparer une montre : il la démonta entièrement, mais ne put jamais la reconstituer.

Le fait suivant dépeint bien le degré d'intelligence des Japonais. Après avoir acheté aux Américains leur premier navire à vapeur et s'être fait enseigner la façon de le faire marcher, ils renvoyèrent l'équipage entier et, confiants en eux-mêmes, voulurent faire un essai de leurs connaissances nautiques dans la rade de Yokohama. On s'aperçut bientôt de la rive que le bateau décrivait des cercles successifs sans interruption. Ils étaient parvenus à le mettre en marche, mais, incapables de l'arrêter, ils attendaient avec anxiété la consommation complète du combustible et le manque de pression dans la chaudière. Des embarcations furent forcées de les remorquer et de les ramener au port.

La Japonaise est très-douce et observe un profond

respect pour son mari, chef absolu de la famille. Soumise et résignée, elle obéit ponctuellemcnt et accepte sans murmurer la position fausse et secondaire qui lui est attribuée. Jeune fille, elle a peu de retenue, et l'idée de pudeur, si elle existe, est plutôt un calcul intéressé; du reste, elle trouve plus facilement à se marier après avoir eu un enfant, preuve vivante de sa fécondité. Femme, elle reste fidèle dans la crainte du divorce entraînant des difficultés considérables pour se remarier. Le mari, très-jaloux de son honneur, lui témoigne peu d'affection et lui préfère le plus souvent ses concubines.

L'amour maternel est assez développé chez elle; la mère nourrit toujours ses enfants sans les sevrer, à moins de cas très-rares d'impossibilité majeure, et les allaite jusqu'à l'âge de cinq à six ans, tant qu'ils ne préfèrent pas une autre nourriture. Malgré toute sa tendresse pour eux cependant, elle ne les embrasse jamais.

Tous les enfants dès leur naissance ont la tête entièrement rasée. A partir de deux ou trois ans, on laisse pousser aux petits garçons une couronne de cheveux sur le sommet du crâne, et aux petites filles quatre mèches, l'une sur le front, deux autres au-dessus des oreilles et une enfin derrière la tête.

On a l'habitude de porter les nouveau-nés sur le dos, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher et courir seuls. Les parents pour travailler et vaquer à leurs affaires ne peuvent les surveiller et les confient à leurs frères et sœurs aînés. L'enfant est mis à cheval sur le dos de son gardien, placé dessous le vêtement extérieur

et maintenu par la ceinture et un lien lui passant sous les bras. On voit de très-jeunes enfants porter déjà leur petit frère, et jouer et gambader avec leur précieux fardeau. Ils sont même ainsi presque toujours accouplés, car à peine ont-ils quitté les épaules de leur aîné, qu'ils sont obligés de rendre le même service à un nouveau venu dans la famille. Il n'est pas rare de voir, groupe plein d'originalité, un enfant altéré par ses jeux les quitter pour venir demander à sa mère un sein qu'elle s'empresse de lui donner, après l'avoir débarrassé du plus petit qu'elle allaite en même temps.

Les Japonais ne sont pas matinals et ne veillent pas ; personne cependant ne se lève très-tard, et la vie publique commence vers sept ou huit heures. Dès le matin, chacun procède à sa toilette, sous la galerie extérieure, après s'être pourvu d'une petite bassine de cuivre remplie d'eau bouillante. Pendant ce temps, la femme ou la bonne fait la chambre, c'est-à-dire replie les phouton, les met dans l'armoire destinée à cet usage, passe un coup de balai sur les tatami et frotte d'un torchon mouillé les planches du couloir et les montants de bois. Ensuite on prend le premier déjeuner dans la chambre à coucher.

Tous les repas ont le même menu à peu de chose près. Ils se composent d'une tasse de riz bouilli à l'eau sans aucun condiment, d'un morceau de poisson servi sur un petit plat de porcelaine et de quelques herbes ou légumes cuits nageant dans une sébile laquée. On mange au moyen de deux petits bâtons, *achi,* tenus d'une seule main et remplissant l'office de

pince; le tout, servi sur un plateau supporté par quatre pieds et posé à terre, est abondamment arrosé de thé.

Tous les Japonais, hommes et femmes, fument beaucoup. L'usage du tabac fut importé en 1605 par les Portugais. Ils en cultivent une espèce particulière (*nicotiana sinensis*), dont ils coupent les feuilles en filaments excessivement minces; ce tabac jaune, fin comme des cheveux, est doux et d'un goût assez agréable. Ils en bourrent des pipes minuscules dont le fourneau de métal, emmanché d'un tuyau de bambou, contient seulement la valeur d'un gros pois. Une seule bouffée suffit pour consumer entièrement cette pincée de tabac; ils la renouvellent continuellement, en avalant dans la poitrine toute la fumée épaisse qui s'en dégage. Ils ne se séparent du reste jamais de leur pipe, et la portent passée dans la ceinture pour s'en servir dès leur entrée dans une maison ou une boutique. L'usage de l'opium est absolument inconnu.

Comme on a pu le voir dans la description de l'ameublement, il n'existe pas de mobilier à proprement parler dans la maison japonaise. Les chaises et les fauteuils, les bancs et les tables y font absolument défaut. Au lieu de s'asseoir, on s'accroupit sur les tatami d'une façon fort incommode, consistant à placer les deux jambes l'une contre l'autre, à s'agenouiller et à s'asseoir ensuite sur les talons en faisant porter le dessous des cuisses sur les mollets. Cette posture, la seule employée par les gens bien élevés, donne au bout de quelques minutes des crampes épouvantables; mais les Japonais y sont habitués

depuis leur enfance et la garde des heures entières sans avoir l'air d'en souffrir le moins du monde.

La famille se réunit, en général, dans une pièce commune; ses membres et les amis de la maison se placent en rond pour causer et fumer autour du shibachi ou de l'allume-pipe. S'il arrive un visiteur, il entre sans frapper, cet usage étant absolument inconnu au Japon, et vient d'abord gravement prendre place dans le cercle, sans prononcer une parole. Après s'être assis préalablement, il commence seulement alors à saluer le maître de la maison et ensuite après lui successivement, suivant leur rang, chacune des personnes présentes, qui lui rendent son salut en même temps.

Ce salut consiste à poser devant soi les deux mains ouvertes, à pencher le corps en avant en se soulevant sur les genoux et à faire porter le sommet du front par terre; on l'accompagne en outre de bruyantes aspirations des deux coins de la bouche. Les Japonais le prolongent et le renouvellent en raison de la politesse qu'ils veulent montrer, et dans les visites très-cérémonieuses ils le font durer plusieurs minutes. En se rencontrant dans la rue, ils se contentent de s'incliner profondément trois fois; souvent rien n'est plus drôle, car s'étant retournés peu à peu, ils se trouvent quelquefois dos à dos au troisième salut.

Aussitôt les salutations finies, on offre au nouvel arrivant une minuscule tasse de thé et une pipe allumée. Après tous ces longs préambules, on engage enfin la conversation.

Le Japonais, sobre de gestes, ne fait pas de grands mouvements. Il parle lentement en appuyant beaucoup sur chaque mot. Son langage contenant un grand nombre de sons gutturaux et nasaux est un peu dur, mais facile à prononcer pour des Français; les Japonais qui ont séjourné en France prononcent du reste notre langue avec une pureté d'accent remarquable. Dans la conversation et surtout dans la lecture à haute voix, employée par eux le plus souvent même quand ils sont seuls et lisant pour eux-mêmes, ils détonnent toujours d'une façon très-risible, en émettant alternativement des sons graves et des sons très-aigus, et terminant chacune de leurs phrases par un grognement brusque, suivi d'une bruyante aspiration.

CHAPITRE XII

MŒURS PRIVÉES.

Les bains. — L'*o'ıou.* — Les établissements de bains. — Le *ténangoi.* — Les baignoires. — Stations thermales. — La veillée. — Les *tchaia.* — Festins. — *Gaicha.* — *Samecen.* — Le *saké.* — Aspect des rues le soir.

Les bains, au Japon, jouissent d'une grande renommée; chaque étranger est vivement frappé de ce détail de mœurs, si important dans la vie japonaise, et consacre une page de son carnet de notes à ces maisons de bains communes aux deux sexes, où chaque jour, sans vêtements comme sans mauvaises pensées, hommes et femmes se livrent ensemble aux soins de leur toilette intime.

L'absence de linge a fait adopter l'usage des bains quotidiens même parmi la classe la plus pauvre. Un motif impérieux seul peut faire déroger à cette coutume hygiénique.

Dès leur plus tendre jeunesse, les enfants sont habitués à prendre des bains excessivement chauds, et les Japonais arrivent à supporter une chaleur presque invraisemblable. La température de l'eau dans laquelle ils se plongent jusqu'au cou, est toujours supérieure à celle de nos bains de pieds médicinaux, et varie entre 45 et 50 degrés centigrades.

L'eau chaude est très-employée et jouit d'une certaine considération. Elle sert exclusivement dans tous les soins de propreté, et, légèrement teintée par des feuilles de thé, fournit la seule boisson usuelle. Aussi porte-t-elle un nom spécial, *iou,* additionné de la particule honorifique *O* [1]; l'eau ordinaire, au contraire, se nomme simplement *midzou.*

Dans les grandes villes, les établissements de bains, très-nombreux, atteignent leur plus haut degré de perfectionnement; ils se distinguent des autres maisons par d'immenses lanternes en papier, bariolées de gros caractères de différentes couleurs. Deux portes basses, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes, permettent d'entrer dans la maison; cette séparation des deux sexes est absolument extérieure, car les deux entrées donnent accès dans la même chambre commune.

L'obscurité, due au peu de jour pénétrant à l'intérieur et à la vapeur d'eau dont la pièce est remplie, empêche d'abord de rien distinguer en entrant; mais on aperçoit bientôt une grande salle quadrangulaire avec des murs de terre nus. Le plancher de bois est incliné et se trouve un peu en contre-bas du côté opposé à l'entrée, afin de faire écouler l'eau. Sur ce plancher, dans le costume le plus primitif, chacun

[1] Cette particule O est seulement employée devant les noms de certaines choses respectées : l'eau chaude (*o'iou*), le thé (*o'tcha*), le vin de riz (*o'saké*); devant les noms des animaux féroces, etc. Précédant un nom propre avec la terminaison *san,* elle signifie *monsieur, madame* ou *mademoiselle.* (*O Kouma san,* monsieur Kouma; *O Také san,* mademoiselle Také.)

fait sa toilette en sortant de la cuve d'eau chaude, ou attend son tour pour s'y plonger.

Le soir, de mauvaises lampes, dont les mèches fumeuses trempent dans de l'huile épaisse, envoient leur lumière vacillante à travers cette atmosphère de vapeur sur les groupes de corps mouvants, et les colorent à leur contact de lueurs jaunes et rouges; on pourrait croire assister à une scène infernale, dont l'illusion est encore complétée par l'air chaud et malsain que l'on respire.

Au fond de la salle, un trou dans la cloison au ras du sol permet de pénétrer, en se courbant en deux, dans l'endroit restreint où se trouve la baignoire. Si, poussé par la curiosité, on pénètre dans ce réduit, une vapeur brûlante aveugle complétement, et l'on se heurte contre une caisse de bois de deux mètres de long, sur 60 ou 70 centimètres de largeur et de hauteur environ. L'eau contenue dans cette « piscine » est entretenue à une température très-élevée par un fourneau allumé placé derrière; en y trempant même rapidement le bout du doigt, on éprouve une vive douleur et une forte sensation de brûlure.

Depuis l'apparition de la civilisation européenne au Japon, la grande pièce commune a été divisée en deux compartiments pour isoler les hommes et les femmes; une simple tige de bambou, placée à peu de distance du sol, constitue cette séparation... virtuelle, et s'étend jusqu'au milieu de la cuve, pouvant recevoir ainsi à la fois une personne de chaque sexe.

Les établissements de ce genre possèdent presque

tous un nikai. On peut y aller prendre du thé dans de petites chambres séparées, sorte de « cabinets particuliers » japonais, où les jeunes baigneuses encore toutes ruisselantes viennent aussi parfois se reposer des fatigues du bain.

Les Japonais se baignent le plus souvent dans la journée et après le dîner. Ils ne tiennent aucun compte des repas et se plongent indifféremment dans l'eau immédiatement ou très-peu de temps après avoir mangé; leur nourriture, il est vrai, est d'une digestion facile, et la chaleur excessive du bain ne peut leur faire craindre une congestion cérébrale.

En entrant, après avoir déposé sur le comptoir la modique somme de 3 *sen* (dix centimes), chacun se dépouille de ses vêtements et les dépose dans une des petites cases de bois disposées à cet effet de chaque côté de la porte le long de la muraille. On conserve seulement le *ténangoi,* longue bande de toile bleue ornée de dessins blancs, servant d'éponge et de serviette, et dont on ne se sépare jamais. Il se porte passé dans la ceinture ou enfermé au fond de la manche; les ouvriers et hommes de peine le roulent en corde autour de la tête, et les femmes du peuple et les servantes s'en confectionnent un bonnet pour faire les ouvrages du ménage, afin de garantir leur chevelure de la poussière.

Après s'être trempé un instant dans la cuve, on y puise un petit baquet d'eau, et assis sur un seul talon, on se frotte vigoureusement avec le ténangoi souvent humecté. Chose bizarre et contraire à toutes les règles de la propreté la plus élémentaire, les Japo-

nais commencent par les pieds, et remontent peu à peu en se nettoyant successivement toutes les parties du corps, pour terminer par le visage.

Les hommes s'en tiennent là, mais les femmes coquettes, comme leurs semblables de tous les pays du monde, se frottent ensuite avec de petits sacs de toile contenant des écorces de grains de riz pulvérisées, afin de blanchir leur peau naturellement un peu jaune; la pâte onctueuse qui s'en dégage donne une odeur fort désagréable et très-persistante. Souvent même pour arriver à un résultat plus satisfaisant, les raffinées s'écorchent-elles l'épiderme avec des morceaux de toile rugueuse. Cette opération terminée, elles se plongent une dernière fois dans l'eau chaude et s'épongent un peu avec le même ténangoi tordu préalablement, avant de reprendre leurs vêtements. La chaleur emmagasinée est tellement considérable, que le corps sèche instantanément sans faire éprouver aucune sensation de froid due à l'évaporation.

Les personnes riches ont toujours une baignoire dans leur maison, c'est-à-dire un récipient en bois, semblable aux baquets de lessive de nos buanderies, et muni d'un fourneau à la partie inférieure. Cette baignoire sert chaque soir à toute la famille et ensuite aux serviteurs.

Les Japonais sont d'humeur très-voyageuse; même dans les plus petits villages, il n'est pas rare de trouver deux et trois auberges. Elles ont chacune leur salle de bains particulière, plus ou moins grande suivant l'importance de la maison; les voyageurs,

hommes et femmes, en arrivant à l'hôtel, vont d'abord se plonger dans l'eau dès que l'exiguïté de la salle leur permet d'y trouver une place.

Des établissements de bains publics existent aussi dans presque tous les villages, mais cependant les petits hameaux et les fermes isolées en sont dépourvus. Dans ce cas, un simple tonneau posé sur un fourneau et appartenant au propriétaire le plus important, remplit l'office de baignoire pour tout le personnel de la ferme et pour les habitants voisins. Cet ustensile primitif est placé en dehors de la maison, sur le bord de la route, ou même à une certaine distance au milieu des champs. Souvent dans les montagnes, j'ai pu voir des hommes et des femmes, et même des enfants, faire leur toilette en plein air, par des froids de plusieurs degrés au-dessous de zéro, sans aucun abri contre le vent et sans paraître incommodés par la bise glacée.

On connaît deux cent quatre-vingt-treize stations thermales au Japon; chacune possède en moyenne quatre ou cinq sources, réputées excellentes pour la guérison de toutes les maladies. Les bains sont le seul traitement suivi, et elles n'offrent, en général, aucune disposition confortable aux malades. Dans certains endroits la nature fait tous les frais, et les baigneurs font leurs ablutions dans les ruisseaux formés par les sources. Cependant, quelques-unes, mieux aménagées, sont en même temps des lieux de divertissements comme les stations des Pyrénées, et réunissent chaque année la population aristocratique des villes voisines.

Dans la suite de mon récit de voyage j'aurai l'occasion de parler de ces diverses stations.

Les bains froids ne sont pas du tout pratiqués au Japon; les indigènes paraissent professer un profond mépris de ce côté pour la *nagaré-no-midzou* (eau courante de rivière) et la *oumi-no-midzou* (eau de mer).

Dans la journée, les hommes vaquent à leurs affaires; les femmes s'occupent d'ouvrages de couture, lisent et font de la musique. Le second repas, semblable au premier, a lieu à midi. Le soir vers six heures le troisième, toujours identique, réunit la famille. Le père est servi sur le plateau le plus élevé; celui de sa femme et ceux de ses enfants ont quelques centimètres de moins, et ceux des bonnes et des domestiques sont à peine séparés du sol.

On ne peut se figurer l'effet produit sur un Européen par la gloutonnerie des Japonais et leur attitude à table; ils s'efforcent de produire comme à plaisir des bruits inconvenants. La première fois que je me trouvai parmi eux, leurs façons dégoûtantes et leurs incongruités m'eussent fait très-franchement préférer manger dans une auge avec les animaux de basse-cour.

Ils s'éclairent au moyen de grossières bougies, dont les mèches de papier forment la majeure partie du volume; elles sont piquées sur des pieds comme les cierges d'église, et exigent constamment l'usage des mouchettes. Ils emploient aussi de mauvaises lampes dans leur forme la plus primitive, c'est-à-dire un morceau de coton plongeant dans une soucoupe pleine

d'huile, produisant en brûlant une lumière juste suffisante pour laisser apercevoir la fumée noire qui s'en dégage.

Après le dîner, la soirée est consacrée au repos. La fille ou la mère chante et récite des légendes nationales; le père lit à haute voix ou raconte une histoire fabuleuse, en tenant son auditoire bouche ouverte dans une attention extrême; deux personnes âgées font une partie de *go*, espèce de damier à un très-grand nombre de cases : ce jeu, assez compliqué, est très-difficile à bien jouer. La veillée dure peu et se termine à dix heures au plus tard. La famille se sépare, et ses membres gagnent leurs appartements respectifs.

Nous avons déjà décrit la literie; pour se coucher, le Japonais se débarrasse de ses vêtements, à l'exception d'un seul, ou en revêt un autre destiné spécialement pour la nuit. Une haute lanterne carrée montée sur des pieds de bois sert de veilleuse, mais c'est à peine si la petite lampe brûlant à l'intérieur sur une planchette parvient à colorer en jaune les feuilles de papier qui en forment les parois. Une fois couché, avant de s'endormir, il fume un instant; sa pipe, son tabac, le charbon nécessaire pour l'allumer, sont soigneusement placés à portée de sa main; s'il se réveille dans la nuit, il se hâte de se livrer à sa passion favorite, et c'est encore cette occupation qui précède son lever.

Les Japonais ne reçoivent jamais chez eux; si cependant, par extraordinaire, ils invitent un de leurs amis, leurs fils seuls prennent part au repas; leurs femmes et leurs filles les servent et mangent ensuite

séparément. Sauf ces rares exceptions, ils convient toujours leurs invités au restaurant, nommé *tchaia.* Ces établissements, analogues aux nôtres, possèdent de même une salle commune et des cabinets particuliers. Ils ferment très-tôt, et les repas y ont lieu à cinq heures.

Dans les festins, auxquels les dames n'assistent jamais, on abandonne le menu ordinaire par trop succinct, et l'on offre aux convives une foule de plats délicats, pour les indigènes bien entendu, dont la nomenclature serait longue, mais dont je citerai cependant les plus fréquents pour donner une idée des recherches culinaires du pays : on servira par exemple de petits morceaux de pieuvre séchée à la sauce noire, des champignons bouillis, de la mousse, des herbes marines, et surtout, nageant dans de l'eau chaude, des *tofou,* gâteaux de farine de pois dont ils se régalent, ayant l'aspect de crème d'un goût fade et désagréable.

Dans ces grandes circonstances, on mange aussi quelquefois du poulet et des œufs; c'est le seul cas où la viande proprement dite entre dans l'alimentation. J'ai dit poulet par habitude, vieux coq serait beaucoup plus exact, mais dans certains cas on apprend à ne pas être trop difficile. Après avoir été désossé, le reste peu volumineux de cet oiseau est coupé en tout petits morceaux et placé sur un plat de métal, dans lequel il s'égare au milieu d'une grande quantité d'oignons crus. Chacun fait cuire lui-même sa portion sur un réchaud de charbon de bois posé devant lui, en goûtant de temps en temps si le mets est à

point; de cette façon, manquant des connaissances nécessaires, les impatients ont dévoré le tout bien avant la cuisson de la viande.

A l'occasion des grands dîners, l'amphitryon fait toujours venir des *gaicha,* jeunes filles séduisantes dont la profession est de chanter et de danser dans les fêtes; elles s'accompagnent sur le *samecen,* l'instrument national, sorte de mandoline à trois cordes longuement emmanchée. Quelques-unes, au dire des Japonais, ont un véritable talent musical, mais à coup sûr absolument inappréciable pour les oreilles européennes. Elles frappent brutalement les cordes du samecen avec une lourde palette d'ivoire, en faisant vibrer en même temps la peau tendue sous le chevalet, et en tirent des sons impossibles à décrire. Leur chant, si l'on peut appeler ainsi l'abominable cacophonie qu'elles produisent, consiste à pousser des cris inhumains rappelant vaguement les hurlements des bêtes féroces dans les forêts vierges de l'Afrique centrale, et à faire entendre ensuite un trille de notes nasillardes et chevrotantes, passant subitement d'une intonation suraiguë à une autre plus grave.

Pendant que les gaicha s'égosillent de cette façon, les plus jeunes se livrent à des danses lascives. Après avoir égayé les convives, elles s'arrêtent pour venir leur offrir de petites coupes de porcelaine remplies de *saké,* en les portant d'abord voluptueusement à leurs lèvres.

Le saké, provenant de la fermentation du riz, est la seule boisson alcoolique du Japon. C'est un liquide sans couleur et d'un goût plutôt insipide. On

[illegible]



JEUNE FILLE COUCHÉE ET GAICHA.

le boit tiède, et il est renfermé dans de petites bouteilles de porcelaine chauffées au bain-marie. Cette boisson assez douce est cependant très-capiteuse; prise en très-faible quantité, elle suffit pour congestionner immédiatement la face et amener promptement une ivresse excitant les sens, suivie d'un accès de gaieté expansive et terminée par un profond sommeil.

Grâce à ces fréquentes libations de saké, remplaçant le thé inoffensif, le repas tourne graduellement en véritable orgie. Les convives chantent à leur tour, et, oubliant leur gravité ordinaire, se mettent à danser en esquissant des « cavaliers seuls » homériques. La pente est rapide : on se livre ensuite aux jeux, dits innocents, avec les gaicha qui s'y prêtent de bonne grâce. Si l'homme perd, il est forcé de boire une coupe de saké offerte par l'almée japonaise; mais en revanche, chaque fois qu'il gagne, il entraîne petit à petit sa partenaire et s'esquive avec elle un instant, pour revenir ensuite continuer la fête, terminée du reste de bonne heure. Vers dix heures chacun a réintégré le domicile légal.

Il n'existe pas de divertissements nocturnes, rien d'équivalent à nos cafés; les représentations des théâtres ont lieu dans la journée. A part les fêtes foraines annuelles assez rares, il ne reste rien au Japonais pour se divertir le soir, si ce ne sont les tchaia et les *djoréa* dont nous allons parler dans le chapitre suivant. Sauf dans les quartiers de ces derniers établissements, très-animés et brillamment illuminés, les rues deviennent calmes de bonne heure, et leur aspect la nuit change complétement. A peine

rencontre-t-on un passant attardé, ou un sergent de ville veillant à la sûreté publique.

Toutes les maisons éclairées à l'intérieur semblent peuplées d'ombres chinoises, se mouvant sur leurs panneaux de papier transparent. On entend à chaque pas les grincements d'un samecen raclé par une main souvent inhabile, dont le son discordant se mêle à la voix désagréable d'une femme éclatant dans le silence de la ville endormie. Ces chants, ces bruits d'instruments contrastent étrangement avec les gémissements lugubres et plaintifs des beffrois, tintant tristement pour annoncer les incendies si fréquents et si terribles, comme nous le verrons plus loin.

CHAPITRE XIII

LA PROSTITUTION.

Les *djoréa.* — Yoshiwara. — *Djoro.* — Vente des jeunes filles. — Prostitution clandestine. — Les bonnes. — Une famille à Ota. — Les *mékaké.* — Les femmes de l'Empereur. — Vœu de chasteté.

Comme dans l'histoire de tous les peuples, la prostitution a commencé avec l'apparition des premières teintes de civilisation et est arrivée à son apogée dans ce pays en décadence. Les essais de sa réglementation sont très-anciens et remontent à l'an 1190.

La prostitution n'est nulle part plus développée; elle est cependant interdite au Japon, excepté dans les maisons destinées spécialement à cet usage et protégées par le gouvernement, auquel elles fournissent une source importante de revenus et qui favorise de cette façon la dépravation publique.

Toutes les villes, et même la plupart des villages, possèdent de ces établissements nommés *djoréa.* Ils sont réunis et forment des quartiers spéciaux; il en existe quatre à Tokio, dont l'un d'eux, Yoshiwara, le plus considérable, est célèbre dans tout l'Empire. Si la première visite des provinciaux, à leur arrivée dans la capitale, est pour le temple de l'Assakousa, la

seconde est toujours consacrée au faubourg de Yoshiwara, dans lequel ils se rendent avec toute leur famille.

Les djoréa forment le fond des plaisirs de ce peuple. Ce sont de grandes maisons à plusieurs étages, alignées le long de grandes et belles avenues. Pendant la journée, leur aspect est triste, il n'y règne aucune animation, mais le soir elles s'illuminent de milliers de lanternes et produisent un effet charmant.

Au rez-de-chaussée de ces lieux de plaisir, se trouve une immense chambre, séparée de la rue par une grille de bois, à travers laquelle les passants peuvent voir les femmes nommées *djoro*, et faire leur choix. Les djoro, fagotées dans les plus somptueux vêtements et la figure enfarinée, sont assises en ligne dans le fond, devant de coquets petits fourneaux destinés à allumer leurs pipes. Les propriétaires des djoréa sont des hommes très-riches, estimés de tout le monde et jouissant d'une réputation que leur genre d'industrie ne devrait pas leur mériter, car sans aucune pudeur ils se livrent eux-mêmes au proxénétisme le plus éhonté.

Les Japonais passent toute la nuit dans ces établissements. Pour s'exciter, ils commencent d'abord par boire et manger, et font aussi venir des gaicha et des danseuses. Certains mets spéciaux sont invariablement servis dans ces endroits, comme par exemple du poisson et des crevettes de la grosseur de petits homards, accommodés de sauces aromatiques. Le saké joue un rôle décisif dans ces circonstances, en facilitant les plaisirs des sens et en procurant ensuite un sommeil tranquille et réparateur.

Les Japonais voulant donner une grande fête à leur famille, emmènent leur femme, leurs fils, leurs filles et même leurs tout jeunes enfants dans une djoréa, pour leur y faire goûter ces divertissements, sans que la morale s'en trouve offensée. Cette habitude, opposée à tous nos principes et préjugés moraux, n'offusque personne au Japon, et le lendemain, si l'on demande aux jeunes filles leur opinion sur la fête, elles répondent naïvement, avec un sentiment même de jalousie : « Oh! les djoro avaient de bien belles coiffures. »

Il existe dans chaque quartier de djoréa un bureau sanitaire, où les femmes sont tenues de se rendre une fois par semaine. Cette sage institution, fonctionnant d'une façon très-insuffisante, date seulement de 1868, et n'a été créée que sur les vives instances des médecins européens. Pendant longtemps le gouvernement s'y était opposé, considérant cette mesure comme portant atteinte à la liberté individuelle.

Ces maisons de joie sont divisées en trois classes; leurs propriétaires payent un impôt quotidien de 25 centimes par tête, et la rétribution des djoro est fixée par les diverses administrations des provinces [1]. Mais les fêtes que les Japonais y font sont assez dispendieuses, à cause des repas et des nombreux frais imprévus et non taxés ajoutés sur la note.

Les jeunes Japonaises ne se livrent jamais à la prostitution de leur plein gré, elles sont toujours vendues par leurs parents. Toute la classe ouvrière

[1] Dans celle de Tokio, elle est de 4, 3 et 2 francs dans la ville, et de 1 franc dans la campagne.

et pauvre, c'est-à-dire les deux tiers de la population, vend ses filles et s'en sert comme d'un capital productif. Depuis l'introduction de la loi française, les parents n'ont plus le droit, bien entendu, de se livrer à ce honteux trafic; malgré cela, l'ancienne coutume persiste, aussi intense, et les malheureuses infortunées obéissent passivement ou se vendent elles-mêmes, préférant subir cet abject asservissement plutôt que les mauvais traitements et la vie impossible auxquels elles seraient condamnées en cas de refus.

Cette dépravation morale tient surtout à la facilité avec laquelle se font les adoptions. Les parents pauvres n'ayant pas le moyen d'élever leurs enfants, les abandonnent à un ami ou à toute autre personne pour s'en débarrasser. Les enfants adoptifs sont innombrables au Japon; on les élève en les faisant travailler jusqu'à l'âge de puberté, pour les vendre ensuite ou les exploiter de cette façon lucrative.

Les mères s'adressent à des intermédiaires pour s'entendre avec les propriétaires de djoréa; ces derniers avancent à la fille une somme variant de 200 à 500 yen (800 à 2,000 francs), dont souvent les trois quarts reviennent aux proxénètes, et dont le reste est employé à acquitter des dettes arriérées, ou gaspillé par les parents en quelques jours. Parfois même, l'amant par lequel une jeune fille s'est laissé séduire s'occupe du marché conclu sur ses instigations, et partage de moitié les bénéfices. La jeune fille s'engage à rester dans la maison le temps nécessaire pour rembourser la totalité du prêt, moyennant une remise de 20 à 30 sen (0 fr. 75 à

1 fr. 25) qui lui sont alloués par son créancier et exploiteur sur chaque client. Si elle cherche à s'échapper pendant ce laps de temps, la police l'arrête comme voleuse et lui fait réintégrer la maison d'où elle s'est évadée. Après l'extinction de la dette, au bout de trois ou quatre ans, elle est libre de rentrer dans sa famille et dans la vie commune, et, malgré ses antécédents, trouve quelquefois très-facilement à se marier.

Voici sommairement décrite la prostitution autorisée, ce que nous appellerons la prostitution légale; mais, parallèlement à celle-ci, il en existe une autre clandestine dont le cadre est aussi complet.

La police des mœurs est aussi défectueuse là-bas que chez nous. Les peines sont sévères cependant: la première infraction aux règlements est punie d'une amende de 5 yen (20 francs); la seconde, de 10 yen (40 francs), et la troisième récidive entraîne l'emprisonnement. Autrefois, on fouettait la femme sur la place publique.

Nous avons déjà parlé des gaicha; elles tiennent le haut du pavé et sont les plus jolies et les plus élégantes; elles sont aussi vendues à des industriels d'une façon identique avec les djoro. De plus, il existe encore des établissements comme les tirs à l'arc déjà cités, les maisons de thé, etc., pour lesquels les femmes se recrutent de la même manière.

Le service intérieur des habitations est uniquement fait par des femmes. Les Japonais ont l'habitude d'user de toutes leurs bonnes, et y mettent même un certain amour-propre. Ce sont encore les parents

qui touchent les gages très-modiques de leurs filles.

Autrefois, il était compris dans les fonctions des servantes d'hôtel de passer à tour de rôle, après avoir terminé leur ouvrage, dans toutes les chambres comprises dans leur service, pour demander aux voyageurs si tous leurs désirs étaient satisfaits. A présent, cette coutume, naguère générale, est interdite et un peu tombée en désuétude; cependant on l'observe encore en bien des endroits.

A ce propos, je raconterai une anecdote pour démontrer, par un exemple, ce que vaut la morale de ce peuple :

M'étant arrêté dans une petite bourgade de l'intérieur, à Ota, l'arrivée d'un étranger ne fut pas sans exciter la curiosité; aussi, le soir même, ma chambre recevait-elle l'hôtelier, sa famille et un certain nombre d'habitants notables du village, venus tous sous prétexte de me complimenter et de m'apporter des présents, mais en réalité pour voir de près un Européen, autrement dit pour eux une bête curieuse. Les cadeaux consistaient principalement en œufs durs, c'est un des présents les plus distingués et surtout très-agréable à recevoir dans ce pays manquant de toutes ressources; un jour même, à Tokio, un Anglais ayant retiré de la rivière un homme qui se noyait, on lui offrit des œufs durs en reconnaissance de cet acte de courage. Après les politesses d'usage, pendant l'entrevue, le maître de la maison, devant sa femme et ses jeunes filles, me fit un assez long discours, accompagné de gestes, le tout absolument incompréhensible pour moi; cependant il m'appa-

raissait au moins indécent et, dans tous les cas, provoquait le fou rire de l'auditoire. Au retour de mon interprète, absent dans ce moment, je lui demandai des explications, et je fus stupéfait quand il m'apprit que ce vénérable père de famille m'avait demandé, en termes fort crus, « si les femmes françaises étaient faites comme les Japonaises ».

Ce relâchement public dans le langage et dans les mœurs choque tout d'abord, mais les étonnements et les pudeurs des habitants de notre ancien continent disparaissent bien vite quand on voit combien les détails les plus scabreux, les plus ignorés des enfants, cachés avec tant de soin chez nous, sont connus au Japon par tout le monde, même par les plus petites filles, à ce point, que le lendemain matin, à l'heure où la servante de l'hôtel m'apportait le déjeuner, une gamine de sept ans à peine m'invitait par gestes plus qu'expressifs et avec une insistance frisant l'obscénité, à lutiner la bonne.

La polygamie n'existe pas de droit au Japon, mais de fait elle est générale. La femme légitime, *o'kamisa,* peut être divorcée très-facilement, par la volonté seule du mari; mais dans le but d'avoir plus sûrement des héritiers, il lui adjoint, suivant sa fortune, une ou plusieurs concubines appelées *mékaké,* pour lesquelles il paye une location mensuelle à leurs parents, variant de 5 à 20 yen (20 à 80 francs).

Ces mékaké font partie de la famille au même titre que la véritable épouse, et leurs enfants jouissent également des mêmes avantages. Sous l'ancien régime, les lois somptuaires réglaient le nombre des concu-

bines permis à chaque classe. Elles en accordaient huit aux Daïri, cinq aux Daïmio ordinaires, trois aux Samourai et aucune aux vilains.

Le Mikado a encore aujourd'hui une femme légitime et douze mékaké, choisies dans les familles les plus illustres, auxquelles il fait une pension mensuelle de 60 yen (240 francs). L'Empereur doit leur accorder ses faveurs alternativement tous les treize jours, et le premier enfant mâle est désigné indistinctement comme successeur au trône. Ses mékaké vont même implorer les divinités dans l'espoir d'être mères avant les autres, et pour leur demander de faire périr les enfants de l'Impératrice et de leurs rivales, ou de les rendre stériles.

Aucun homme ne pénètre jamais dans le palais impérial; le service y est fait par deux ou trois cents jeunes filles dont la conduite doit être irréprochable, le moindre écart, la moindre faiblesse féminine entraînant la peine de mort.

Ayant demandé plusieurs fois à des gens du peuple leur sentiment sur le souverain, à mon avis le plus vilain singe habillé qu'on puisse voir, la même réponse textuelle m'a toujours été faite, sans la moindre pensée d'allusion irrespectueuse : « Le Mikado est un bien bel homme, et il . . . . . toutes ses bonnes. » L'expression japonaise ne peut être traduite en français, elle ne serait à peine tolérable qu'en latin.

Les riches Japonais ont toujours plusieurs mékaké. Ils en ont même hors de chez eux, disséminées dans la ville et restant dans leurs familles. Cette précaution a pour but de pouvoir aller leur demander

l'hospitalité pendant la nuit, si par hasard le soir ils se trouvent trop éloignés de leur demeure.

La beauté de la Japonaise passe vite, les grands seigneurs sont exigeants pour leurs plaisirs : la vieille mékaké est dédaignée, délaissée, mais elle ne l'est pas au moins sans compensation, et la bienveillance de celui qu'elle a servi lui assure, par une modeste pension, la tranquillité et le repos de ses derniers jours.

Le tableau de cette étrange civilisation est plein de contrastes : à côté de ce manque relatif de pudeur, de cette prostitution si soigneusement réglementée, base d'un édifice social, de cette stupéfiante liberté de mœurs, si considérable qu'elle dictait ces paroles à un médecin européen habitant depuis longtemps le Japon et auquel on demandait s'il avait jamais rencontré des femmes vierges : « Oui ! disait-il, j'en ai trouvé de trois à cinq ans ! » réponse concluante, suppléant à toutes les considérations; dans ce pays où les bonzes ne craignent pas de s'afficher publiquement en plein jour avec des filles de joie au sortir des maisons de débauche, il existe des jeunes filles cependant, bien peu nombreuses il est vrai, ayant fait vœu de chasteté, et, chose plus surprenante encore, observant scrupuleusement toute leur vie cette pénible promesse. Ce fait, généralement ignoré, n'est pas aisé à constater; la surprise peut seule le faire connaître, et l'indice qui le dévoile est difficile à expliquer ! Je dirai simplement qu'il est emprunté aux habitudes de toilette intime des Mauresques algériennes.

CHAPITRE XIV

LES INCENDIES.

Marche du fléau. — Incendie de 1879-80. — Légende de la fille du Daïmio. — La « fleur de Yédo ». — Les cloches d'alarme. — Les pompiers. — Les *godon*. — Aspect des quartiers brûlés. — Les Japonais pendant l'incendie. — Destruction d'un village.

Les incendies sont un véritable fléau au Japon. Ils atteignent souvent des proportions effroyables et sont nécessairement très-fréquents dans ce pays où toutes les constructions sont faites de bois résineux, de paille et de papier. Il n'est pas rare de voir des villages, des bourgs, des villes entières même, complétement réduits en cendres. Dans les grandes cités et surtout à Tokio, ils sévissent naturellement le plus souvent, et d'autant plus fréquemment que la plupart du temps, les malfaiteurs les allument exprès afin d'exercer plus à l'aise leur criminelle industrie, en se livrant au pillage pendant la confusion qui en résulte.

En hiver, le froid intense, le chômage, la misère partout mauvaise conseillère, poussent les malheureux à devenir incendiaires dans l'espoir de dérober des phouton, des vêtements et des objets de valeur. Pendant la dernière quinzaine de décembre, j'ai pu

constater moi-même dans la capitale une moyenne quotidienne de plusieurs incendies.

Dans les temps calmes, on circonscrit le feu en lui abandonnant une vingtaine de maisons; mais à l'époque des typhons et des violents coups de vent, aucune digue ne peut être opposée à la rapidité de foudre avec laquelle il dévore des quartiers entiers flambant comme des paquets d'allumettes chimiques; dans ce cas, à un ou deux kilomètres sous le vent, il laisse à peine aux habitants le temps nécessaire de se sauver eux-mêmes. De brusques changements dans les courants atmosphériques modifient aussi souvent sa marche, et tel qui se croyait quelques instants auparavant en toute sûreté chez lui, voit tout à coup sa maison en flammes.

Dans le cours de l'hiver 1879-80, une partie de Tokio fut ravagée par un désastreux incendie; ayant pris naissance au nord, dans le quartier de Suruga-kucho, il traversa toute la ville en écharpe, poussé par un vent formidable dans la direction du sud, et arriva à la rivière Ogawa après avoir dévasté une bande de deux mille mètres de largeur, et anéanti sur son passage les quartiers les plus commerçants et les plus populeux situés au centre de la ville. On espérait voir sa marche arrêtée par cet obstacle paraissant infranchissable, car le fleuve, en cet endroit voisin de son embouchure, ne mesure pas moins de cinq à six cents mètres d'un bord à l'autre. Trois cents personnes s'étaient réfugiées sur un pont de pierre; mais les flammes, se tordant comme d'immenses serpents, léchèrent bientôt le tablier dans toute sa longueur.

Les malheureux, brûlés vifs sans avoir le temps de s'enfuir et contraints de se précipiter dans l'eau, furent tous noyés sans exception. Les poutres enflammées tombant au milieu de la rivière jetaient des clartés sinistres sur ce terrifiant spectacle, et les mugissements de la rafale se mêlant aux cris des mourants rendaient cette scène atroce plus émouvante encore.

Plusieurs de ces tisons enflammés, emportés comme des flèches par le vent redoublant de violence, traversèrent cet espace de six cents mètres et vinrent enflammer les maisons sur l'autre rive. L'ouragan de feu, trouvant de nouveaux aliments, reprit sa course de plus belle et s'arrêta seulement en arrivant au bord de la mer. Environ dix à douze mille maisons furent détruites dans l'espace de quatre heures.

Il y a une cinquantaine d'années, eut lieu aussi un terrible incendie resté dans le souvenir des Japonais, et auquel se rattache une anecdote légendaire :

Une jeune fille noble, belle comme le jour, riche, aimable, spirituelle et gracieuse, qualités indispensables aux héroïnes de tous les contes, s'éprit subitement un beau jour d'une folle passion pour un jeune homme qu'elle rencontra par hasard; il se trouvait digne d'elle en tous points et possédait aussi naturellement toutes les qualités morales et physiques désirables, mais était malheureusement de basse extraction. C'était un obstacle insurmontable pour leur mariage, et le père, malgré les supplications de sa fille, resta inexorable. Les jeunes gens employèrent en vain tous les moyens pour obtenir la réalisation de leurs vœux.

C'était en pleine féodalité, le Daïmio, irrité, résolut de se débarrasser de l'amoureux en prenant le moyen le plus simple et le plus sûr : il le fit tuer. Mais le cœur de sa fille échappait à sa tyrannie; la belle inconsolable dépérissait d'amour. Se sentant mourir, elle demanda comme grâce suprême d'être revêtue du costume qu'elle portait le jour de sa première entrevue avec celui qui n'était plus, et dont on l'avait si cruellement séparée, et d'être brûlée avec cette robe après sa mort, pour aller ainsi retrouver son amant.

On éleva le bûcher dans le temple de l'Assakousa. Les flammes commençaient à peine à caresser son corps charmant; un vent violent s'élève tout à coup, et la robe à moitié consumée est enlevée, tourbillonne au-dessus des maisons et les enflamme à son contact. En un instant la moitié de la ville est en feu. Les rues à cette époque, en prévision des voleurs, étaient fermées par des portes; leurs gardiens affolés par l'instantanéité du désastre n'eurent pas le temps de les ouvrir à la foule, et vingt mille victimes périrent écrasées ou brûlées vives; cinquante mille maisons, dit-on, furent consumées. C'était, ajoute la légende populaire, une vengeance divine infligée au seigneur pour son acte de cruauté. Quand David commettait des fautes, son peuple était puni; les dieux du Japon, comme le Dieu des Juifs, avaient, paraît-il, la même justice distributive.

La question des incendies est inépuisable. Le plus épouvantable d'après l'histoire arriva à la fin du dernier siècle. Un tremblement de terre renversant les maisons mit le feu en plus de cinquante endroits

différents, et la ville alors Yédo fut, assure-t-on, complétement détruite.

Anciennement les incendies étaient appelés avec une naïveté cynique la « fleur de Yédo » (*Yédo no hana*). Chez les Japonais, du reste, ils excitent simplement la curiosité; c'est une fête à laquelle ils vont assister. Ce peuple vieillot et enfant voit avec joie cette lugubre flambée; le petillement du bois, l'effondrement des toits, l'air embrasé sont pour lui un spectacle féerique! Chacun y accourt et s'en délecte, sans songer qu'à son retour, il pourra trouver des tisons fumeux, seuls restes de sa propre maison abandonnée, et par là, en même temps, sa famille réduite à la misère.

Dans chaque petit quartier ou cho, existent deux ou trois grosses cloches en forme de tiare, fixées à l'extrémité d'un grand mât, auquel est adaptée une échelle verticale pour en atteindre le sommet. Elles permettent de prévenir immédiatement les habitants lorsqu'un incendie éclate. Dans ce cas, aux premiers tintements, tous les sonneurs montent à leur poste et observent attentivement de ces endroits élevés la marche et les progrès du feu.

Les sonneries de ces signaux d'alarme sont différentes et indiquent exactement la place de l'incendie. Elles consistent en séries de trois coups séparées d'un court silence, pour le quartier où il sévit et ceux qui sont contaminés, et de deux coups seulement dans la zone contiguë. Dans une seconde ceinture à périmètre plus étendu, on en frappe un seul à intervalles réguliers. Toutes les autres cloches restent silencieuses,

jusqu'au moment où le danger se rapproche et gagne le voisinage.

Ces précautions fort sages paraissent peut-être exagérées et excessives, mais sont absolument indispensables. Car il est impossible sans l'avoir vu de se faire une idée de la rapidité vertigineuse avec laquelle marchent les flammes, embrasant tout d'un coup des maisons à l'extrémité d'une rue et enfermant ainsi dans un cercle de feu les retardataires irrévocablement perdus.

Les petits coups répétés rapidement et sans interruption sont le signal d'un « sauve qui peut » général. Malheur alors à qui veut seulement prendre le temps de passer un vêtement! Un jour, une fausse alerte de cette nature m'a fait moi-même éprouver les impressions inoubliables des affres et des angoisses d'un condamné à monter sur le bûcher.

Chaque quartier possède sa compagnie de pompiers. Ceux qui en font partie professent l'état de charpentier et sont aujourd'hui à la solde du gouvernement. Il y a peu de temps encore, leurs seules ressources étaient dues à leur industrie, et ils avaient naturellement tout avantage à activer les incendies au lieu de les éteindre; de ce côté, leurs mœurs ne se sont pas beaucoup modifiées.

Aussitôt que le feu est signalé sur un des points de la ville, toutes les compagnies s'y rendent au pas de course en poussant des cris tout le long du chemin. Leurs chefs les précèdent et portent les bannières sur lesquelles sont peintes les insignes des corporations et des quartiers. En arrivant sur les lieux, c'est



UN POMPIER.

à qui s'exposera le plus au danger; il est beau et bien porté de montrer son adresse et son courage. Les plus audacieux grimpent sur le sommet des maisons enflammées. Souvent enivrés de leurs succès et des applaudissements frénétiques de la foule des curieux, ils demeurent dans cet endroit périlleux, brandissant leurs emblèmes, jusqu'à ce que le toit s'effondre sous leurs pieds en les entraînant avec lui dans la fournaise. Si la fanfaronnerie et l'orgueil inspirent quelquefois les grandes actions, ils font aussi commettre bien des sottises, et, on le voit de nouveau par ce fait, la bêtise humaine n'a pas de patrie.

Les riches propriétaires promettent souvent à ces acrobates du feu une forte somme s'ils réussissent à sauver leur maison de l'incendie. Dans ce cas l'intérêt remplace la vaine gloire, et les pompiers japonais déploient une adresse rare. Ils mouillent leurs épais vêtements montant jusqu'à la figure et la recouvrant comme d'un masque, et, armés chacun d'un seau d'eau, ils se placent tous en masse serrée sur la maison qu'ils veulent défendre, après avoir préalablement démoli les habitations voisines. A mesure qu'un tison enflammé est projeté sur ce toit couvert d'hommes, ils l'éteignent ou le rejettent et inondent les endroits menaçant de prendre feu. Ils arrivent à préserver ainsi une maison, qui reste seule intacte au milieu de plusieurs kilomètres carrés couverts de cendres et de décombres.

Si l'incendie prend de trop grandes proportions, ils cherchent à l'arrêter en marchant comme à la sape de chaque côté et en rétrécissant petit à petit sa lar-

geur, en faisant la part du feu et en démolissant les maisons avant qu'elles soient envahies par les flammes.

Dans un pays où l'on est exposé continuellement à voir ses propriétés entièrement détruites, on a dû chercher un moyen de préserver au moins une partie de sa fortune contre de pareils désastres, et les Japonais ont imaginé la construction du *godon*.

Le godon est une maisonnette carrée, assez élevée, dont les murs en pisé sont très-épais et à l'abri des flammes. La porte, seule ouverture, est elle-même mastiquée d'argile sur son cadre de fer, et agencée de façon à fermer hermétiquement. Le toit, en forme de pignon ordinaire, est recouvert de tuiles placées sur une couche de terre. Les murs sont le plus souvent tapissés de planches à l'extérieur, afin de les préserver des dégradations occasionnées par la pluie. Les godons sont adjoints aux boutiques et aux habitations importantes; en temps ordinaire, ils contiennent les objets précieux pour les préserver des voleurs, et les approvisionnements mis en réserve par les négociants. Chaque soir toutes les marchandises composant l'étalage sont placées dans des caisses de bois; grâce à cette précaution, s'il arrive un incendie pendant la nuit, toutes les personnes de la maison, hommes, femmes, enfants et commis de magasin, portent dans le godon les paquets qui leur sont désignés d'avance afin d'éviter toute confusion et perte de temps. Après avoir mis à l'abri tout ce que la rapidité du sinistre permet de lui soustraire, le propriétaire ferme la porte et en mastique les joints avec

de l'argile mouillée toujours préparée à cet effet dans un tonneau à proximité.

L'aspect des quartiers brûlés après un incendie est d'une tristesse navrante et ressemble un peu à un vaste cimetière noirâtre, d'où émergent seuls les godons enfumés, qui restent debout comme de grands mausolées dans ce champ de désolation. Dès le lendemain des constructions nouvelles commencent à s'élever, les rues sont déblayées, et les marchands, dans de petites boutiques provisoires, offrent aux passants les marchandises préservées des flammes. Sauf dans les catastrophes, en peu de semaines toutes les traces du feu ont disparu, et la ville a repris son aspect et son animation ordinaires.

On a calculé que Tokio était reconstruite entièrement en moyenne tous les sept ans. Chaque chose a son bon côté, et les incendies purifient radicalement les quartiers populeux où se trouvent les agglomérations malsaines, siéges des épidémies.

Dès que se produit un incendie, toute la ville en est immédiatement informée. Le son des cloches et les lueurs des flammes colorant le ciel indiquent aisément l'endroit où il se trouve. Chaque personne ayant un parent ou un ami dans le quartier incendié part immédiatement pour lui porter aide; rien ne peut l'arrêter, ni l'empêcher de voler à son secours.

Le propriétaire d'une maison sur le point d'être brûlée s'assied au centre de la pièce principale, ses deux sabres passés à la ceinture, s'il est ancien Samourai, afin d'en frapper les malfaiteurs se livrant au pillage. Il examine tous ceux qui entrent et leur

confie les objets qu'il possède, en leur faisant à chacun de la tête un signe d'approbation et de remercîment. Comme un capitaine à son bord, il n'abandonne sa maison qu'à la dernière extrémité, et va alors demander asile à une personne de connaissance, ou même à un inconnu s'il n'en a pas. Nul ne refuse jamais l'hospitalité dans ce cas et l'observe toujours scrupuleusement : une semblable infortune peut en effet lui arriver aussi d'un jour à l'autre. Le lendemain, les amis se hâtent de rapporter au propriétaire tout ce qui a pu être sauvé.

Pour la plupart des bourgeois, la perte de leur habitation est la ruine complète et les réduit à la misère. Ils sont alors forcés de retourner travailler la terre dans la campagne, pour se reconstituer de nouveau un petit avoir.

Cette pratique de l'hospitalité à la suite des incendies est générale. Les habitants des villages détruits par le feu la trouvent toujours chez leurs voisins, jusqu'à ce que leurs maisons soient reconstruites.

Il m'a été donné d'en voir un exemple. A l'occasion d'une fête religieuse, de grands feux de joie avaient été allumés dans les champs. Aux environs d'O'Isso, des villageois imprudents en avaient placé un trop près des habitations. Pendant leurs danses et leurs réjouissances, le feu prit au village et l'anéantit complétement, sans même laisser le temps à personne de rentrer chez soi.

CHAPITRE XV

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR.

Accès de l'intérieur. — Mon inteprète. — Le *Tokaïdo* et le *Nakasendo.* — Départ de Tokio. — Moyens de transport. — Le *cango.* — La *jinrikcha.* — Les *kouroumai.* — Tramways et pataches. — Cortége de l'Empereur. — Un déjeuner à Urawa. — Le riz et le thé. — Okégawa. — Les hôtels. — Le *tchadai.* — Une fête religieuse à Hondo.

L'accès de l'intérieur du Japon est sévèrement interdit aux étrangers, et il est nécessaire pour y pénétrer d'être muni d'un passe-port spécial délivré par le gouvernement, indiquant le but du voyage et son itinéraire, dont on ne peut s'écarter sous aucun prétexte ni prolonger la durée, sous peine d'être ramené entre deux gendarmes dans les concessions. La chasse et le commerce sont également prohibés.

J'obtins un passe-port de ce genre grâce à la bienveillance de M. Tricou, auprès duquel j'étais accrédité, et à cette époque ministre plénipotentiaire de France auprès du Mikado. Ignorant à ce moment la langue japonaise, un interprète m'était aussi indispensable; je le dus à l'amabilité de M. Appert, professeur de droit à Tokio, qui me mit en relation avec un jeune homme de vingt ans, nommé Matsudaïra, fils d'un ancien Samourai. Il sortait de l'école de français, comprenait assez bien notre langue et la

parlait un peu. Il consentit à m'accompagner pour me servir d'interprète et de guide. J'avais l'intention d'aller à Kioto, l'ancienne capitale, de visiter Osaka et de revenir m'embarquer à Kobé, relié à Yokohama par un service de bateaux à vapeur. Deux routes s'offraient à moi, célèbres toutes deux : le *Tokaïdo,* dont le nom signifie « route de l'ouest au bord de la mer », et le *Nakasendo,* qui veut dire « route à travers les montagnes ».

Le Tokaïdo est la plus fréquentée et la plus praticable; les villes et les villages s'y rencontrent à des distances très-rapprochées, et l'on peut s'y procurer très-facilement des vivres et du poisson.

Celle du Nakasendo est plus déserte et passe sur une suite de crêtes en franchissant des cols impraticables aux voitures; peu de villages sont disséminés sur son parcours, et elle manque absolument de ressources. Je choisis malgré tout cette dernière, de beaucoup la plus pittoresque et s'engageant dans le haut pays, pour traverser les provinces d'Omi et de Mino, les plus riches du Japon en jolis sites, et côtoyer ensuite les bords du lac Biwaa. En outre, les populations de ces contrées, n'ayant encore eu aucun contact avec la civilisation extérieure, sont par le fait même plus intéressantes à étudier.

Je me séparai momentanément de mon compagnon de voyage, préférant rester à Tokio pour faire des observations médicales. Je partis donc seul avec mon interprète, et le 1er novembre nous quittions cette ville, installés chacun dans une jinrikcha, notre léger bagage entre nos jambes.

Anciennement l'unique véhicule à la disposition des voyageurs était le *cango,* chaise à porteurs, très-différente des palanquins chinois. Elle se compose d'un siége sur lequel on s'accroupit, suspendu par quatre tiges de bambou à un gros morceau de bois porté par deux hommes; un petit toit, fixé à la partie supérieure et muni sur les côtés de rideaux en toile cirée, garantit du vent et des intempéries. L'usage de cet instrument primitif est à peu près perdu, et l'on ne le rencontre plus que rarement dans les parties montagneuses du pays, traversées uniquement par des sentiers à peine tracés et inabordables aux autres genres de moyens de transport.

Un Européen imagina un jour de faire construire un fauteuil roulant traîné par un homme. Les Japonais reconnurent tous les avantages de confort et de vitesse de cette ingénieuse invention et l'adoptèrent avec enthousiasme; en peu de temps on perfectionna le modèle primitif, le pays en fut inondé. Actuellement cette voiture à bras, appelée jinrikcha, est devenue le mode exclusif de locomotion et se trouve dans les moindres villages, même les plus reculés. Le cango est relégué au rôle d'antiquité et sert maintenant sous forme de corbillard à transporter les morts

La jinrikcha, dont le nom composé étymologiquement des trois mots *jin* (homme), *riki* (force) et *cha* (voiture) veut dire « voiture traînée à la force de l'homme », est un véritable petit cabriolet. Un fauteuil, muni d'une capote de victoria proportionnée, est suspendu par des ressorts sur une paire de roues excessivement légères; deux brancards très-minces,

peu écartés et réunis en avant par une barre de bois, y sont adaptés. On les pose à terre pour permettre de monter dans cette voiture minuscule.

Les conducteurs de jinrikcha, nommés *kouroumai* ou *jinriki*, remplissent le rôle de véritables bêtes de somme; ils forment la dernière classe de la société et mènent une vie misérable. Malgré leur sobriété et leur nourriture débilitante, ils supportent la fatigue d'une façon remarquable et arrivent à faire dans la même journée jusqu'à quinze lieues au pas de course, en tirant leur voiture chargée d'une personne sur de mauvaises routes remplies de fondrières et où les côtes se succèdent sans interruption. Le Japonais a du reste une persistance extraordinaire dans l'effort qu'il est susceptible de produire à un moment donné; il est peut-être relativement moins fort qu'un Européen; mais si ses forces suffisent à un travail de quelques minutes, il le continuera facilement pendant des heures entières sans se reposer. Dans les montagnes, par exemple, les kouroumai déploient des efforts inouïs pour faire monter lentement une pente très-roide à leur voiture; s'ils parviennent à lui faire gravir les premiers mètres, ils iront jusqu'au bout sans s'arrêter, eût-elle même plusieurs kilomètres de longueur, et repartiront au trot immédiatement après. Leur seul défaut, dès qu'ils ont gagné un peu d'argent, est de se livrer sans modération à la boisson en se grisant de saké.

Les jinrikcha sont très-commodes, mais ont le grand inconvénient de verser fréquemment, malgré l'habileté incomparable de leurs conducteurs, et des

LA JINRIKCHA.

accidents graves sont quelquefois à déplorer. Le plus souvent un manque d'expérience ou d'attention du voyageur, s'il lui arrive de s'endormir, en est la cause. Pour user de ces voitures, une étude spéciale est nécessaire. Le corps doit être le balancier rétablissant l'équilibre; on le porte en avant ou en arrière suivant l'inclinaison du chemin, à droite ou à gauche à chaque cahot, en ayant soin toutefois d'éviter les mouvements trop brusques qui feraient basculer dans le sens opposé. Sans ces précautions, malgré toute la force musculaire des kouroumai, il leur serait impossible de maintenir droites ces étroites voitures chargées à la partie supérieure, et dont l'une des roues s'enfonce souvent jusqu'à l'essieu dans les trous des routes.

Le prix des jinrikcha est très-minime et diffère suivant le pays, les difficultés à surmonter, et le beau ou le mauvais temps, car la pluie transforme les chemins en immenses bourbiers et rend leur marche extrêmement lente et pénible. Il varie de 25 centimes à 1 fr. la lieue. Dans les villes, ces voitures remplacent les fiacres; on les prend à l'heure ou à la course, en ayant soin de débattre d'avance avec l'automédon sa rémunération.

Les kouroumai avaient l'habitude de conserver pour tout costume pendant leurs courses un tatouage bleu dont était orné leur dos; mais les Anglais exigèrent du gouvernement un édit ordonnant une tenue plus décente. Cet excès de pudeur britannique produit les plus déplorables résultats. Ces malheureux sont forcés de garder leur unique vêtement, et, lors-

qu'ils s'arrêtent couverts de sueur même en hiver, ils attendent souvent un client pendant de longues heures, exposés au vent glacial et à la pluie, sans avoir un habit sec pour se couvrir; ils grelottent, se refroidissent et sont souvent emportés par une fluxion de poitrine. Nos voisins d'outre-Manche s'occupent peu de ces détails, ils ont beaucoup de cotonnades à vendre, et savent habilement tirer parti de certains préjugés nationaux.

Dans les rues, lorsqu'il fait nuit, les kouroumai portent à la main une longue et mince lanterne de papier, afin de donner aux passants le temps de se garer et de prévenir les autres voitures de prendre la gauche, suivant leur habitude.

Le traînage sur roues, par des hommes, est général au Japon, et tous les fardeaux pesants sont transportés de cette façon sur des chariots à deux roues. Dans certaines provinces, les habitants se font aider en attelant de petits taureaux.

Nous avons déjà parlé des tramways établis à Tokio et semblables aux nôtres; ils ont l'avantage d'interrompre la circulation dans les rues étroites, d'écraser les passants peu habitués à se garer, et de causer de fréquents accidents de voiture. Les Japonais, très-fiers de cette innovation, m'ont demandé plusieurs fois s'il y en avait en Europe, et si nous leur avions déjà emprunté leur invention.

Des pataches traînées par des chevaux font en outre le service de la banlieue; pour les employer, il est nécessaire d'être solidement constitué, afin de n'avoir pas les reins brisés par leurs cahots formida-

bles et ininterrompus, sauf cependant lorsque maintes fois les voyageurs sont forcés de descendre dans la boue jusqu'aux genoux, pour aider le cheval à sortir la voiture des fondrières.

Les routes sont même en si piteux état qu'à l'occasion des déplacements assez rares du Mikado, les gouverneurs de province sont tenus de les faire réparer avant le passage du carrosse impérial; malgré ces précautions, l'Empereur est le plus souvent obligé de voyager à cheval. Dans la ville, il sort en costume d'officier, accompagné des hauts personnages de son entourage et d'une escorte de cavalerie. Le cortége, composé d'antiques berlines européennes, simule assez bien le défilé d'une noce bourgeoise se rendant le samedi au bois de Boulogne.

Après cette longue digression sur les moyens de transport, je reviens au récit de mon excursion à l'intérieur.

Les faubourgs de Tokio s'étendent à une longue distance. La route, au sortir de la capitale, bordée de maisons tout le long du chemin, est relativement belle pendant plusieurs kilomètres et permet d'avancer rapidement. Notre première étape fut Urawa, où je fis connaissance avec la nourriture japonaise.

Après avoir déposé nos souliers à la porte en entrant à l'hôtel, on nous apporta dans une chambre le *gozen* ou repas, composé de riz bouilli, de *daïkon,* tranches de navets crus, et de feuilles et fleurs de chrysanthème cuites, dont le goût piquant relève un peu la fadeur des autres mets. Ce menu me souriait médiocrement, et de plus il fallait me servir des achi, petits

bâtons pour manger dont nous avons parlé; n'en ayant pas l'habitude, c'était un tour d'adresse au dessus de mes forces, et mon manque d'habileté provoquait une bruyante hilarité de la part de tout le personnel de l'hôtel venu m'examiner avec curiosité.

Le service est fait par une servante; elle remplit à mesure les tasses vides, en prenant du riz chaud dans un petit tonneau de bois placé devant elle. Ce riz excellent est sans contredit le meilleur du monde, et ne ressemble en rien à ceux dont on se sert en Europe provenant de Chine et des colonies. Les grains sont gros, savoureux, et, bouillis par les ménagères japonaises avec une habileté et un art dont Vatel eût été jaloux, gonflent par la cuisson en formant une crème ou pâtée consistante fondant dans la bouche.

Le thé japonais, *tcha,* est l'unique boisson du pays; il ne ressemble non plus en aucune façon au thé chinois, ni à celui que l'on boit en Europe. C'est une légère infusion jaune verdâtre un peu amère, dont un palais exercé seul peut savourer l'arome exquis.

Malgré toutes les qualités de ces deux aliments fondamentaux, mon palais barbare, dans ce premier essai, se refusait absolument à les apprécier. Le manque de pain, de viande, de vin et même d'eau, changeait considérablement mes habitudes, et plusieurs jours me furent indispensables, la faim aidant, pour faire mon apprentissage culinaire, et pour arriver à la dextérité nécessaire dans le maniement des achi.

Aussitôt ce déjeuner, plus contemplatif que réel,

terminé, nous repartions pour aller coucher à Okégawa.

Après cette première journée de voiture courbaturante, ayant goûté du bout des lèvres au gozen pour la seconde fois, je m'introduisis avec bonheur dans le lit japonais sans me déshabiller. J'en fus quitte le lendemain matin pour avoir attrapé un rhume et un fort torticolis, dus au makoura; ce morceau de bois, en effet, maintient la tête en l'air en faisant porté sur le cou le poids d'une partie du corps, et laisse forcément les épaules découvertes. En me levant; je voulus procéder à une toilette sommaire, la bonne m'indiqua dans le jardin une pierre creuse dont la cavité était remplie d'eau de pluie, et je dus me contenter de cette cuvette naturelle.

Okégawa se trouve sur les limites des concessions. J'employai la matinée à chasser des faisans invisibles, abondants dans ces parages, au dire de l'hôtelier. Je fus séparé des rabatteurs et m'égarai dans les bois, où vint enfin me chercher mon interprète avec les hommes du village, guidé par mes coups de fusil de détresse.

Nous nous remettons en route, mais les chemins, détrempés par la pluie torrentielle tombée pendant la nuit, nous forcent constamment de patauger à pied, pour atteindre péniblement le soir la ville de Koumagai.

En arrivant à l'hôtel, son propriétaire s'empresse d'aller porter mon passe-port au bureau de police pour le faire vérifier et viser, et déclarer en même temps qu'un étranger était descendu chez lui.

L'inexécution de cette démarche obligatoire entraînerait pour lui la condamnation à une amende et à la prison, et je dus subir cette formalité partout, même dans les plus petits villages.

Les hôtels japonais sont des maisons analogues aux autres, mais plus vastes et contenant un grand nombre de chambres. Leur construction et leur ameublement ressemblent en tout point à ceux des habitations particulières. Le prix des chambres avec la nourriture est divisé en trois classes, et assez élevé par rapport au confortable et aux vivres que l'on trouve dans ces hôtels. Une singulière coutume consiste à donner immédiatement en entrant un gros pourboire, non aux domestiques, mais au propriétaire lui-même. Ce pourboire ou *tchadai*, est considéré comme la rémunération pour le thé. On le donne afin d'être bien servi, et personne ne peut se soustraire à cet usage enraciné dans les mœurs et pratiqué également dans les restaurants.

Le lendemain, nous passions à Hondo; une fête religieuse avait lieu dans ce village. Sa rue principale était jonchée de branchages et pavoisée d'une multitude de lanternes et d'oriflammes fouettés par le vent au sommet de grands mâts.

Un curieux cortége attirait en ce moment tous les habitants sur le seuil de leurs portes : un char décoré de draperies et de feuillages supportait une immense statue, représentant un farouche guerrier, assis et armé de toutes pièces, dont la tête énorme et grimaçante dominait la foule. Des centaines d'enfants couraient tout autour en poussant des cris perçants,

ou tiraient sur des cordes à l'avant du char, pour le faire avancer lentement en formant ainsi de longues grappes humaines.

Aux pieds du dieu, sur le char, un orchestre barbare composé de tambours, de gongs et de flûtes primitives, faisait entendre une horrible cacophonie déchirant les oreilles. Une grande quantité d'hommes, de jeunes filles et de bonzes, vêtus des costumes les plus grotesques, fermaient la marche en chantant et complétaient ce défilé excentrique.

Ces fêtes sont assez fréquentes; elles consistent toujours en une exhibition et une promenade d'un mannequin divin dans les rues. A leur occasion, des fêtes foraines ont aussi lieu, et les baraques viennent compléter les amusements populaires.

CHAPITRE XVI

ASCENSION DE L'ASSAMA-YAMA.

Plantations d'arbres à thé. — Culture des légumes et du coton. — Pêche au cormoran — Le col de Sakamoto. — L'Assama-yama. — La grotte des fous. — Le cône. — Le cratère. — Descente. — Komouro.

Nous avions traversé jusqu'alors un pays plat, recouvert de champs bien cultivés, de rizières n'ayant pas encore atteint un degré de maturité assez avancé pour la moisson, et de plantations d'arbres à thé. Ces petits arbrisseaux de la famille des camellinées, bas et touffus, ressemblent par leur port à une certaine distance à des touffes de buis couvertes de fleurs blanches. La récolte du thé se fait au printemps ; les feuilles des jeunes pousses sont cueillies, séchées au soleil et triées ensuite pour en classer les diverses qualités. Une seconde cueillette moins productive a lieu en automne. La fraude n'est pas inconnue, les thés à très-bon marché contiennent le plus souvent des feuilles coriaces des branches et même des feuilles de saule, ce qui donne à l'infusion une couleur foncée et un goût détestable.

On cultive aussi en grande quantité une espèce de liliacée (*camassia esculenta*), dont les grandes feuilles lancéolées radicales à long pétale charnu produisent

un joli effet. Leurs bulbes sucrées et couleur jaune safran intérieurement simulent et remplacent la pomme de terre; elles sont fort appréciées des Japonais, qui les mangent bouillies ou cuites sous la cendre. Comme légumes, ils ont aussi d'énormes navets-raves plus volumineux que les betteraves; leurs racines sont enfermées l'hiver dans des tonneaux pour les faire fermenter, et mangées crues l'année suivante comme condiment avec le riz. C'est le daïkon déjà signalé.

Les champs de coton ne sont pas rares non plus dans cette partie du pays. La plante qui le produit (*gossypium indicum*), rappelle nos planches de haricots, dont les gousses seraient remplacées par des capsules marron foncé, laissant échapper par leurs déchirures à l'état de maturité le coton semblable à une mousse soyeuse qui constelle les champs d'une multitude de points blancs. La récolte avait lieu à cette époque, et les rues des villages étaient pleines de claies d'osier, sur lesquelles séchaient les capsules renfermant le coton. En hiver, les pieds désséchés sont arrachés, et l'on sème de nouveaux plants l'année suivante.

La route traverse de temps en temps de petits bois de bambous dont les tiges droites et lisses, pressées les unes contre les autres, s'élèvent à une grande hauteur et sont recouvertes d'un dôme épais de verdure au feuillage vert tendre, délicat et ténu, prenant des tons azurés et argentés, dès que la plus légère brise agite et fait frémir ses branches. Plus loin, elle est bordée de deux rangées de cryptomeria au feuillage

sombre. Ces gigantesques conifères lui donnent un aspect de cimetière, et dans cet endroit isolé et désert on est surpris de rencontrer un poste de police, destiné à préserver les voyageurs des attaques nocturnes des brigands assez nombreux dans ces parages.

Nous franchissions fréquemment de larges rivières au cours torrentueux sur des ponts de bois arqués, à péage. En passant sur l'un d'eux, je vis une curieuse scène de pêche : un jeune homme placé sur la rive tenait attaché par une ficelle un cormoran dressé, et le laissait plonger plusieurs fois de suite dans la rivière. Quand il supposait la récolte de petits poissons suffisante, il pressait la poitrine et le cou de l'oiseau pour lui faire rendre sa pêche, et lui faisait recommencer ensuite le même manége de dupe.

Nous apercevions déjà les montagnes dans le lointain : leurs premières assises commençaient même à se faire sentir. La route devient de plus en plus mauvaise; nous sommes forcés pendant quelques heures de chercher un bri dans la ville assez importante de Takasaki, contre les cataractes tombant du ciel. Les hommes sont harassés de fatigue; nous avançons avec une lenteur extrême, en montant les côtes dans une boue épaisse et gluante. Nous arrivons enfin à la nuit noire à Sakamoto, au pied d'une haute montagne. Depuis notre départ de Tokio, quatre jours auparavant, trente-cinq lieues seulement avaient été franchies.

Le lendemain, après avoir quitté Sakamoto de bonne heure, nous suivons un large sentier rocailleux remplaçant la route sur le flanc de la montagne.

Mon interprète et moi sommes obligés d'aider nos deux hommes à porter les voitures, et quatre heures d'efforts nous sont nécessaires pour gravir les deux lieues et demie de montée à pic et atteindre le sommet du col.

Pendant cette pénible ascension, de nombreuses haltes permettaient de jouir d'un superbe panorama. Le temps s'était éclairci; une étroite échappée nous permettait d'entrevoir l'immense plaine, étalée à nos pieds jusqu'à la mer et éclairée par un soleil radieux. A droite et à gauche, des montagnes dont la tête se perdait dans les nuages, élevaient en amphithéâtre leurs masses imposantes autour de nous; un fouillis d'arbres aux feuilles et aux fleurs de toutes couleurs remplissait leurs anfractuosités et leurs rides, et laissait percer çà et là des rochers grimaçants et dénudés au-dessus de ces cimes verdoyantes, en produisant les effets les plus pittoresques et les plus sauvages; tandis que sous le feuillage touffu de petits ruisseaux, bondissant sur les pierres, se montraient à travers les branches et faisaient entendre leur léger murmure en frôlant les cailloux.

Au sommet du col se trouve une grotte où, dit-on, une déesse donna le jour à un illustre guerrier, dont les hauts faits sont rapportés dans de nombreuses légendes. Un temple a été construit dans cet endroit pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, et les fidèles viennent y prier l'âme du guerrier qui plane sur ces hauteurs.

La descente fut aisée et rapide. Nous entrions dans la province de Chinano, la plus grande et la plus

accidentée du Japon, en nous engageant dans une vallée contenant plusieurs milliers d'hectares et entourée d'un cercle de montagnes. En son milieu, émerge et se dresse isolément l'Assama-yama, le second volcan du Japon, rattaché seulement au nord-est par de petites collines basses au reste du système montagneux de l'île Hondo. Cette montagne remarquable par ses formes régulières, surtout dans la partie supérieure, atteint 2,600 mètres d'altitude, comme nous l'avons déjà dit. Ayant l'intention d'en faire l'ascension, j'allai coucher à Oiwaki, le village le plus voisin.

L'Assama-yama est l'un des derniers volcans du Japon présentant encore des traces d'activité. Ses terribles éruptions détruisant villes et villages ont à différentes époques ravagé la contrée tout entière. La dernière, fort violente, eut lieu en 1783, mais remonte à l'an 1600 de notre ère au dire des habitants. On doit ajouter peu de foi du reste à leurs témoignages, car ils comptent les années par règnes, et sont sujets à de grandes erreurs de date; de plus, ils ont toujours une tendance à reculer considérablement tous les faits, même relativement peu anciens.

Le lendemain 6 novembre, je quittais mes phouton à six heures du matin, transi de froid grâce aux carreaux de papier déchirés de la chambre, et j'allais arpenter la route dans l'espoir de me réchauffer en attendant mon guide. La terre gelée couverte de givre commençait à recevoir obliquement les premiers rayons du soleil levant. La journée s'annonçait magnifique.

Un étroit sentier, courant en pente douce jusqu'aux premières assises de la montagne, nous conduisit à travers une prairie au pied du volcan, entouré d'une épaisse ceinture de bois de sapins qui semble vouloir opposer une digue aux empiétements de ce géant. Ces bois sont environ à trois kilomètres d'Oiwaki. Nous nous y engageons en suivant une gorge étroite et très-boisée, au fond de laquelle mugit un torrent invisible. Le sentier le rejoint bientôt; ses eaux, rendues très-sales par les terrains argileux qu'elles traversent, tombent en cet endroit d'un rocher assez élevé et forment une jolie cascade sous un dôme de verdure.

Dans ce site très-pittoresque un froid glacial tombe sur les épaules et vous enveloppe comme d'un linceul. Au pied de la cascade se trouve une petite grotte naturelle, contenant trois ou quatre statues de pierre grossièrement taillées, debout ou couchées le long de ses parois de rocher. « Ce sont, me dit mon interprète, les dieux qui protégent les idiots et les fous; les malades doivent venir ici passer vingt-quatre heures, et se plonger le plus souvent possible dans la cascade, afin d'être guéris. » J'ignore si les malheureux, amenés dans cet endroit par la superstition, retrouvent leur raison en s'en allant, mais à coup sûr ils doivent souvent y attraper des fluxions de poitrine.

Au sortir des bois de sapins, le torrent n'est plus qu'un gros ruisseau paisible prenant naissance dans des marécages : le fait est peu commun à cette hauteur, et mérite d'être signalé ! Il n'est du reste pas

unique au Japon, et au sommet du Fudji-yama, on trouve un lac analogue où vit la salamandre géante (*sieboldia maxima*), dont on peut voir au Muséum d'histoire naturelle de Paris deux exemplaires vivants, offerts au gouvernement français par M. le docteur Geerts de Yokohama.

En arrivant au pied du cône, mon interprète reprend le chemin du village, car, très-mauvais marcheur comme le sont en général les Japonais à l'exception des gens du peuple, il pouvait à peine nous suivre auparavant et eût été hors d'état de continuer l'ascension.

Bientôt, avec le guide, je commence à gravir péniblement les pentes abruptes de pierre ponce. Le sommet du cône, tacheté de quelques névés microscopiques, loin de paraître fort élevé, semblait relativement facile à atteindre. Mais en se retournant et en voyant les immenses sapins de la forêt confondus ensemble et ne formant plus qu'une grande tache sombre, la comparaison faisait comprendre quelles étaient les dimensions gigantesques de cette muraille à escalader. De rares touffes de myrte, poussant au ras du sol dans les anfractuosités et couvertes de petites baies violacées, dont le goût est détestable, mais qui néanmoins rafraîchissent le palais, représentent seules le règne végétal. Leurs fruits, séchés au soleil, sont employés comme médicament par les indigènes.

Au point où nous sommes alors arrivés, l'œil embrasse la moitié de la plaine, entourée de cette ceinture des hautes montagnes dessinant sur l'horizon les détails de sa fine dentelure. Dans cette enceinte,

mouchetée çà et là de villages agglomérés, on peut distinguer les nombreux ruisseaux semblables à des lisérés d'argent serpentant à travers les bois et les prairies en méandres capricieux, pour venir enfin se réunir en un vaste fleuve s'écoulant majestueusement dans la vallée avec mille circuits au milieu de la verdure, avant d'aller déverser ses eaux à la mer. En face, planant dans les airs, le Fudji-yama dresse fièrement sa tête de géant recouverte de la chevelure blanche des vieillards, étincelante aux rayons du soleil. La vue dont on jouit pendant les ascensions est toujours beaucoup plus pittoresque; on peut mieux apercevoir les détails des paysages, les accidents de terrain, les teintes du sol, les cours d'eau et les bois, les villes et les villages. Arrivé aux points culminants, au contraire, le panorama est plus étendu et plus grandiose, mais tout se confond dans un même ensemble, en dessinant seulement par masses confuses les grands traits de la contrée.

Lá cendre, n'ayant pas été renouvelée depuis la dernière éruption remontant au siècle dernier, avait été balayée par le vent et la pluie, et les pierres ponces plus ou moins bien amalgamées ensemble et glissant sous les pieds, tapissaient seules les pentes du cône presque verticales. La marche devenait de plus en plus lente et difficile; pendant les dernières centaines de mètres, elle n'était plus possible qu'en se cramponnant avec les mains, au grand détriment de l'épiderme et au risque de rouler à chaque instant sur ce lit de rochers pointus et coupants.

Enfin nous atteignons le plateau supérieur sur

lequel se déplace le cratère, s'ouvrant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, des bouches pour vomir la fumée et le feu; les pierres incandescentes lancées dans les airs forment en retombant une cheminée, sorte de petit cône en miniature. Sur ce plateau nous luttons contre un vent violent et glacial, pour ne pas être renversés, et nous parvenons au faîte de la dernière éminence à midi et demi, après six heures de montée.

Le cratère peut avoir environ trois cents mètres de diamètre et deux cents mètres de profondeur; ses formes sont régulières, presque géométriques. Je n'en ai jamais vu aucun dont le majestueux aspect produise un effet aussi saisissant. Que l'on se représente cet énorme gouffre s'ouvrant brusquement au sommet d'une montagne de plusieurs milliers de mètres d'altitude, avec des parois verticales, recouvertes çà et là d'énormes dépôts de soufre d'où s'échappent de nombreuses fumerolles encore assez actives, seul vestige actuel de la présence du feu souterrain. Ce spectacle grandiose stupéfie, donne presque le vertige; on se sent attiré vers l'abîme par une force indéfinissable. J'étais fasciné et comme ébloui par la magnificence sauvage de cette œuvre de la nature; sans me rendre compte que l'extrême bord du cratère était formé de pierres vacillantes, pouvant être au moindre mouvement précipitées dans le vide en m'entraînant avec elles, je m'avançais toujours malgré les cris du guide, qui m'avertissait du danger, en japonais il est vrai, et se jeta heureusement sur moi en m'entraînant en arrière.

Malgré le froid et la faim me tiraillant durement

l'estomac, je voulus faire le tour du cratère pour mieux me rendre compte de toutes ses parties, et voir en même temps l'autre côté de la vallée où se trouve la dernière coulée de lave, partie du pied du volcan. En passant au nord-ouest du sommet, nous fûmes aveuglés par la fumée et quasi asphyxiés par les émanations d'acide sulfureux et sulfhydrique qui s'en dégageaient. Le guide nous fit alors descendre un peu sur le flanc du cratère. Une fissure sinueuse, large à son ouverture et se resserrant rapidement, me permit, non sans quelques difficultés, de m'approcher sur le bord et de regarder comme par une fenêtre dans le gouffre. C'était un moyen de l'examiner à son aise et sans danger.

Nous commençons la descente en allant chercher au sud une pente moins rapide; malgré cela, elle est aussi pénible que dangereuse. Les pierres ponces, dures comme du fer et très-anguleuses, déchirent les souliers et mettent les pieds en sang; des chutes fréquentes et très-douloureuses ralentissent beaucoup la marche.

En arrivant au pied du cône, deux ou trois kilomètres dans les ravins et les rochers couverts de grandes herbes nous restent à franchir pour regagner l'endroit où l'interprète nous a quittés le matin. Il est quatre heures de l'après-midi. Depuis la veille, je n'ai pris que quelques cuillerées de riz bouilli; la fatigue, le froid et la faim m'obligent à m'arrêter fréquemment, pour ne pas tomber au milieu des dangereuses aspérités que forment tous les déchets volcaniques.

Enfin nous retrouvons le sentier par lequel nous étions venus, et à cinq heures nous entrions dans le village d'Oiwaki. J'en partais seulement au soleil couchant, après avoir entamé une discussion assez longue avec mes hommes, qui, fatigués, auraient préféré consacrer la journée entière au repos et passer une nuit de plus dans cette localité.

Deux routes s'offraient à nous : l'une beaucoup plus courte, mais très-accidentée et passant sur la crête d'une haute montagne; l'autre un peu moins montueuse grâce à ses détours, traversant la capitale de la province que désirait visiter mon interprète. Aussi, malgré mon choix, nous fit-il engager dans cette dernière, car dans tous les pays dont on ne possède pas la langue, on est toujours absolument à la merci des indigènes.

Le chemin, passable pendant deux ou trois kilomètres, devient bientôt une suite de montées et de descentes à pic, en coupant continuellement à angle droit des ravins profonds creusés par les eaux dans un terrain d'alluvion, et nous oblige à suivre pédestrement nos voitures. J'arrive à huit heures du soir, exténué et les pieds en sang, à Komouro, jolie petite ville au pied du volcan, qui fut la demeure des Daïmio, anciens possesseurs de la province.

Dans la soirée, le propriétaire de l'hôtel, ayant appris que j'avais fait l'ascension de l'Assama-yama le jour même, vint me prier de lui écrire des vers français sur de longues bandes de papier pour en orner son appartement. Les Japonais attachent une grande valeur à ces tableaux écrits, et l'hôtelier vou-

lait profiter de mon passage, pour s'en procurer un sortant de l'ordinaire.

N'étant nullement porté à la poésie, surtout dans cette circonstance, je refusai d'abord; mais obsédé par toute la famille et le personnel de la maison réunis dans ma chambre, et préparant déjà l'encre et les pinceaux, je fus forcé de m'exécuter pour obtenir la paix, et je griffonnai par terre les vers suivants :

Au milieu d'une fraîche et riante vallée,
Au pied de la montagne au soleil étalée,
L'ancienne Komouro se dresse fièrement
Et brave l'Assama, qui ne peut maintenant
Lancer comme autrefois, par son large cratère,
La lave incandescente arrachée à la terre.
Jadis, dans sa splendeur, cette ville a pu voir
Les riches Daïmio, dont l'écrasant pouvoir
Planait incontesté sur toute la contrée,
Habiter dans ses murs. A présent renommée,
Elle offre au voyageur un ravissant tableau,
Et le charme et l'attrait d'un beau site nouveau.

Je les donne ici textuellement à titre de simple curiosité. N'étant pas habitué à l'usage du pinceau, je laissai à mon interprète le soin de les copier en gros caractères, et m'endormis du plus profond sommeil.

CHAPITRE XVII

LA RÉGION DES MONTAGNES.

Les chevaux. — Animaux domestiques. — Faune. — Les rizières. — Moisson et battage du riz. — Sériciculture. — *Kaki.* — Wada-yama. — Le lac Soua. — La station thermale de Shimossoua. — Suosiri. — La Kisso-gawa. — Arrivée à Maïhara.

Le lendemain, m'étant aperçu de l'erreur de route volontaire de mon interprète, je lui signifiai d'avoir à retourner, et nous nous engageâmes dans un petit chemin de traverse longeant la rivière.

On ne peut rêver une promenade plus ravissante. De petites vallées ravineuses se succèdent les unes aux autres sans interruption; leurs berges de terre meuble, déchiquetées et rongées par les eaux, sont surmontées de sapins et d'une végétation luxuriante, et leurs fonds remplis de rizières sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants. C'était l'époque de la récolte du riz, et le spectacle de tous ces moissonneurs aux costumes pittoresques, coupant et transportant les gerbes d'or étincelant aux rayons d'un magnifique soleil d'automne, composait le plus charmant paysage.

L'un de nos deux kouroumai, incapable de poursuivre un voyage aussi accidenté, nous abandonne

sans que nous parvenions à le remplacer. Les travaux des champs employaient en effet tous les bras, et dans les villages tous les hommes étaient absents ou occupés; aussi refusaient-ils de nous accompagner. Je finis par rencontrer un paysan conduisant deux chevaux de charge, qui, après de longs pourparlers, consentit à se déranger et à venir avec nous jusqu'au sommet de la Wada-yama.

Les chevaux importés de Corée sont peu nombreux au Japon et, sauf dans les villes où on les attelle en très-petit nombre, servent presque uniquement à transporter les fardeaux dans les sentiers des montagnes. Leurs bâts, retenus par de larges sous-ventrières en toile, sont aussi peu faits que possible pour recevoir des cavaliers. On est forcé, pour s'en servir en guise de selle, d'écarter prodigieusement les jambes et de relever les genoux à la hauteur du visage. Cette position d'équilibre instable, à laquelle on est ainsi condamné, est très-fatigante et très-périlleuse surtout dans les descentes, lorsque, posé sans aucun point d'appui sur le dos de l'animal dont la tête disparaît entièrement, on sent le bât tourner à chaque pas; aussi ne manque-t-elle pas de donner une certaine appréhension en passant sur le bord des précipices. Le conducteur marche devant et tire le premier cheval par une corde; les autres sont attachés derrière à la file.

Les ânes et les mulets sont inconnus au Japon, ainsi que les chèvres et les lapins; les races ovines et porcines, malgré plusieurs essais, n'ont pu y être acclimatées. Les animaux domestiques sont donc assez rares; d'innombrables variétés de gallinacées

aux plumages les plus différents, élevées dans des paniers d'osier, en forment la majeure partie. Il existe quelques individus d'une race bovine chétive, dont les taureaux remplissent l'office de bêtes de somme, mais dont on ne consomme comme aliment ni le lait ni la viande. Les chiens ressemblent un peu à ceux des Lapons, ne sont d'aucune utilité et n'ont aucune aptitude pour la garde ni pour la chasse; les chats se remarquent par leur manque de queue, leur pelage uniforme et leurs yeux en amande, se rapprochant pour la forme de ceux de leurs propriétaires.

La faune des mammifères et des oiseaux est du reste assez pauvre; les ours sont les seuls animaux féroces. En fait de gibier, on rencontre des sangliers, des cerfs, une espèce de singe, le *sarou* (*macacus speciosus*), et des coqs de bruyère dans les montagnes, des faisans, des cailles et des lièvres dans les plaines, et des loutres et des innombrables palmipèdes et échassiers sur les bords des rivières et le long des côtes.

La route que nous suivions s'élevait petit à petit en grimpant sur des collines boisées, échelonnées les unes au-dessus des autres, et traversait des sites véritablement enchanteurs, changeant à chaque instant et paraissant toujours nouveaux par leur caractère et leur diversité d'aspect.

Entre les cascades, formées par les torrents descendant du sommet des montagnes, on pouvait voir les petites rizières juchées jusque dans les parties les plus escarpées du fond des gorges. Les montagnards

déploient une habileté merveilleuse pour faire des champs et tirer parti de tous les coins du terrain, dans les endroits les moins propices. Les rizières doivent être inondées tout l'été d'eau courante et par conséquent horizontales. Sur le flanc des montagnes elles sont souvent très-biscornues et de très-petites dimensions; des murs de terre les soutiennent et permettent de conserver une mince couche d'eau, suffisante pour baigner les racines et le pied du riz, sans toutefois être assez épaisse pour en faire pourrir la tige. Les ruisseaux, pris à leur naissance, passent d'un champ dans l'autre jusqu'au moment où ils sont devenus trop volumineux, et où alors on se contente d'en canaliser une partie destinée à l'irrigation.

En hiver, après la récolte, on détourne les cours d'eau pour assécher les terres et pouvoir les labourer à la main, au moyen d'un instrument analogue au pic des vignerons. On les fume ensuite avec des engrais naturels et on les ensemence au printemps suivant.

Le riz est semé régulièrement par petites masses de plusieurs grains et pousse en touffes séparées. La moisson a lieu au mois de novembre; les paysans entrent dans l'eau et coupent les tiges au pied avec des faucilles, en ayant soin de les grouper en gerbes et de les placer sur les petits murs de séparation ou dans les endroits secs. Ces gerbes, liées à la base, sont ensuite suspendues au soleil, à cheval sur des bâtons horizontaux, dans le voisinage des habitations.

Le riz est la culture principale du Japon et l'aliment national, pour ainsi dire l'unique ressource. En

LA DÉCORTICATION DU RIZ.

LA DÉCORTICATION DU RIZ.

outre des méthodes agricoles, voici les procédés employés pour donner à cette céréale sa forme définitive.

Lorsque les gerbes sont complétement sèches, on les soumet à une sorte de peignage, en les tirant entre des dents de fer suffisamment écartées pour laisser passer la paille, mais retenant les grains en les détachant de l'épi. Un battage au fléau complète ensuite la séparation, et le résidu est vanné au moyen d'une machine à volant ou simplement à la pelle, pour en chasser toutes les impuretés et matières étrangères. Le grain est encore enveloppé de sa glumelle très-adhérente et difficile à détacher; on l'en débarrasse en le plaçant dans de grands mortiers et en le frappant longtemps avec de gros pilons de bois, qui pulvérisent la corticule, utilisée dans cet état en guise de savon.

Cette opération se fait dans un moulin hydraulique très-simple marchant seul. Il se compose souvent uniquement d'un levier, muni d'une auge à l'une de ses extrémités faisant contre-poids lorsqu'elle se remplit d'eau et soulevant ainsi le pilon placé à l'autre bout, pour le laisser retomber dans le mortier en se vidant naturellement pendant son inclinaison. Dans les plaines où la force motrice hydraulique n'existe pas, le pilage se fait à la main; l'auge du moulin est alors remplacée par le poids d'un homme montant à chaque va-et-vient sur l'extrémité du levier.

La famille des graminées fournit aux Japonais les deux éléments indispensables à leur existence: le riz, leur nourriture, et les bambous dont on mange aussi les jeunes pousses, mais qui sont les principaux matériaux utilisés dans la plupart des industries.

Les céréales employées en Europe sont très-peu cultivées et d'un usage très-restreint. On rencontre cependant des champs de blé, de seigle, de sarrasin, de maïs, mais seulement aux environs des grandes villes et des concessions.

La culture du mûrier pour l'élevage des vers à soie est assez développée, surtout dans les montagnes. Elle est identique avec celle de la vigne en France, et les champs de mûriers aux tiges à feuilles découpées soutenues par des échalas, simulent parfaitement les vignobles à une certaine distance. La sériciculture est du reste l'industrie la plus importante du Japon et fournit à peu près les seuls produits d'exportation.

Les magnaneries sont peu compliquées : elles se composent d'une chambre entourée de châssis de tous côtés pour la ventilation, et de stores pour préserver les élèves des rayons du soleil; le plus souvent c'est une simple pièce dans la maison. On fait éclore les œufs artificiellement par la chaleur. On élève aussi en plein air dans les chênaies un ver à soie sauvage, le *yamamaya*. Les écheveaux de soie brute sont teints en bleu foncé et vendus dans les comptoirs européens.

La flore japonaise indigène, excessivement pauvre, car presque toutes les essences sont originaires de Chine, l'est surtout en arbres fruitiers. Il existe un seul fruit comestible, le *kaki;* la plante qui le produit (*diospyros kaki*) appartient à la famille des ébénacées, dont plusieurs espèces fournissent le bois d'ébène. C'est un arbre assez grand, aux feuilles lisses, dont le fruit, de la couleur et de la grosseur d'unc

orange, a la forme et la peau d'une pomme de calville et contient de gros pepins noirs; sa chair orangée, un peu pâteuse, est d'un goût assez désagréable. Ce fruit coupé en tranches minces est desséché pour être conservé; il atteint sa maturité au commencement de l'hiver, après la chute complète des feuilles. Toutes les branches ont l'air d'être chargées de grosses boules d'or suspendues et pendantes à chacune des extrémités des rameaux les plus ténus. Les provinces du sud fournissent aussi d'excellentes mandarines.

Au milieu de toutes ces collines et de ces gorges, traversant les torrents, les bois, les rizières et les plantations de mûriers et de kaki, nous poursuivions toujours notre route sur les flancs de la montagne Wada. Après avoir couché au village du même nom et franchi, non sans nombreux efforts, un col élevé, nous arrivons à Shimossoua.

Le sommet de la Wada-yama, auprès duquel nous venions de passer, est recouvert d'un bambou nain à très-grandes feuilles, ne s'élevant jamais à plus d'un mètre du sol; les indigènes l'appellent le « bambou du tigre ». Ils n'ont jamais vu de tigres, mais cependant connaissent leur existence par les récits des voyageurs, et aiment assez à les représenter dans leurs tableaux. Ils ont probablement assimilé les broussailles formées par cette petite plante aux jungles dans lesquelles habitent ces animaux féroces, et en ont fait leur symbole inséparable. Une masse confuse dans un dessin, entourée de feuilles de bambou nain, représente toujours un tigre.

Shimossoua se trouve au pied de pentes boisées entourant une petite vallée elliptique, émaillée de nombreux villages et de bosquets de bambous, et dont le lac Soua occupe la majeure partie. Cet endroit ravissant est une véritable oasis au cœur des montagnes; le fouillis de maisonnettes éclairées des rayons du soleil couchant, émergeant au milieu de la verdure, et l'eau azurée du lac sillonné de barques, dont les rames rident à peine le miroir de la surface reflétant les légers flocons blancs suspendus dans le ciel, en font un petit paradis terrestre.

Le charme et la poésie de ce paysage m'enchantaient bien moins cependant, je l'avoue, que la perspective de trouver du poisson frais, qui eût agréablement varié le menu quotidien, surtout après une course à jeun de huit heures dans les chemins escarpés; mais vain espoir, il n'y en avait même pas de séché, et l'heure avancée ne permettait pas d'en aller pêcher.

A Shimossoua, je pus voir un exemple des stations thermales japonaises les plus primitives. Des sources minérales jaillissent du pied de la montagne au milieu des maisons. L'eau chaude est immédiatement recueillie dans de petites piscines creusées à cet effet et tapissées de bois; elles ne sont entourées d'aucune espèce de clôture. Sur le bord de ces baignoires, placées çà et là le long de l'unique rue de la ville, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, vieillards, avec une naïveté et une candeur dignes des temps anciens, attendent dans le costume de nos premiers parents avant le péché, une place pour s'y plonger.

Il nous restait une seule jinrikcha portant nos bagages. Pour sortir de la vallée et escalader sa muraille de collines, le sentier tracé par des ingénieurs, s'inspirant probablement de ce principe que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, montait directement au sommet, c'est-à-dire était presque vertical. Nous sommes forcés de porter littéralement notre voiture et son contenu.

Nous arrivons tard à Suosiri, dont l'hôtel principal avait été détruit par un récent incendie. Le seul restant, bondé de voyageurs, ne possédait pas une seule chambre vacante. Menacés de coucher à la belle étoile, nous allons nous réfugier au bureau de police; après m'avoir fait exhiber mon passe-port et répondre à une foule de questions plus ou moins indiscrètes, les agents, las de recherches infructueuses pour nous trouver un logement, nous font la singulière proposition d'aller demander asile dans une djoréa.

Pendant plusieurs jours, nous continuons lentement notre route à pied au milieu des accidents de terrain, passant sur les collines, suivant les torrents, franchissant les cols, sans jamais pouvoir rencontrer ni chevaux, ni hommes de renfort. Nous atteignons enfin le sommet de la Tori-yama, « la montagne des Oiseaux ». Un temple a été construit à cette place par la générosité des passants, en mémoire d'un fameux général ayant remporté une brillante victoire dans une plaine voisine. Les récits de ses exploits y sont gravés sur une pierre tumulaire.

La rivière Kisso, la plus importante du Japon, prend sa source dans ce massif. Nous commençons à suivre son lit tortueux, creusé dans les rochers et surplombé de deux parois verticales d'une très-grande hauteur, qui semblent vouloir l'écraser par endroits en se resserrant l'une contre l'autre. La Kisso-gawa agitée, mugissante, se fait tout à coup paisible et douce en traversant les petites vallées, pour reprendre bientôt son cours tourmenté, et retomber avec fureur en chutes et en cascades sur les blocs de rochers lui barrant le passage.

En avançant, la rivière se grossit tout le long de son parcours des nombreux petits ruisseaux et torrents descendant des flancs escarpés des montagnes. Nous la suivons pendant deux jours, et, après nous en être un peu écartés à l'est en entrant dans la province de Mino, nous la retrouvons bientôt pour la traverser dans un bateau. Ce n'est plus un torrent impétueux, mais un large fleuve, calme et majestueux, coulant entre des berges sablonneuses recouvertes d'une abondante végétation arborescente.

La beauté du site et la fatigue de ce voyage ininterrompu me décidèrent à prendre un jour de repos et à m'arrêter le reste de la journée dans le petit village d'Ota, construit sur la rive opposée.

A quelques lieues d'Ota, nous allions nous séparer définitivement de la Kisso-gawa, notre compagne de route depuis la montagne des Oiseaux. La rivière vient se heurter contre une montagne, barrière infranchissable, dont elle ronge en vain le pied depuis des siècles et qui la force à détourner brusquement son

cours dans la direction de l'est en formant un coude à angle droit, pour aller se jeter non loin de là dans l'océan Pacifique.

En cet endroit, la route s'élève, et les hommes ont été forcés de lui frayer à coups de pic un étroit passage dans le roc. De cette tranchée, la vue est splendide et domine une grande partie du bassin de la Kisso-gawa. On aperçoit dans le lointain ce fleuve déboucher des gorges sauvages où il a pris naissance, s'élargir rapidement et s'étaler dans la vallée qu'il traverse au milieu des bancs de sable et des îlots boisés, pour réunir de nouveau ses forces impuissantes et venir miner la base de cette montagne, et, après l'avoir contournée, s'enfuir rapidement vers la mer, à travers la plaine que l'on voit par une échappée entre les collines.

De chaque côté du fleuve, encadrant ses eaux limpides et les pics dénudés, un tapis végétal couvre partout le sol. En automne, il revêt toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, réunies en désordre et mélangées au hasard comme sur la palette d'un peintre. Les nuances des feuilles varient à l'infini, depuis celles des rameaux vert tendre et presque bleu argenté des délicats et gracieux bambous, jusqu'à celles du solennel et sombre cryptoméria, en passant par le jaune clair et le rouge brun ou cramoisi du feuillage pâle ou pourpre des hêtres indigènes. Les essences d'arbres aux fleurs odoriférantes sont entremêlées dans les forêts, et les corolles rouge vermillon des paulownia à grandes feuilles viennent contraster à côté des pétales blancs des camellias sauvages, mélangés à une foule d'autres

arbustes embaumés, même en cette saison avancée de l'année.

Au milieu des bois, les villages laissent apercevoir les toits de chaume de leurs maisonnettes, et çà et là le sommet d'un temple doré et peint en rouge tache cet ensemble si charmant, de son éclatante crudité.

Sur le fleuve, de nombreuses jonques transportent les produits du pays; leurs contours bizarres et l'aspect singulier de leurs nautoniers, coiffés d'immenses chapeaux de paille en forme de champignons, complètent et animent le paysage. Les unes se laissent entraîner au milieu du courant; les autres remontent en rasant le bord, remorquées par des haleurs marchant sur la rive dans l'eau jusqu'à mi-corps. Ces frêles et longues embarcations sont dirigées avec une réelle habileté par les Japonais debout à l'arrière, et munis d'une simple pagaie dont ils se servent avec dextérité pour éviter les innombrables bancs de sable et rochers semés le long de leur route dans ce lit peu profond.

Nous avions été assez favorisés par le temps jusqu'alors, mais des déluges de pluie vinrent nous assaillir et rendre notre marche encore plus pénible. La province de Mino, dans laquelle nous nous trouvions toujours, se faisait surtout remarquer par l'absence de ponts; ils avaient tous été détruits, j'ignore pour quelle cause. D'étroites planches sur des pieux servaient de passage sur les torrents et nous forçaient de porter nos voitures, au risque de tomber dans les courants, si l'on manquait d'équilibre pendant ces traversées périlleuses.

Après avoir parcouru une immense plaine, sur une belle digue destinée à la préserver des inondations, nous franchissons une dernière chaîne de collines pour entrer dans la province d'Omi, et arriver bientôt, avec une certaine satisfaction, à la ville de Maïhara, sur les bords du lac Biwaa.

CHAPITRE XVIII

KIOTO.

Le lac Biwaa. — Otzu. — Panorama de Kioto. — Le palais des Mikado. — Les jardins impériaux. — Le quartier de Gion. — Maison de plaisance de Taïko. — Le Grand Bonze. — Son monastère. — École de théologie. — Les temples.

Nos pérégrinations à travers les sites sauvages étaient terminées. Aux montagnes abruptes, aux lieux déserts, aux mœurs antiques, succèdait un pays teinté de civilisation. A huit heures du soir, abandonnant les moyens de transport nationaux, nous nous embarquions sur un petit vapeur en destination d'Otzu.

Le lac Biwaa, dont le littoral n'a pas moins de cent lieues de développement, a l'aspect et les dimensions d'une petite mer intérieure.

En quittant le port, le bateau traverse une petite lagune et s'engage lentement, avec difficulté, dans un canal pratiqué entre de grands joncs au milieu d'un marais bourbeux, pour entrer dans le véritable lac, dont les eaux, agitées par une brise assez fraîche, se soulèvent en petites lames courtes et profondes particulières à l'eau douce, et secouent durement d'une façon rapide et fort désagréable notre petit navire.

La terre disparaît graduellement, et ces masses de montagnes que nous laissons derrière nous, éclairées seulement des pâles lueurs de la lune, estompent l'horizon d'une ombre vague, comme des fantômes semblant vouloir nous jeter de loin un dernier adieu.

A minuit nous sommes réveillés en sursaut en arrivant à Otzu. A peine débarqués, une multitude d'hommes, de femmes, et d'enfants porteurs de lanternes, s'élancent à notre rencontre en poussant des cris, et s'arrachent nos personnes pour les entraîner dans les différents hôtels auxquels ils sont respectivement attachés.

Quelques lieues seulement nous séparaient du but de notre voyage ; le lendemain matin, un chemin de fer nous transportait rapidement à Kioto, la ville sainte, ancienne capitale de l'empire du Japon, dont le nom signifie « la grande cité » ou plutôt « la cité par excellence ».

Cette ville possède un hôtel destiné à l'usage exclusif des Européens, qui, grâce à une tolérance administrative, visitent chaque année en assez grand nombre cette curieuse et célèbre cité. On ne trouve aucun confortable dans cet établissement, mais enfin par comparaison on s'y repose avec une satisfaction réelle des auberges et de la nourriture japonaises.

Le panorama de Kioto, vu des hauteurs qui entourent et dominent la ville, est splendide. Les toits pressés, séparés en deux masses par la rivière Kamogawa le plus souvent à sec, s'accidentent des tours dorées des temples à plusieurs étages. Les châteaux impériaux apparaissent isolés dans la verdure

de leurs parcs et de leurs jardins immenses; leurs vieilles murailles semblent des sentinelles vigilantes, placées là pour préserver ces souvenirs du passé du contact de la foule.

De place en place une construction plus considérable indique l'ancienne habitation de ces puissants et riches seigneurs féodaux; ils ont disparu, mais les arbres plantés par eux, derniers vestiges de leur passage, demeurent et abritent encore de leur ombrage les allées peuplées autrefois de ces Daïmio et de cette noblesse anéantie. Faisant suite à cet amas de bambous, de toits de chaume, de bosquets verdoyants et d'antiques maisons, les collines montent en pente douce et s'élèvent graduellement, couvertes et comme constellées de maisons de campagne et de temples, étalés au soleil sur leurs flancs au milieu des bois.

J'avais fait demander, par mon interprète au Fu-Chiji, gouverneur de la ville, la permission de visiter l'ancien palais des Mikado. L'intérêt de cette visite fut singulièrement amoindri; en effet, l'antique demeure des Empereurs spirituels a été entièrement détruite par un incendie et remplacée par une construction récente, réédifiée il y a trente ou quarante ans.

Une poterne donne accès dans l'enceinte de ses murailles. Le palais se compose d'un grand nombre de bâtiments isolés au milieu des cours et des jardins, et reliés entre eux par des galeries couvertes. Ils comprennent une suite de chambres de dimensions différentes, communiquant toutes entre elles et séparées

indistinctement les unes des autres par des panneaux peints, composant seuls l'ameublement.

Ces diverses pièces avaient toutes une affectation spéciale; les unes étaient destinées aux audiences, les autres aux personnes de la cour. Les plus vastes et les mieux agencées, ornées de boiseries sculptées, servaient à l'Empereur et à son sérail.

Les jardins impériaux n'ont rien de bien remarquable, le style de leur dessin est toujours partout identique; de petits bassins, des arbres rabougris et estropiés, des ponts minuscules jetés à profusion sur des canaux sinueux ridiculement étroits, peu d'herbe, peu d'arbres verts, des pierres sculptées en forme de lanternes, et planant au-dessus de ce décor mesquin, un air de solitude et de morne tristesse.

Malgré cela, j'entrevoyais en imagination ce lieu au temps de sa grandeur passée. Il me semblait voir surgir d'une de ces allées désertes les héros recouverts de pied en cap de leurs riches armures, dont les exploits sont narrés dans les légendes que me racontait mon interprète. Dans ce palais s'est déroulée toute l'histoire héroïque de ce peuple : là agissait l'intrigue, vivait la duplicité à côté des sacrifices et des actes de dévouement. Ces murs évoquaient pour moi les souvenirs toujours si attachants d'un mystérieux passé, et celui du Japon me revenait entièrement à la mémoire. Ici, un Daïmio influent assassinait lâchement son frère, et résistait seul contre tous les princes indignés sollicitant son châtiment sans pouvoir l'obtenir du Mikado, indécis et débile, craignant surtout les représailles. Là, deux sei-

gneurs se froissant en sortant de l'appartement du Souverain, s'ouvraient simultanément le ventre, et leur mort entraînait à sa suite celle de tous leurs vassaux.

C'était le temps de la chevalerie; à côté de ces actes de cruauté, au milieu de la pompe éclatante de la vieille cour, les nobles dames pliant sous le poids de leurs costumes de brocart d'or et de soie étalaient leurs richesses et, dans tout l'éclat de leur beauté, allaient elles-mêmes armer de leurs blanches mains le guerrier qui partait pour la guerre, en lui disant les vœux sincères qu'elles formaient pour ses succès et son prochain retour.

Ma visite terminée, le rêve s'efface, et je reviens à la réalité, en reprenant le cours de ma promenade dans les rues animées de Kioto.

Comme à Tokio, les amours faciles ont leurs temples dans la ville sainte; un quartier immense leur est consacré et jouit d'une réputation égale à celle de Yoshiwara; on le nomme Gion. Son aspect est tout autre; au lieu de brillantes avenues, ce sont de petites rues sombres bordées de maisons basses alignées symétriquement, n'affichant aucun luxe extérieur et ayant pour toute enseigne une unique lanterne de papier.

L'hôtel européen est construit dans son périmètre, mais l'accès des djoréa est absolument interdit aux étrangers; défense regrettable, au point de vue de l'esthétique pure bien entendu, car les prêtresses qui y sacrifient sont, paraît-il, les plus jolies et les plus appétissantes du Japon.

Si à Tokio on a vu l'Assakousa, à Kioto la ville sainte, la visite des temples s'impose. Il en est de fort beaux; leur nombre est considérable, on en compte près de mille de toutes dimensions, seulement dédiés à Bouddha.

Au fond du jardin sacré de l'un d'eux, se trouve la maison de plaisance de Taïko, l'un des plus redoutables généraux, qui fut l'auteur d'une sanglante guerre civile avant la révolution dont nous avons raconté les péripéties. Il fut vaincu par la famille Tokougawa qui accapara pendant si longtemps à son profit le trône des Shogun, après avoir fait verser des torrents de sang. Les victimes tombées dans les différents combats reposent dans un grand cimetière établi sur l'une des collines voisines; leurs sépultures, rangées symétriquement, ont l'aspect d'une véritable armée de pierre.

La maison qui nous a ramené à ces souvenirs historiques a résisté aux étreintes du temps; perdue au milieu du feuillage, elle se mire comme une vieille coquette dans l'eau d'un bassin servant d'asile à des carpes plusieurs fois centenaires, qui s'y promènent, majestueuses et graves, pénétrées, semble-t-il, du caractère divin qu'on leur a concédé, s'humanisant parfois cependant, lorsque le bonze préposé à leurs soins apporte la pâtée dont elles se nourrissent.

Cette Tour de Nesle japonaise a trois étages superposés. Ses appartements, témoins des orgies de ses anciens habitants, les révèlent encore par les traces laissées comme pour en rendre témoignage. Les piliers de bois précieux supportant la charpente, et



MAISON DE PLAISANCE DE TAÏKO A KIOTO.

les tatami bordés de soie, ont été usés par endroits à la longue, par le frottement des mains et celui des pieds; les divers objets ont été conservés respectueusement dans la position qu'ils occupaient alors.

Kioto, devenue la seconde ville de l'empire en perdant le Mikado, a du moins conservé le Grand Bonze. Il habite un vaste monastère attenant et communiquant à une suite de grands temples. Ce chef suprême de la religion est considéré comme un dieu et adoré pendant sa vie par le peuple. Les Japonais se prosternent sur son passage, lui jetant de menues pièces de monnaie pour lui faire accueillir favorablement les prières mentales qu'ils lui adressent. Malgré le vif désir que j'en avais, il ne m'a pas été donné d'apercevoir, même de loin, cette rare curiosité, c'est-à-dire un dieu vivant en chair et en os.

Le monastère lui servant de demeure est très-riche; il comprend une suite d'appartements décorés partout de peintures anciennes d'une valeur inestimable. A chacun d'eux se rattachent aussi des souvenirs historiques : l'Empereur a habité la chambre des cicognes; celle des singes a servi de local à l'entrevue de deux puissants Daïri, etc., et une foule d'autres explications que mon cicerone intéressé s'empressait de me donner.

J'arrive enfin à la salle du conseil, vaste pièce dont le parquet forme au fond une petite estrade. Elle est employée par le Grand Bonze en guise de trône, pour présider une espèce de concile mensuel, tenu par les grands dignitaires de l'église du pays.

Non loin de là on a créé récemment une école de

théologie, destinée à l'instruction des bonzes; les bâtiments construits à cet effet dans le style européen, et les cours qui les séparent, sont fort beaux et très-vastes. Le Mikado est venu les inaugurer en personne; aussi conserve-t-on précieusement la chaise sur laquelle il s'est assis pendant la cérémonie. L'ameublement et la décoration criards, sans unité et sans goût, sont un mélange hétéroclite du plus désagréable aspect, de l'ancienne et de la nouvelle civilisation.

Il existe pour les constructions sacrées une méthode, des principes, une architecture spéciale; décrire un temple suffit pour les faire tous connaître dans leurs lignes et leurs dispositions principales.

Ils sont généralement entourés d'un bois sacré auquel donne accès un portique en bois ou en pierre, composé de deux colonnes supportant un couronnement de courbe elliptique peu accentuée, dont les deux extrémités se relèvent en débordant de chaque côté. Une large avenue dallée et bordée de pierres sculptées à jour simulant des lanternes recouvertes d'un chapeau chinois, conduit à l'enceinte propre du temple. Intérieurement ou dans le parc se trouve une tour à plusieurs étages, cinq en général, superposition de constructions semblables et de même grandeur, emboîtées les unes au-dessus des autres; leurs toits parallèles, très-agrémentés, ont la forme de ceux des pavillons chinois : le tout est surmonté d'une flèche de même style. Le plus souvent il existe aussi des constructions abritant des fontaines sacrées, et un toit garan-

ENTRÉE D'UN TEMPLE.

tissant de la pluie une grosse cloche d'airain toujours muette.

La seconde clôture est faite d'un mur ou d'une grille de bois. Une lourde porte en ferme l'entrée; de chaque côté sont placées dans des niches des statues de guerriers armés, chargés de la garde des divinités et de leur demeure.

Le temple lui-même, isolé au milieu d'une cour, est un édifice carré recouvert d'un large toit aux arêtes se recourbant en l'air, abritant une galerie extérieure élevée de quelques mètres au-dessus du sol. Un escalier monumental y donne accès. La construction entière est en bois sculpté, peint en rouge vermillon et doré. L'intérieur, ou sanctuaire, est peu spacieux et encombré de statues et emblèmes des dieux et des déesses. Le plus souvent on n'y pénètre pas, les fidèles sont réduits à faire leurs dévotions de l'extérieur.

Le luxe et l'ornementation de ces temples sont voyants et de mauvais goût; beaucoup de sculptures, d'assemblages criards de couleurs, de tableaux, de fresques, de candélabres et de châsses dorés; enfin un feu d'artifice de clinquant tirant l'œil, qui ne fait honneur ni à l'art japonais, ni aux bonzes organisateurs de cette mise en scène habituelle à l'exploitation sacerdotale.

CHAPITRE XIX

RELIGION.

Le *Sinto*. — La création du monde. — Tensio-dai-sin. — Les dieux et déesses. — Sotoktais. — Le Bouddhisme. — Les sectes de *Yodo,* de *Monto* et de *Shoritzu*. — Le paradis et le purgatoire. — Culte. — Les ordres religieux. — Pèlerinages. — Funérailles et cimetières. — Superstition.

Nous venons de parler des temples, nous allons nous occuper maintenant de la religion et du culte.

L'histoire de la religion se mêle intimement aux premières manifestations des races humaines; c'est elle qui a la prétention de raconter les commencements, d'éclairer les ténèbres. Elle procède par affirmation, dédaigne les documents, se rit des preuves. Partout elle se déclare divine, partout aussi ses fondateurs se disent envoyés ou fils de dieux, le plus souvent dieux eux-mêmes.

Ces caractères se retrouvent dans les différentes théogonies japonaises; aussi faut-il, faisant abstraction de la raison, puiser dans la confusion des légendes mythologiques et accepter des mythes passés à l'état de tradition, si l'on veut faire un exposé compréhensible des origines, de la doctrine et de la morale de ce peuple.

Chez les Japonais la phase fétichiste, dans laquelle

s'arrêtent si longtemps la plupart des sociétés humaines avant de se dérouler sous l'aspect du polythéisme, n'a pas été de longue durée, ou n'a pour ainsi dire pas existé. Dès le début, la religion nationale était le *Sinto,* ce qui veut dire « voix de dieu »; elle avait pour objet l'adoration du soleil, considéré comme le père des grandes forces de la nature, personnifiées dans une multitude de dieux et déesses.

Nous allons essayer de grouper les éléments de cette histoire fabuleuse, dans l'ordre chronologique que les Japonais leur donnent. Voici le récit de la création du monde :

Anciennement le ciel et la terre n'étaient pas encore séparés. Le chaos en forme d'œuf jetait des vagues comme une mer agitée, et contenait en suspension les germes de toutes choses. La matière pure et transparente s'éleva pour former les nuages et l'éther, leur partie la plus subtile; le reste pesant et opaque fut précipité par son poids, se coagula et durcit en produisant la terre. Le ciel fut donc constitué le premier. Un être divin naquit en son milieu. Cet être, le plus éminent, le plus puissant, le plus parfait des esprits célestes, planait au-dessus de la matière en suspension dans l'espace. Il remua avec un long glaive rouge cette masse confuse, afin de la délayer pour en former sans doute plus facilement notre sphère. En retirant son instrument, il s'en échappa une écume bourbeuse dont les gouttelettes formèrent les îles du Japon; c'est de là que venait l'ancien nom de ce pays : *Owadjishima,* « l'île d'écume terrestre ».

Le grand esprit se dédoubla en formant deux génies, l'un mâle et l'autre femelle, qui descendirent sur la terre et se mirent à marcher dans une direction opposée. A leur première rencontre, la déesse adressa d'abord la parole; le dieu, outré de son audace, se retourna avec colère, et ils recommencèrent leur promenade circulaire.

Au second tour, le mâle fit cette fois les avances; ils se livrèrent alors au premier accouplement. De leur union naquirent d'abord les continents et les mers, ensuite les plantes, puis les rivières et leurs poissons, les oiseaux et enfin les animaux. Après cela ils eurent des enfants à leur image.

Leurs descendants formèrent la première dynastie divine, le *Ten-sin-sitsi-dai*, comprenant une suite de sept esprits, dont la durée des règnes est incommensurable. Puis vint une seconde généalogie de cinq demi-dieux, le *Sin-sin-godai*, dont le premier, Tensio-dai-sin, est considéré comme le créateur de la race japonaise; tous ses frères et sœurs étant morts, c'est lui qui aurait donné naissance aux ancêtres de tous les habitants actuels du Japon.

Les temples consacrés à ce dieu, adoré comme le plus puissant, sont très-nombreux, et l'on en rencontre dans chaque ville. Les Japonais le considèrent comme vivant bien avant Sinkwosi, ou en chinois Tien-Hoamtsij, le fabuleux fondateur de la nation chinoise ; mais cette rivalité d'ancienneté entre les deux peuples est toute à la faveur du Céleste Empire, le seul pays du monde dont l'histoire authentique soit soi-disant rapportée depuis plus de quatre mille ans.

L'Olympe japonais contient une quantité innombrable de dieux ; les bonzes en découvrent d'inconnus chaque fois qu'ils élèvent un temple, afin de le placer sous la protection d'un nouveau patron.

Ces nombreuses divinités masculines et féminines ont chacune des attributions spéciales, et leurs symboles et leurs emblèmes sont respectivement les mêmes. Les unes sont accompagnées d'animaux ou munies d'instruments divers, les autres ont, suivant le cas, plusieurs membres, plusieurs têtes ou plusieurs yeux. Parmi les dieux les plus connus et les plus renommés du Japon, se trouvent les sept dieux du bonheur, représentés avec des crânes dénudés d'une hauteur prodigieuse.

En fouillant dans la suite des légendes, on trouve le *Yamato-bumi*, la « Bible de l'antiquité japonaise », un des plus anciens documents, dans lequel sont rapportées les luttes des dieux japonais et leurs conquêtes sur les dieux autochthones aïnos, chassés par eux du territoire.

En outre de tous les dieux et déesses, il existe une quantité considérable de saints, sous le nom générique de *Hotoké,* qui ont aussi leurs temples spéciaux et qui sont presque adorés à l'égal des divinités. Ce sont en général les empereurs défunts, les guerriers dont les hauts faits sont narrés dans les annales, et enfin les bonzes célèbres.

Toute religion a eu son inventeur, son prophète ; la théologie japonaise, elle aussi, possède les apôtres de sa doctrine, et parmi ces derniers nous trouvons Sotoktais, dont la vie est racontée tout au long dans la

légende. Nous empruntons à Kaempfer cette traduction des livres indigènes authentiques les plus anciens, relatant les circonstances remarquables qui précédèrent et accompagnèrent sa naissance :

« Une nuit, sa mère le vit en songe, environné de rayons qui brillaient comme le soleil, et une voix lui adressa ces paroles : « Moi, le saint Grisoboratz, « renaîtrai encore pour enseigner le monde, et à cet « effet je descendrai dans ton sein. » A l'instant, elle se réveilla et se trouva enceinte. Huit mois après, elle entendit distinctement l'enfant parler dans son sein, et accoucha le douzième mois, sans peine et même avec plaisir, d'un fils qui fut nommé alors Fatsimo et après sa mort Sotoktais. Le miraculeux enfant ne tarda pas à donner des signes de sa piété future. La dévotion et la prière faisaient les délices de ses tendres années. »

Mais pendant toute cette première période, il n'existe pas, à proprement parler, de religion. Une quantité de dieux, aucun dogme défini, pas de culte pour ainsi dire, si ce ne sont quelques coutumes superstitieuses, des légendes fabuleuses transmises de générations en générations, c'est-à-dire enfin un système théogonique des plus primitifs et ne se basant sur aucune donnée sérieuse.

Nous arrivons ainsi jusqu'au sixième siècle, au moment de l'introduction du bouddhisme apporté de Chine au Japon. L'importation de cette nouvelle doctrine, antagoniste de l'ancienne, eut pour résultat, chez ce peuple sans croyances religieuses, d'amener une fusion singulière de son paganisme et de la religion originaire de l'Inde.

Les Japonais admettent Bouddha parmi leurs Hotoké comme un simple saint homme; cependant ils ont pris sa morale et ses dogmes pour les appliquer à leur ancienne théologie. Le mélange fut si complet, qu'il est impossible de distinguer aujourd'hui les deux religions et de discerner dans cette confusion les croyances originaires de celles qui se sont greffées dans la suite.

Cette fusion a amené nécessairement des divergences assez considérables. De là sont sorties de nombreuses sectes différentes; on en a compté jusqu'à quatorze principales : mais elles se basaient plutôt sur des théories philosophiques que sur la religion elle-même; les prosélytes n'étaient en somme que les disciples des idées et des préceptes de leurs maîtres. La plupart de ces sectes eurent une durée très-éphémère.

Il en existe encore trois aujourd'hui, réunissant un grand nombre d'adeptes. La première est la secte de *Yodo,* celle des Shogun, dont les bonzes gardent encore les tombes à Niko et à Shiba; ensuite viennent celles de *Monto* et de *Shoritzu.*

Les prêtres de Yodo restent toujours célibataires, se nourrissent uniquement d'herbes et de légumes, et, pour tout culte, passent leur temps à répéter cette seule et unique prière, remarquable par son laconisme : « Je prie Bouddha. » Ils accompagnent cette phrase monotone en frappant sur une cloche ronde avec un petit marteau.

A côté de ces sectateurs farouches, durs pour leur corps, existent de véritables épicuriens, les sectateurs

de Minto, à la philosophie aimable et facile, prenant la vie par son bon côté, et dont le culte très-pittoresque, très-brillant, très-décoratif, n'exige ni macérations, ni pénitences, ni pèlerinages. Leurs prières, pour en rendre l'étude facile à tous, sont écrites en langue populaire. Les bonzes se marient, et la prêtrise chez eux est héréditaire; à défaut de fils, ils la transmettent à un gendre ou à un héritier d'adoption.

Les disciples de Shoritzu, au contraire, sont encore bien plus farouches que ceux de Yodo; leur culte est aride et pénible; ils sont très-intolérants, et les bonzes passent leur vie à discuter des questions théologiques.

Le bouddhisme japonais admet un paradis, le *Gokuraru,* et un lieu à la fois enfer et purgatoire, le *Djinkoku,* où les méchants sont envoyés après le jugement de Jemma, qui tient à la main un miroir sur lequel viennent se reproduire toutes les actions humaines et y restent fixées plus ou moins longtemps, suivant les fautes commises par les mortels pendant leur vie. Les prières et les pénitences de leurs parents ou amis sur la terre peuvent abréger la durée de leurs souffrances; après avoir obtenu leur grâce, leurs âmes passent dans des corps d'animaux tels que serpents, insectes, crapauds, etc., accusés des mêmes penchants dont ces damnés avaient à expier la souillure. Après un temps plus ou moins long de purification et d'expiation, ils reviennent dans des corps humains et peuvent après ces diverses épurations mériter le bonheur éternel.

Le culte des Japonais est des plus simples. Leur foi ne leur impose aucunes pratiques religieuses, et ils ne se rendent au temple qu'à leur gré.

Les bonzes eux-mêmes n'officient pas; ils entretiennent le temple et vivent des aumônes et des présents des visiteurs. Ils font de temps en temps, accroupis dans le sanctuaire, des prières à voix basse; c'est à peu près le seul culte intérieur. Cependant certaines cérémonies de la secte de Yodo se font avec pompe : la statue de Bouddha apparaît entourée de cierges et de brillants ornements, au milieu des chants sacrés et des psalmodies entremêlées des sons des gongs et des tambours.

Les fidèles venus dans l'intention d'adresser une prière au dieu, s'approchent de l'entrée du temple, jettent une modeste offrande dans une large caisse munie de barreaux de bois à la partie supérieure et disposée à cet effet devant chaque image sacrée; ils font ensuite tinter au moyen d'une corde une cloche, un grelot, ou un gong placé sur le devant de l'édifice au-dessus de l'escalier, afin d'avertir le dieu de leur présence et d'attirer son attention, en lui faisant savoir qu'ils ont donné l'aumône sans laquelle la divinité ferait la sourde oreille. Ensuite ils exposent leurs demandes en joignant les mains et en faisant de profondes salutations.

Il existe aussi des prédicateurs dont les sermons consistent dans les récits d'anecdotes, dont ils déduisent une maxime de morale toujours irréprochable, mais froide et souvent désolante.

En général le peuple est très-indifférent, plutôt irrévérencieux; il n'est pas rare de voir des enfants venir s'amuser à tirer la cloche et troubler ainsi inutilement les divinités.



LES BONZES.

Les différents dieux importent peu, on les adore alternativement, aussi bien les uns que les autres. C'est surtout en voyage, en visitant les temples célèbres, que les Japonais leur font des prières, en les adressant de préférence aux plus puissants, reconnaissables à la richesse des temples qui leur sont dédiés.

Il existe encore différents modes d'adoration. Un des plus curieux, consiste à mâcher des prières imprimées vendues par les bonzes, et à les envoyer ensuite à la figure des statues divines, dont les têtes vénérées se trouvent souvent constellées de boulettes de papier.

Les idoles ne restent pas toujours confinées dans leurs temples; on les sort parfois traînées sur des chars pompeusement décorés et entourés d'un cortége grotesque, comme nous l'avons déjà décrit à l'occasion de notre passage au village de Hondo. Ces expositions annuelles durent plusieurs jours; elles n'ont aucun caractère religieux et ressemblent beaucoup à de véritables mascarades.

Le clergé, malgré certains dehors qu'il s'efforce de rendre dignes, a la réputation bien méritée d'une profonde immoralité. Il existait autrefois une grande quantité d'ordres de moines vivant des générosités des princes. C'était dans leurs couvents et dans leurs monastères que se trouvaient concentrées toutes les connaissances intellectuelles. Les temples servaient d'écoles; ils étaient les foyers de lumière et les centres de tous les progrès scientifiques. Mais la caste sacerdotale voulut s'arroger des droits exorbitants, et sa puissance croissante porta ombrage aux grands feu-

dataires. Au seizième siècle, Nabunaga lui déclara une lutte acharnée et réussit à s'en rendre maître. Aussi, depuis la nouvelle révolution, le nombre des moines a-t-il beaucoup diminué.

Les ordres de femmes sont aussi assez nombreux ; pour beaucoup d'entre elles, malheureuses en ménage, le couvent est un asile où elles attendent de leur mari le consentement au divorce ou la répudiation.

Enfin il faut encore citer les prêtres mendiants, les *y'ama-bushi,* en nombre considérable. Cette institution était autrefois le refuge de tous les malfaiteurs; pour échapper aux regards gênants de la police, ils se cachaient la figure dans un panier renversé, percé seulement de deux trous pour les yeux. Cette coiffure a été interdite et remplacée par un grand chapeau de paille marron en forme de cône élevé. Ils sont habillés de blanc et portent des coquillages attachés à leurs vêtements. Munis d'un instrument à cordes et d'un long bâton, ils vont mendier leur vie de porte en porte. On leur donne l'hospitalité dans tous les hôtels des villes et des villages qu'ils traversent.

Ce sont eux qui conduisent les nombreux pèlerinages annuels, en exploitant les bandes de pèlerins qui les suivent. La plus célèbre de ces pieuses excursions est celle du Fudji-yama, dont quinze ou vingt mille pèlerins font chaque année en été la pénible ascension, accompagnée de toutes sortes de formalités.

Ils ont la coutume de porter des ex-voto, consistant le plus souvent à laisser dans les temples les sandales de paille avec lesquelles ils sont venus; quelque-

fois ils en font même fabriquer de colossales à cette intention. Les femmes donnent aussi de leurs cheveux ; dans le voisinage de Tokio, il existe un temple où sont déposées un nombre suffisant de chevelures pour former un câble fort gros de plusieurs mètres de longueur.

En revanche, on rapporte de ces pèlerinages de petites planchettes de bois gravées, que les Japonais clouent au-dessus des portes d'entrée de leurs maisons. Elles en sont presque toutes ornées, mais ce sont toujours les djoréa qui en possèdent la plus grande quantité.

Certaines femmes portent sur elles des reliques de bois dans de petits sacs de toile. Elles ne s'en séparent jamais, et considèrent le jour de la perte de leur fétiche comme devant être celui de leur mort.

En réalité, le seul culte existant au Japon est celui des ancêtres. Les Japonais vénèrent beaucoup les morts, et l'on rencontre même des tombes où reposent des cadavres d'animaux. Dans la plupart des maisons, un petit autel entouré de veilleuses est consacré aux personnes mortes de la famille. Cette coutume date, paraît-il, de l'époque du bannissement du catholicisme. Pour ne pas être soupçonné de favoriser ou de pratiquer secrètement la religion chrétienne, chacun était alors obligé d'avoir chez lui un autel consacré à ses ancêtres, ou à une idole représentant un des dieux adorés dans le pays.

Les cérémonies religieuses ayant trait aux funérailles sont les mieux observées. Aussitôt après le décès, le prêtre est appelé afin de donner au mort le

nom posthume sous lequel il se présentera devant les dieux, pour être jugé et faire les migrations exigées par l'état de son âme. Le cadavre est ensuite tourné du côté du nord, et l'on apporte à son chevet un repas complet. Quarante-huit heures après, on lui rase entièrement la tête; son corps est lavé et revêtu d'un kimono blanc avant d'être mis en bière.

Les bières sont de forme cylindrique, en bois de pin soigneusement raboté, mais sans aucun ornement ni peinture. Le cadavre y est placé ramassé sur lui-même, les genoux et les coudes ramenés sur la poitrine, et les vides sont remplis de feuilles de thé.

Pour les pauvres, l'enterrement a lieu la nuit, afin de ménager l'amour-propre des parents qu'humilierait la simplicité des funérailles. Les riches, au contraire, étalent leur luxe en plein jour ; un prêtre précède la bière, portée sur les épaules de quatre hommes; les proches parents suivent en costume de gala, et les amis terminent le cortége.

Nous avons déjà parlé d'une secte pratiquant l'incinération, mais cet usage est aboli. A présent, il a lieu seulement indistinctement pour tous, dans les cas de mort à la suite de maladies épidémiques.

Les anciens sintoïstes couchaient leurs morts dans de longs cercueils. Autrefois, sur les tombes des grands seigneurs, leurs serviteurs s'immolaient volontairement, afin d'être enterrés avec le maître qu'ils avaient servi pendant leur vie. Dès l'an 3 de notre ère, un édit impérial interdisait cette coutume barbare; mais elle se perpétua malgré cela jusqu'à la fin du seizième siècle.

Les cimetières sont toujours de petites dimensions et ne se rencontrent qu'auprès des grandes villes. Les pierres tumulaires sont hautes et pressées les unes contre les autres. Dans les villages et les bourgs, il n'existe pas d'endroit spécial réservé à l'ensevelissement des morts; les tombes sont groupées en petit nombre, le plus souvent dans le voisinage des habitations.

En outre des cérémonies funéraires, les Japonais observent encore assez régulièrement certaines pratiques religieuses ayant trait aux phases principales des différentes époques de la vie : sept jours après la naissance d'un enfant, les parents se rendent au temple pour lui donner un nom; on y conduit les filles à trois ans, âge auquel on leur laisse pousser les cheveux, et à sept ans lorsqu'elles prennent la ceinture. On y mène aussi les garçons arrivés à leur cinquième année, époque où ils commencent à mettre la jupe portée par les anciens Samourai.

Voici rapidement exposées les grandes lignes de l'origine de la religion au Japon, du culte et des pratiques religieuses de ce pays; mais il existe en outre de nombreuses croyances superstitieuses répandues surtout dans le bas peuple.

Le spiritisme y est connu; des sorciers prédisent l'avenir en évoquant l'esprit des sages et des saints. On trouve des légendes ressemblant à celle du *loup-garou* et des farfadets des régions de l'ouest de la France; le renard *Kitsumi* et le blaireau *Tanuki,* ainsi que les chats, ont une mauvaise réputation et sont accusés de jouer la nuit les plus méchants tours aux

hommes. Bien des gens croient aussi aux spectres, aux revenants et aux mauvais esprits.

En somme, au Japon, on trouve de nombreuses habitudes superstitieuses, mais ni culte ni religion sincère; un peuple indifférent et incrédule, c'est-à-dire profondément sceptique, peu ou pas du tout dirigé par une caste sacerdotale sans autorité et sans prestige; un peuple, en un mot, dont la raison écarte toujours le merveilleux. Aujourd'hui, la constitution sociale du pays est profondément ébranlée, et notre civilisation trouvera là un terrain tout préparé pour recevoir le virus européen, dont les ravages seront d'autant plus rapides qu'il n'aura aucune barrière morale à détruire pour se propager.

CHAPITRE XX

OSAKA.

La troisième ville du Japon. — Le château fort. — Le mariage. — Le *sansanku*. — Le théâtre japonais. — Mise en scène. — Les hommes « noirs ». — Le régisseur et l'orchestre. — Les acteurs. — Les conteurs. — Origine de la lutte. — Les lutteurs. — L'arène. — Le combat. — Kobé. — Retour à Tokio.

Après avoir suffisamment visité Kioto et ses antiques monuments, après m'être saturé de ses curiosités et des légendes attachées à chaque souvenir historique, je repris la voie ferrée pour me rendre à Osaka.

La ligne traverse une grande vallée bien cultivée, émaillée de temples enfouis dans leur sombre enceinte de verdure, et parsemée de pittoresques villages assis paisiblement à l'ombre des bois de bambous.

Cette juxtaposition de civilisation européenne à côté de ce vieux monde étonne et choque pour ainsi dire; le chemin de fer gâte les paysages, mais on s'en sert néanmoins avec plaisir.

Osaka, moins illustre que Kioto, moins peuplée que Tokio, est la troisième ville du Japon. On pourrait l'appeler, si cette qualification à force d'être employée n'était devenue banale, la « Venise de l'Orient ». Elle est bâtie au milieu d'une infinité de

canaux qui la traversent; les ponts de bois, en forme d'arc chère aux Japonais, y sont innombrables; on en compte, paraît-il, plus de trois mille cinq cents. Cette ville est remarquable par sa propreté et son grand commerce; les jonques de toutes dimensions la sillonnent en tous sens. La rivière Kamo-gawa, sa principale artère, forme au nord un vaste îlot où se trouve placé l'hôtel destiné aux Européens.

De cette position, la ville apparaît dans son ensemble, avec ses petites maisons baignées par les canaux, dont l'eau reflète comme un miroir ces légères façades et les toits des temples, au milieu des bateaux glissant à sa surface. Tout au fond, impassibles dans leurs masses de pierre écrasantes pour ces maisonnettes de bambou, les murs de l'ancienne forteresse du palais de Taïko se dressent encore, comme un vestige de son ancienne puissance.

Ma première visite fut ce château ou *Siro,* transformé en caserne, et dont les hautes murailles restent seules debout depuis sa destruction. Elles sont formées de blocs de pierre énormes; quelques-uns de ces monolithes atteignent six mètres de hauteur sur dix mètres de longueur. On ignore par quels moyens mécaniques on arrivait anciennement à remuer de pareilles masses.

Le château fort d'Osaka se compose de trois enceintes concentriques d'un périmètre peu développé, de plus en plus élevées à mesure qu'elles se rapprochent du centre, et munies à chacun de leurs angles de grosses tours carrées. Elles sont respectivement entourées de larges et profonds fossés tra-

versés par des ponts-levis. En face de ces moyens de défense on peut se demander comment les guerriers japonais, avec leurs armes blanches, ont pu jamais s'emparer d'une pareille place forte.

Au milieu se trouve une tour dominant toute la citadelle : un puits excessivement profond y est creusé, et permettait d'alimenter la garnison en cas de blocus. Du sommet de cette tour, la vue est splendide et s'étend jusqu'à la mer.

Au pied du Siro, sur le bord de la rivière, de hautes chèminées d'usine se profilent sur le fond du ciel et remplissent l'air de leur fumée noire; on perçoit le bruit des marteaux-pilons, le grincement des limes : c'est une manufacture d'armes et une fonderie de canons construites et dirigées par des Anglais. Plus loin, sur l'autre rive, se trouve un bâtiment de style européen où se fabrique toute la monnaie métallique de l'empire, sous la direction d'ingénieurs également anglais.

Osaka possède un muséum, où sont collectionnés en petit nombre les animaux et les plantes indigènes; un bazar installé sur le modèle de ceux de Tokio y a été adjoint.

Mais Osaka se fait surtout remarquer, comme nous l'avons déjà dit, par son commerce immense pour une ville japonaise. C'est le grand entrepôt des denrées alimentaires que nous appellerons de luxe, telles que : herbes aromatiques et médicinales, algues, notamment les laminaires, champignons, poissons secs, etc. Tout un grand quartier est entièrement consacré à la vente de ces produits excentriques.

la femme japonaise. Le mari possède tous les biens et peut répudier sa femme très-facilement, en cas de stérilité, de jalousie ou de manque de capacité pour l'administration de sa maison ou l'éducation de ses enfants, c'est-à-dire, à sa propre volonté. La femme peut aussi demander le divorce contre son mari, et l'obtenir par consentement mutuel.

En cas d'adultère, le mari a le droit de tuer sa femme, à la condition de tuer son amant en même temps; s'il ne se vengeait que sur l'un des deux coupables, il serait poursuivi comme meurtrier.

Pendant mon séjour à Osaka, je fis connaissance avec les théâtres japonais. Ces lieux de plaisir, très-goûtés des indigènes, jouissent d'une vogue immense et sont fort nombreux dans toutes les grandes villes.

Les théâtres jouent sans discontinuation toute la journée et toute la soirée, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Les Japonais y vont en général en famille et y demeurent pendant toute la durée du spectacle, c'est-à-dire quinze ou seize heures sans bouger; les frais d'entrée, du reste, sont assez dispendieux et s'augmentent encore considérablement du prix élevé des nombreuses consommations liquides et solides qu'ils ingurgitent sans cesse, mêlant agréablement de cette façon les plaisirs plus tangibles du boire et du manger aux jouissances intellectuelles de la représentation.

La salle, assez vaste, consiste simplement en un bâtiment rectangulaire construit en planches. Une étroite galerie divisée en loges en fait le tour; des planches, placées parallèlement sur le sol, servent de

ACTEURS COSTUMÉS.

bancs et forment le parterre. La scène, élevée d'environ un mètre, communique avec le fond de la salle par un pont étroit passant au-dessus de la tête des spectateurs, sorte de praticable destiné à l'entrée et à la sortie des acteurs. Un rideau vertical glissant au moyen d'anneaux sur une tringle de fer horizontale, est tiré par un homme qui traverse la scène sans respect pour l'illusion, à la fin et au commencement de chaque acte, et permet les changements de tableaux.

La mise en scène est enfantine, les décors ridicules : ainsi, par exemple, une toile de fond ornée de grands ronds jaunes simule une chaîne de montagnes, des taches vertes représenteront une forêt, et le tout à l'avenant. Si l'action se passe dans l'intérieur d'une maison, les cadres mobiles des fenêtres et des portes sont placés au milieu de la scène, et indiquent seuls les séparations et les limites des chambres.

Les machinistes, continuellement mélangés aux personnages de la pièce durant la représentation, sont pour cette raison vêtus de noir afin d'être distingués des acteurs prenant part à l'action; on ne doit pas s'apercevoir de leur présence. Les Japonais, habitués à ces grossières conventions, n'en semblent pas gênés pour la compréhension de l'intrigue.

En fait d'éclairage, on pourrait se croire au siècle de Louis XIV. De mauvaises chandelles, aux fortes mèches de papier nécessitant continuellement les soins du porteur de mouchettes, forment la rampe, dont la lumière insuffisante parvient à peine à produire une demi-obscurité sur la scène et dans la salle. On supplée à ce grave inconvénient pour le jeu des

acteurs, par des chandelles supplémentaires, fixées aux extrémités de longs bâtons, tenus par des hommes « noirs » rampant derrière chaque acteur de façon à l'éclairer dans tous ses mouvements. Dans les moments les plus dramatiques, lorsque cinq ou six personnages sont en scène, toutes ces ombres humaines, se traînant à terre avec leurs lumières emmanchées d'autant plus rapidement que l'action est plus vive, produisent un effet comique des plus intenses.

Les machinistes ne restent pas non plus inactifs, ils arrangent les amples vêtements des acteurs autour d'eux chaque fois qu'ils s'accroupissent à terre, et apportent tous les accessoires dont on peut avoir besoin. La bizarrerie de ce spectacle est encore augmentée par la présence du souffleur, se tenant derrière les acteurs et passant de l'un à l'autre pendant le dialogue, pour leur lire à haute voix la phrase que répète ensuite avec les intonations voulues chaque personnage.

L'action est réglée d'une façon aussi étrange que le débit; les grands accessoires dépassent comme convention tout ce que l'on peut supposer, et font amplement honneur à l'imagination des spectateurs.

Un personnage doit-il, par exemple, se sauver en bateau au travers de la scène : il se place au centre d'un cadre de bois monté sur des roulettes, et marche gravement pendant que deux hommes poussent par derrière son encadrement mobile. Dans une autre circonstance, le héros de la pièce doit-il être dévoré par des rats : un homme habillé de noir agite au-dessus de sa tête des morceaux de papier attachés par des

ficelles à un bâton et représentant ces animaux. Chose surprenante, tout le monde en comprend la signification.

Ces exemples peuvent donner une idée de la machination et des trucs japonais; mais cependant, malgré leur simplicité, il se fait quelquefois des changements à vue. La scène est alors mobile et peut tourner sur un pivot central; la toile du fond étant à double face, il suffit de faire exécuter une demi-rotation au plancher pour avoir un changement de décor.

Le régisseur ou directeur de la scène, assis sur le bord du théâtre, règle les entrées et les sorties, fait mouvoir les acteurs et les machinistes, au moyen de deux gros morceaux de bois dont il frappe une planche sonore par coups plus ou moins violents et plus ou moins rapprochés les uns des autres. Il souligne aussi avec le même instrument, par un formidable roulement, les endroits pathétiques, et couvre dans ce cas complétement la voix des acteurs.

L'orchestre est placé latéralement, à l'endroit réservé aux avant-scènes dans nos théâtres; il se compose de deux ou trois chanteurs s'accompagnant sur le samecen. Ces artistes poussent une série de cris ou hurlements de bêtes fauves, et frappent suivant les mêmes méthodes artistiques japonaises sur les cordes de leurs intruments, en leur faisant rendre des sons dignes en tous points des chants qu'ils accompagnent.

Tel est le cadre dans lequel se meut l'art dramatique au Japon : une mise en scène à peu près nulle, à l'exception cependant des costumes, qui en général sont très-riches et très-beaux.

Un usage proscrit les femmes de la scène; il existe cependant à Tokio un théâtre où tous les rôles sont uniquement tenus par des femmes; on a souvent aussi recours aux enfants. Dans tous les cas, les deux sexes ne sont jamais réunis, et les rôles féminins sont ordinairement remplis par des hommes; du reste, la perfection avec laquelle ils se griment et se travestissent, rend sur ce point l'illusion absolument complète.

Les acteurs débitent leurs phrases avec lenteur et emphase, exagérant encore la façon traînante et sonore dont les Japonais prononcent leur langue dans la conversation ordinaire. Ils emploient un ancien idiome spécial d'une grande pureté, mais difficilement compréhensible pour les gens peu instruits; en revanche, ils articulent tous les mots avec une netteté parfaite, permettant de distinguer les moindres syllabes. Les dialogues sont du reste peu nombreux; le talent des artistes consiste surtout dans la mimique et dans les jeux de physionomie, auxquels ils prêtent toute leur attention. A chaque parole, ils se livrent à des gesticulations et des grimaces impossibles à décrire. Leurs danses consistent simplement en une suite de poses plastiques plus ou moins excentriques.

A chacune de leurs sorties, les acteurs traversent la salle sur la planche placée au-dessus de la tête des spectateurs. Auparavant ils gratifient le public de quelques contorsions, et, suivis des hommes chargés de les éclairer, ils prennent alors des allures tourmentées appropriées à leurs rôles, pour les soutenir jusqu'à leur disparition dans les coulisses.

Les pièces sont une sorte de mélange de dialogue, de mimique et de danse. Le canevas des drames composant le répertoire ordinaire est le plus souvent emprunté à des légendes connues, ce qui en rend la compréhension beaucoup plus aisée pour les indigènes. L'intrigue y est nulle, ou du moins si simple que la pantomime et quelques mots détachés saisis au passage peuvent suffire à la faire comprendre et permettre de suivre sans trop de difficulté les différentes péripéties de la pièce.

Ces longues heures de théâtre sont coupées de temps en temps par des entr'actes de cinq à six minutes seulement. Les spectateurs ne paraissent aucunement fatigués; leur attention ne se ralentit pas un instant et ils manifestent fréquemment leur enthousiasme en applaudissant bruyamment le talent d'un acteur dont le jeu leur a fait plus particulièrement plaisir.

Certains critiques affirment que dans la comédie de mœurs, l'acteur japonais flétrit les ridicules de la société et s'en moque avec un talent d'interprétation qui en fait le premier artiste du monde. Nous ne poussons pas l'admiration jusqu'à ce point, et sans méconnaître le véritable mérite des comédiens renommés, nous croyons cette appréciation singulièrement exagérée.

A côté de ces grands spectacles, se trouvent dans un genre analogue les conteurs de légendes, qui n'ont pas moins de succès auprès des foules que les théâtres n'ont de vogue. Ce sont, on pourrait presque dire, les professeurs ambulants de l'histoire nationale.

C'est toujours dans une petite chambre enfumée, sur une estrade mal éclairée, que le conteur de légendes, affublé du costume ancien, raconte une histoire burlesque, ou rapporte en gesticulant les grandes actions des héros de son pays et les malheurs des héroïnes des drames passés. Il imite la voix, les gestes de chacun des personnages participant au dialogue; il fait frissonner et pleurer son auditoire très-impressionnable, suivant les diverses péripéties de son récit, enthousiasmant par instants le public groupé autour de lui, qu'il domine et qui, suspendu haletant à ses lèvres, frémit tout entier à chaque nouvelle émotion.

Après les théâtres, après les conteurs de légendes, il existe une autre distraction qui pour les Japonais offre un attrait irrésistible : c'est la lutte.

L'art de la lutte — car c'est un art dans ce pays, avec ses règles, ses inspirations et ses artistes — est connu au Japon depuis un temps immémorial. La première mention qui en soit faite date de l'an 29 avant Jésus-Christ. Dans ce temps-là, dit la tradition, existaient deux hommes d'une force extraordinaire : l'un nommé Taféma-no-koigé-faga, habitant la province de Yamato, et l'autre nommé Nomi-no-Soukouné, originaire de celle d'Idzoumo. Le Mikado les fit venir à sa cour pour lutter devant lui. Le premier se cassa la jambe et mourut; l'autre, gratifié d'un petit terrain et d'une pension, resta dans la capitale. Il fut l'inventeur des poupées de terre glaise et d'autres jouets sans grande importance; nommé plus tard intendant des travaux publics, cette

dignité resta à ses fils, ses petits-fils et leurs descendants. Sa famille prit le nom de Taka-fara. On voit par là de quelle estime jouissaient les lutteurs déjà à cette époque.

Les lutteurs sont organisés en corporation. Au nombre environ de trois cents, solidaires les uns des autres, ils sont répandus dans les grands centres. L'admission dans la corporation est entourée de certaines formalités et prescriptions; les jeunes postulants s'engagent par serment à se soumettre et à observer fidèlement les règles de la confrérie : ils font notamment vœu de chasteté absolue, et sont dans l'obligation de s'astreindre à une nourriture spéciale, consistant à manger principalement du riz très-cuit et ayant pour conséquence, jointe à l'exercice, de développer les muscles au point de rendre ces hommes obèses, fait excessivement rare au Japon.

Ils ont une hiérarchie et n'exercent aucun métier. Reçus dans la société à l'âge de seize ou dix-huit ans, ils suivent les leçons des professeurs, c'est-à-dire des plus forts, occupant le premier rang, et passent ensuite successivement, au fur et à mesure de leurs succès, par les divers grades, pour atteindre celui de premier élève et être nommés enfin eux-mêmes au titre de professeur, réservé à un petit nombre d'élus. A l'âge de quarante ans, leur carrière est terminée, ils ne prennent plus part aux luttes, deviennent les anciens et sont pensionnés.

Le spectacle des luttes est, nous l'avons dit, une des distractions les plus suivies; mais comme dans tous les amusements publics le Japonais jouit et en

prend outre mesure, la représentation commence aussi de grand matin et ne finit qu'à la nuit tombante. Ces divertissements ont lieu très-irrégulièrement et seulement de temps en temps dans les grandes villes.

Ce sont des entrepreneurs de têtes qui, pour une circonstance ou pour une autre, organisent ces représentations dans la ville qu'ils supposent leur offrir des chances suffisantes de succès. Ils recrutent leurs troupes de lutteurs de tous les points de l'Empire, et s'ils ont suffisamment de ressources, tâchent de se procurer quelque célébrité, quelque étoile. Ils font la publicité nécessaire, construisent une arène et en ouvrent les portes aux curieux, qui ne leur font jamais défaut.

L'arène n'est point un édifice compliqué, c'est un simple carré enclos par une haute palissade de planches : au centre, sur un tertre abrité d'un petit toit, se trouve à deux mètres du sol une plate-forme destinée aux ébats des lutteurs, et installée de façon à permettre à tous les spectateurs assis par terre dans l'enceinte de voir également bien le spectacle. Une suite d'échafaudages entourent l'enclos, et forment une galerie, où sont réservées les premières places; on y monte par une petite échelle volante servant successivement à chaque nouvel arrivant. Ce système condamne à rester perché, jusqu'au moment où l'homme chargé de ce service, souvent absent ou occupé, veut bien rapporter l'échelle pour permettre de descendre.

Les lutteurs montent successivement par couples sur la plate-forme. Les moins forts débutent, et le

niveau s'élève graduellement, jusqu'aux professeurs qui clôturent la séance. Ce sont les anciens, les pensionnés, qui règlent l'ordre des luttes et désignent les adversaires, en égalisant les forces dans la mesure du possible.

Le juge du camp ou arbitre, en grand costume de cérémonie, muni d'une palette de bois ornée de cordons et de glands de soie, insigne de ses fonctions, monte sur l'estrade avant chaque lutte pour annoncer au public d'une voix criarde le nom des deux champions qui vont se mesurer devant lui.

Les péripéties du combat sont aussi étranges que le costume des combattants, ayant pour tout vêtement une large ceinture à longues franges, entourant plusieurs fois la taille et passant entre les jambes.

Ces Hercules débutent par une longue série d'extravagantes contorsions, se mouchent bruyamment à plusieurs reprises, prennent dans leur bouche de petites gorgées d'eau dont ils s'aspergent tout le corps en la renvoyant en poussière, jettent une pincée de sel à terre, et enfin, tous ces interminables préliminaires accomplis, se placent l'un devant l'autre accroupis sur les talons, les genoux très-écartés, ne portant sur le sol que par la pointe des pieds et le dos de la main repliée. A peine dans cette position, ils poussent simultanément un cri, se relèvent brusquement comme mus par un ressort, et se précipitent violemment l'un sur l'autre.

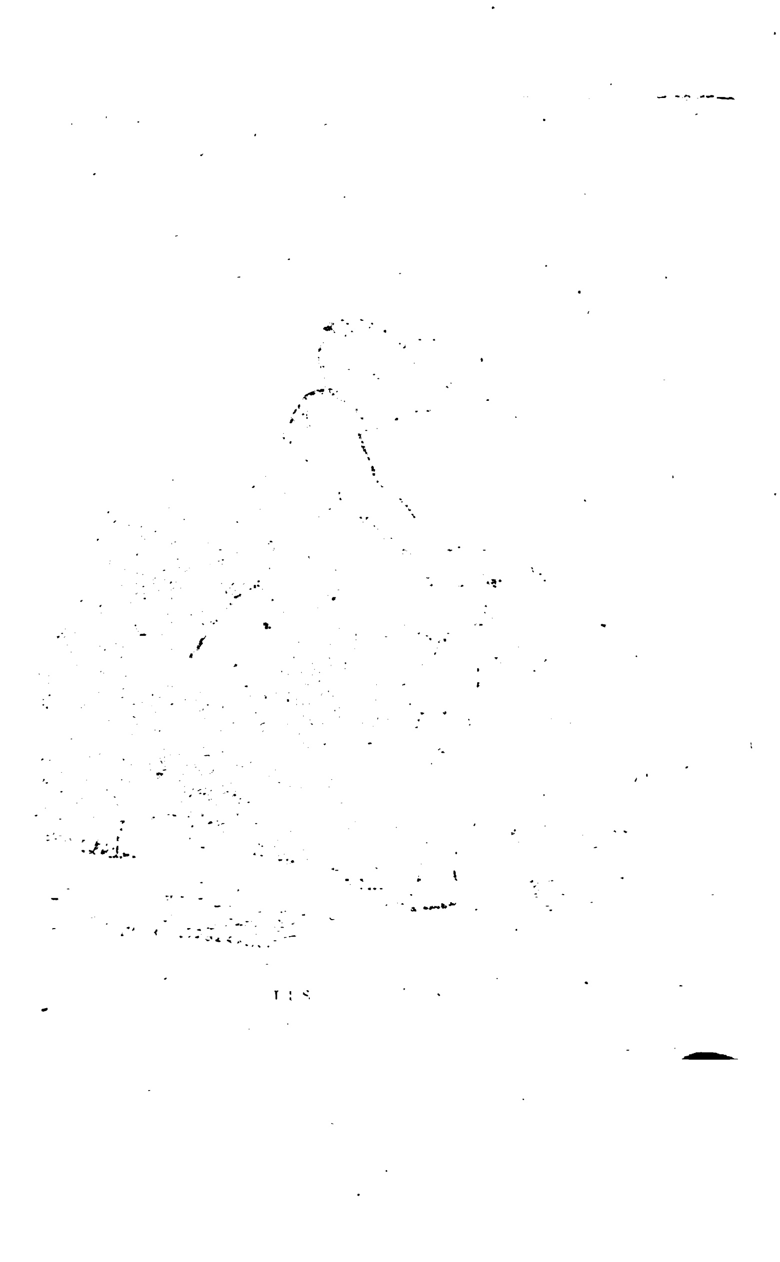
Le terrain où ils évoluent est un cercle d'environ deux mètres vingt centimètres de diamètre. La victoire consiste à renverser son adversaire ou à lui

faire mettre le pied en dehors des limites fixées; celui dont une des parties du corps autre que la plante des pieds touche le sol, est vaincu. Ce sont les seules règles de la lutte japonaise, excessivement difficile, comme on peut se le figurer, dans un espace aussi restreint dont il ne faut pas faire sortir même une partie du talon, d'autant plus que toute prise est bonne, même celle de la ceinture.

Durant l'engagement, l'arbitre ne reste pas inactif, il surveille les lutteurs, les excite de ses cris, juge les coups et proclame le vainqueur, qui demeure sur l'estrade un instant après son triomphe et répond aux applaudissements du public par trois saluts de la main.

Les débuts de ces représentations offrent seulement un intérêt secondaire, mais plus l'heure s'avance, plus la force, l'adresse, et la renommée des champions augmentent. Les luttes, au début ne durant qu'un instant et se terminant le plus souvent par la chute simultanée des deux adversaires, se prolongent de plus en plus, et deviennent poignantes pour le public, dont l'intérêt tourne à la passion.

Pendant mon séjour dans la capitale, il me fut donné d'assister à de grandes représentations, dans lesquelles se mesuraient les premiers lutteurs du Japon, ceux de Tokio contre ceux d'Osaka. L'enthousiasme des spectateurs était à son comble; chaque victoire était saluée de hourras et d'applaudissements frénétiques. Les dernières luttes, celles des professeurs les plus célèbres, furent véritablement étonnantes. Ces hommes d'une force extra-



[illegible] en dehors des limites [illegible] par [illegible] corps adv[illegible] touche le sol, est vaincu [illegible] de la lutte japonaise, [illegible] peut se figurer, dans une [illegible] ne [illegible] pas faire sortir [illegible] plus que toute [illegible] de la ceinture.

[illegible] arbitre ne reste pas [illegible] lutteurs, les excite [illegible] ses cris, [illegible] la main, [illegible]

[illegible] représentations [illegible] rent seulement [illegible], mais plus l'heure s'avance [illegible], et la renommée des cham[illegible]. Les luttes, au [illegible] et se terminent le plus souvent par la [illegible] des deux adversaires, se prolongent [illegible], et deviennent poignantes pour le [illegible] tourne à la passion.

[illegible] dans la capitale, il [illegible] à de grandes représentations, dans [illegible] les premiers lutteurs du [illegible] Tokio comme ceux d'Osaka. L'en[illegible] des spectateurs [illegible] à son comble; [illegible] était saluée de hourras et d'applau[illegible] Les dernières luttes, celles des [illegible] les plus célèbres, furent véritablement étonnantes. Ces hommes d'une force extra-



LES LUTTEURS.

ordinaire se tenaient souvent embrassés pendant plusieurs minutes, arc-boutés sur leurs jambes sans pouvoir se faire bouger d'un millimètre l'un ou l'autre. Quelquefois l'un des deux réussissait à soulever son adversaire malgré son poids énorme, et à le faire passer par-dessus sa tête; d'autres, déployant une force égale, se renversaient et touchaient la terre en même temps, annulant ainsi le résultat. Dans cette même circonstance, on fut forcé de séparer l'un des couples : la victoire était indécise après un assaut prolongé; les frémissements, la surexcitation extrême de la foule divisée en deux camps, faisaient craindre à l'arbitre une bataille générale, quel que fût le résultat, à cause de la rivalité des habitants des deux grandes villes auxquelles appartenaient les combattants.

La série de ces spectacles dure dix ou douze jours; les lutteurs y prenant part sont très-nombreux et paraissent en public une seule fois par jour. La victoire appartient à celui des deux camps dont les succès additionnés ont été les plus nombreux.

Deux jours après mon arrivée à Osaka, je reprenais pour la troisième fois le chemin de fer du lac Biwaa à la mer, et j'arrivais dans la journée à Kobé, où je devais prendre le bateau à vapeur pour regagner Yokohama.

Le port de Kobé, l'une des concessions européennes, fut ouvert en 1867; avec la ville indigène nommée Hiogo, sa population s'élève à 40,000 habitants. L'aspect du quartier ou faubourg habité par les Européens et les Chinois, très-nombreux dans cette ville,

est identique avec celui de Yokohama, avec son air de colonie anglaise.

Kobé se trouve à l'entrée de la mer intérieure, resserrée entre les deux grandes îles Hondo et Sikok. Ce grand lac, parsemé de plus de trois mille îlots et rochers boisés, est considéré comme une des merveilles de la nature.

Il existe une compagnie de bateaux à vapeur japonaise, la *Mitsu-Bischi,* faisant le service entre Yokohama et Shangaï, avec escales à Kobé et Nagasaki. Mais cette compagnie n'est guère japonaise que de nom : son matériel est le rebut de tous les pays acheté à l'étranger; ses officiers sont heureusement Anglais ou Américains, et ses équipages sont uniquement composés de Chinois.

Le bateau sur lequel je pris passage était une vilaine machine de bois à moitié détraquée, aux grandes roues et avec balancier sur le pont, ancien ferry-boat américain décoré par les Japonais du nom pompeux de *Nagoya-Maru.*

La traversée dure trente heures. Partis à six heures du soir, nous étions le surlendemain matin à Yokohama, et regagnions en chemin de fer Tokio, notre point de départ.

CHAPITRE XXI

LES ARTS, LA LITTÉRATURE ET LA LANGUE.

Exposition de peinture. — La peinture. — Sculpture. — Bronzes. — Miroirs magiques. — Porcelaines et laques. — Architecture. — Horticulture. — Musique. — Danse. — Écriture et caractères. — Fabrication du papier et ses usages. — Encre de Chine.

A mon retour au mois de décembre, avait lieu à Tokio une exposition de peinture; des baraquements construits dans le parc public d'Ouyéno contenaient les œuvres des peintres vivants. C'était une heureuse occasion pour moi de faire connaissance avec les productions artistiques du pays. Il n'existe pas, en effet, de musées spéciaux, ni de galeries particulières, et l'on ne rencontre en général que des œuvres isolées le plus souvent de peu de valeur, permettant difficilement de porter un jugement sérieux, et d'étudier complétement l'ensemble de l'art japonais.

Un volume entier serait nécessaire pour traiter à fond cette question complexe de l'art, ou plutôt de l'industrie artistique du Japon. Nous n'avons ni ce désir, ni cette prétention, et, laissant ces développements trop considérables pour notre cadre aux ouvrages spéciaux, nous nous attacherons seule-

ment à étudier brièvement le goût artistique des Japonais, sans nous occuper de leurs productions anciennes ou modernes.

Les Japonais dénotent, dans tous les objets dont ils se servent ou s'entourent, une grâce naturelle et une délicatesse artistique évidentes, innées chez eux et développées encore par leur pays, qui s'y prête merveilleusement. On peut le reconnaître de prime abord dans leurs constructions, dans leurs vêtements, dans les moindres choses les plus grossières; mais le sentiment de l'art élevé, la recherche d'un idéal, du beau absolu, leur fait complétement défaut. Ils aiment la bizarrerie, les effets grotesques, les monstruosités. Les simples ouvriers fabriquent avec une rare habileté les objets les plus précieux, mais les véritables artistes n'existent pas.

Les Japonais ne connaissent pas la peinture à l'huile; ils ne produisent que des panneaux décoratifs à l'encre de Chine ou à l'aquarelle, appelés kakémono. Ignorant toutes les règles du dessin, ils n'ont aucune notion de la perspective; ils font uniquement des teintes plates, sans tenir jamais le moindre compte des ombres. La dimension des objets représentés est pour eux une quantité conventionnelle négligeable; aussi, dans leurs compositions de paysages, mettent-ils des maisons, des personnages, des cours d'eau, des arbres, des montagnes, les uns au-dessus des autres, indifféremment placés et sans aucun lien entre eux.

Leur art vient de la Chine, il est resté chinois : ce sont toujours les mêmes montagnes bleu de Prusse,

les mêmes costumes; aussi les aquarelles chinoises sont-elles encore les plus appréciées au Japon. Depuis des siècles, les peintres japonais se meuvent dans le même cercle et appliquent des formules identiques, imitant leurs maîtres jusque dans leurs négligences inexplicables.

L'idée de copier la nature ne leur viendrait jamais à l'esprit : ils travaillent toujours de souvenir, sans modèle, et dessinent à genoux, sur des feuilles de papier ou des étoffes de soie placées par terre, les mêmes sujets qu'il ont faits toute leur vie, changeant à peine quelques menus détails. Ils excellent surtout dans la reproduction des fleurs, des oiseaux et des insectes, qu'ils peignent avec une fidélité remarquable dans les motifs décoratifs qui en comportent; ils déploient alors un talent incontestable et obtiennent une délicieuse harmonie de couleurs, jointe à une puissance de coloris extraordinaire.

En dehors de cette spécialité, leurs efforts tendent à aller le plus vite possible, à faire des extravagances : ils produiront, par exemple, un sujet quelconque en deux ou trois coups de pinceau seulement, se serviront pour peindre des pieds ou de la bouche, ou feront tout autre acrobatie qu'ils ont soin de noter au bas de leurs œuvres à côté de la signature.

Pour travailler, les peintres procèdent d'une singulière façon; ils ne dessinent pas au préalable les contours de l'esquisse de l'ensemble, mais commencent par le haut et mènent de front tout leur tableau, sans jamais revenir sur les parties faites.

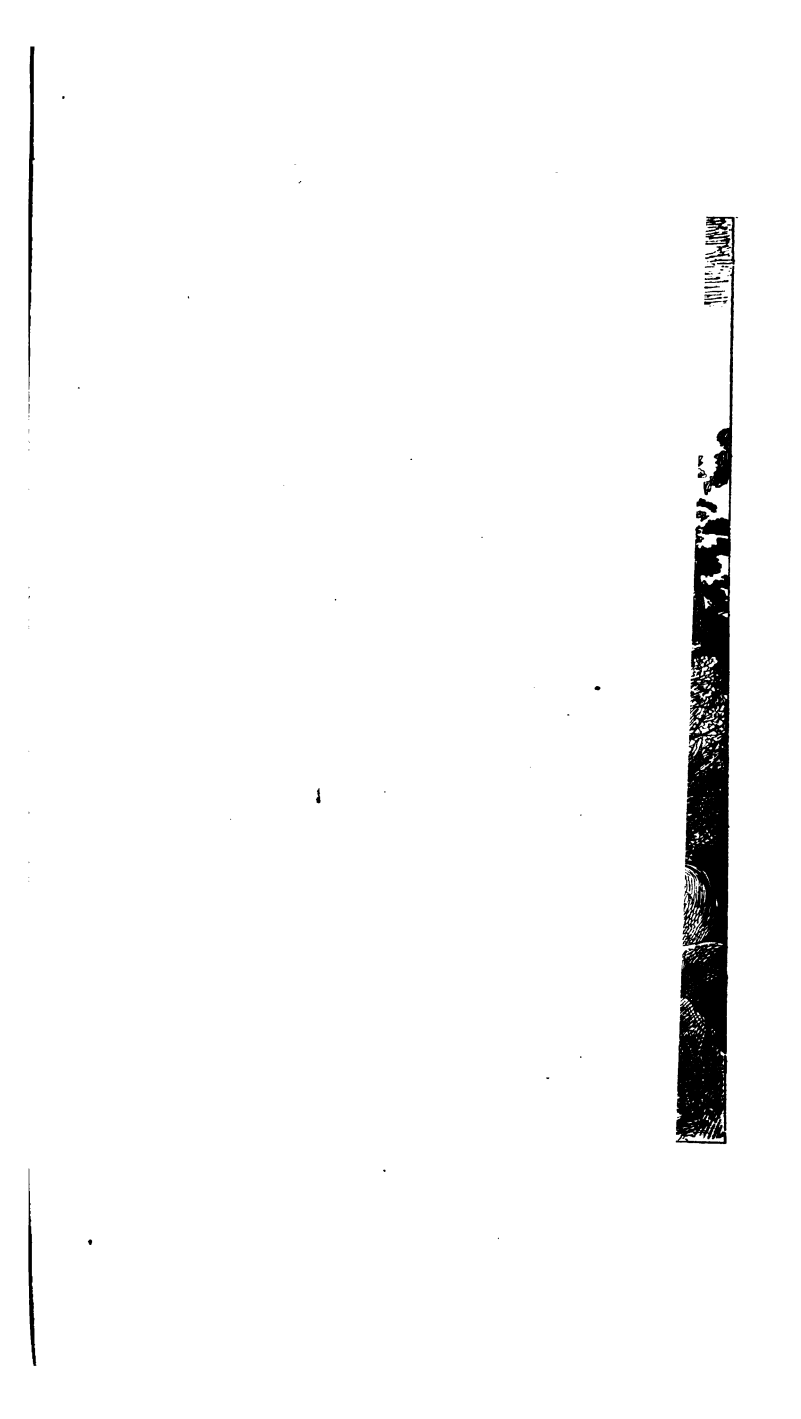
Les Japonais préfèrent de beaucoup à toutes les

aquarelles les kakémono faits uniquement à l'encre de Chine, et ils les apprécient d'autant plus que la composition en est plus simple. Ainsi un sujet très-souvent reproduit et très-admiré est un dessin composé de deux ou trois gros traits noirs interrompus et verticaux, tracés sur une grande feuille de papier blanc avec quelques taches allongées en haut et en bas, le tout représentant des pieds de bambou plantés dans l'herbe et dont on voit les premières feuilles. Mais les kakémono les plus estimés et ayant le plus de valeur sont ceux formés uniquement de gros caractères hiéroglyphiques dessinés par la main d'un habile calligraphe, dont la pureté et l'élégance de lignes sont vraiment remarquables.

Pour en terminer avec le dessin et la peinture, nous mentionnerons en passant la photographie d'origine européenne. Les Japonais la réussissent dans la perfection et peignent les épreuves à l'aquarelle avec beaucoup d'habileté, de façon à rendre exactement les tons de leur pays.

Les Japonais brillent surtout dans les arts décoratifs. En dehors de leurs tableaux, on retrouve encore cette richesse de coloris dans les anciennes étoffes brodées, dans les somptueux brocarts d'or, d'argent et de soie dont se composaient autrefois les costumes des nobles.

La copie des maîtres chinois ne s'est nécessairement pas arrêtée au dessin et à la peinture : le Japon a encore emprunté à la Chine ses types de sculpture; mais dans ce pays cet art n'a pu se développer dans de grandes proportions, faute ou rareté des maté-





STATUE DE BOUDDHA A OUYÉNO.

riaux. Le marbre manque, les pierres sont dures à travailler, leurs rugosités, leurs gros grains créent des difficultés presque insurmontables et excluent toute finesse dans le travail; les métaux existent en petite quantité et sont d'un prix élevé, ainsi que l'ivoire importé de l'Inde. Aussi ne rencontre-t-on jamais des statues ordinaires, et n'en voit-on seulement qu'un petit nombre taillées dans le granit et alors de dimensions colossales. C'est à la générosité des bonzes que sont dues les immenses statues construites avec l'argent des fidèles et représentant Bouddha, dont le type a été apporté de l'Inde, et dont on admire l'expression si placide et si tranquille du visage. Une de ces statues se trouve à Tokio, dans le même parc d'Ouyéno où avait lieu l'exposition de peinture.

La polychromie est particulièrement affectionnée au Japon; aussi, dans les temples, les emblèmes des dieux et déesses sont-ils de grossières statues de bois, aux figures et aux vêtements badigeonnés de couleurs voyantes mélangées sans aucun goût. Autour des temples se trouvent des chimères de pierre ou de bronze aux formes fantastiques représentant, paraît-il, des lions pour les indigènes, qui n'ont jamais vu cet animal inconnu dans leur pays. En dehors des sculptures religieuses, les œuvres artistiques consistent en objets de petites dimensions : statuettes d'ivoire, de bronze ou de bois, aux têtes tourmentées, ayant souvent malgré leur étrangeté des expressions très-bien rendues.

Les bronzes anciens, presque introuvables aujour-

d'hui, sont assez recherchés des amateurs pour que l'Europe entière soit inondée de leurs imitations, impossibles à reconnaître des modèles primitifs et authentiques. Les Japonais travaillent admirablement les métaux; les diverses parties des sabres ornées d'incrustations d'or et d'argent en relief, ou sculptées à même dans le fer et dans l'acier, sont d'un fini étonnant et de vrais petits chefs-d'œuvre de ciselure.

Autrefois les miroirs se composaient simplement de plaques rondes de bronze, étamées et polies sur l'une des faces, et ornées sur l'autre de motifs en relief. Certains de ces miroirs, grâce à l'élasticité de l'alliage employé dans leur fabrication, ont la singulière propriété de reproduire en traits lumineux les caractères et les dessins qui se trouvent du côté opposé à la surface réfléchissante, lorsqu'on leur fait renvoyer un rayon de lumière sur un écran. Ce fait curieux et longtemps inexpliqué les a fait surnommer « miroirs magiques »; il est dû uniquement au hasard, et aux procédés de fabrication qu'il serait trop long d'expliquer.

On peut encore classer dans la catégorie des bronzes les cloches en forme de tiares ornées de bas-reliefs; nous avons indiqué leur usage comme signal d'alarme pour les incendies. Dans certains temples il en existe de dimensions considérables. Anciennement les Daïmio baptisaient ces cloches comme nous le faisons nous-mêmes, et jetaient dans la cuve des pièces d'argent pendant leur fonte. Quelques unes en contiennent même une grande quantité, et l'usure de la place où frappe le marteau laisse appa-

raître le métal précieux. Ce fait donna lieu à un commerce important : les Européens achetaient les cloches des temples au prix du poids du bronze, et en retiraient ensuite l'argent; les bonzes, longtemps dupes de ce manège, se sont enfin aperçus de leur erreur et ont mis fin à cette exploitation, menaçant de détruire en peu de temps et de faire disparaître toutes les cloches existantes.

Nous arrivons à l'industrie quasi nationale, celle des porcelaines et des laques. Là, les élèves japonais ont surpassé leurs maîtres les Chinois. Tout le monde admire la forme de leurs poteries, de leurs vases et de leurs coupes, la finesse de leurs pâtes et la richesse de leurs décorations, surtout dans le vieux satsuma. Mais toujours semblables à eux-mêmes, ils ne peuvent échapper à leur amour de l'étrange et achètent à des prix fabuleux des anciens vases en faïence grossière, aux formes biscornues et sans aucun ornement. Ces écuelles conservées précieusement dans les familles nobles servent à prendre la boisson de luxe, le thé en poudre d'une saveur exquise, dont l'absorption est précédée et accompagnée de tout un cérémonial compliqué.

A côté des porcelaines, nous trouvons les cloisonnées inimitables que les Japonais fabriquent encore très-bien aujourd'hui. En revanche, ils ne peuvent plus produire ces merveilleux laques d'or, demandant pour être parfaits une véritable œuvre de patience et plusieurs années de travail. Ils fabriquent seulement maintenant des objets de pacotille sans valeur aucune, dont le laque n'est plus pour ainsi dire qu'un simple

vernis, et arrivera peut-être à déchoir assez, pour ressembler un jour aux essais faits en Europe.

La fabrication de tous ces objets ne se fait pas en grand; chacun produit séparément de son côté, avec ses procédés personnels. Ce fait explique cette dégénérescence, cette période de décadence, car avec l'état de choses actuel, chacun est forcé de vivre au jour le jour de ses propres ressources, et de produire continuellement sans avoir le temps d'étudier, ni de perfectionner son œuvre.

Nous avons déjà parlé de l'architecture en décrivant les maisons et les temples. Cette branche de l'art est encore restreinte par le manque de matériaux et la mobilité du sol; l'absence de toute vie publique exclut, du reste, la construction des grands monuments. Cependant le goût des Japonais se retrouve encore à un haut degré dans l'élégance et la légèreté de toutes leurs constructions de bois, à peu près identiques il est vrai, mais ne manquant ni de proportions, ni d'harmonie dans leur ensemble et leurs détails.

En résumé, on constate chez les Japonais un goût naturel bien marqué, joint à l'amour de la décoration outrée et discordante s'affirmant en toutes choses, et surtout, comme nous l'avons dit, celui du bizarre, du grotesque et du monstrueux. La nature ne leur convient pas, ils chercheront toujours à l'estropier ou à la modifier d'une façon quelconque; leurs dessins, leurs statues, ne sont jamais la copie de ce qui s'offre à leurs yeux.

Dans ce pays où la nature, livrée à elle-même et

sans le secours de l'homme, forme de si ravissants jardins, le seul but auquel tendent tous leurs efforts est de la modifier le plus possible; ils y arrivent du reste complétement. Leurs jardins sont des fouillis de petites allées étroites, de bassins, de canaux, de ponts, tenant à eux seuls presque toute la surface du terrain. De place en place un arbuste contre nature, étiolé, maniéré, estropié, végète sans feuilles au milieu de grosses pierres plus ou moins sculptées, placées debout sur leur base et entourées de fleurs fantastiques, qui composent les massifs et dont il est impossible de reconnaître l'espèce.

Les horticulteurs japonais, pour satisfaire aux goûts de leurs compatriotes, déploient une science et une habileté incomparables dans la tératologie végétale. Par des procédés compliqués et des soins quotidiens, ils arrivent à transformer des ifs en arbustes aux branches multicolores, à faire produire au même arbre les fleurs les plus disparates, ou bien encore des boules de bois à l'extrémité de ses branches.

Nous avons déjà fait connaissance avec la plante idéale ornant les appartements et ne produisant que deux ou trois fleurs, au bout de ses rameaux tortueux sans bourgeons et sans feuilles. Tout est ainsi tourmenté, torturé, défait, démoli.

Les fleurs proprement dites cultivées particulièrement sont les lys et les volubilis ou liserons, dont ils ont une collection de variétés infinies. Mais la fleur qu'ils affectionnent par-dessus tout, celle que l'on rencontre dans toutes les maisons, dans tous les parcs, dont on mange même les feuilles et les pétales, leur

fleur nationale enfin, est le chrysanthème, grossièrement représenté dans les anciennes armes du Japon, c'est-à-dire le blason des Shogun de la famille de Tokougawa.

Le chrysanthème cultivé offre des variétés merveilleuses, il en existe de toutes les couleurs. Les nombreux pétales amincis et considérablement allongés, droits, recourbés sur eux-mêmes, ou tordus en tire-bouchon, revêtent les nuances les plus variables, depuis le blanc crème jusqu'au pourpre écarlate ou aux tons vieil or, en passant par les couleurs étincelantes de l'or et de l'argent; tantôt bariolés sur la même fleur, tantôt ayant chacune de leurs faces colorée différemment, ils produisent des bouquets que l'on hésite à croire naturels de prime abord.

Parmi les plantes les plus répandues dans les jardins se trouvent encore des cycas (*cycas revoluta*) d'une merveilleuse beauté, des bananiers (*musa barjoo*), plante annuelle d'une grande vigueur, mais ne donnant pas de fruits; une espèce de palmier à tronc très-haut (*chamærops excelsa*), et enfin les cerisiers improductifs à fleurs doubles. A Mukosima, l'un des faubourgs de Tokio, il en existe un grand nombre; chaque année au moment de la floraison il s'y tient une grande fête, la plus considérable et la plus fréquentée de la capitale. Toutes les classes de la société s'y rendent en masse, sans distinction : l'ancien noble y coudoie le manant; le bonze, la courtisane, tous les habitants mélangés et confondus dans la foule, viennent manger et se divertir sur

l'herbe en admirant les cerisiers couverts de fleurs qui abritent leurs joyeux ébats.

Comme musiciens et comme musique, les Japonais sont absolument nuls et inférieurs aux peuplades noires les plus primitives. Il n'ont aucune idée de l'harmonie, aucun moyen de noter les sons; aussi, dans leurs chants et leur musique instrumentale, est-il bien difficile de dégager une mélodie, au milieu de la cacophonie produite par leurs cris gutturaux et les bruits dont ils accompagnent cet atroce tapage.
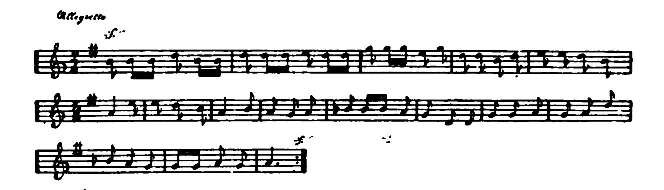
Faute de cérémonies religieuses, la musique sacrée n'existe pas, à l'exception des sons des gongs, des tambourins et des bambous creux employés dans les exhibitions publiques des idoles.

L'unique instrument national est le samecen, sorte de mandoline à long manche et à caisse sonore recouverte de parchemin, dont nous avons déjà parlé. Quelques autres un peu supérieurs, empruntés aux Chinois, sont aussi employés, comme le *gekki* et le *go* par exemple.

Ils jouent toujours faux sur ces instruments, dont les cordes sont accordées à deux ou trois tons près, et n'en tirent que des bruits confus au milieu desquels l'oreille la mieux exercée ne parvient pas le plus souvent à reconnaître la moindre mélodie. Cependant, à force de subir d'innombrables auditions, je suis parvenu à faire la synthèse ou plutôt la composition, et à noter le plus répandu de ces airs transmis oralement, que les femmes jouent à la veillée sans discontinuité pendant des heures entières, en

modulant en même temps d'une voix monotone, tour à tour criarde ou glapissante, des légendes racontées en plusieurs centaines de couplets, sans s'inquiéter du reste de l'accompagnement, car il ne sort jamais une note distincte de leur gosier.

Le voici, mais peut-être un peu transfiguré :



On peut y remarquer le caractère principal des mélodies japonaises : leur composition sur l'accord de septième mineure, se terminant toujours par l'accord de dominante.

La danse comme la musique n'est basée sur aucune règle. Nous avons vu celle de la scène, qui en somme n'en est pas une. La danse légère, pratiquée par les gaicha, est plus gracieuse ; elle se compose de mouvements brusques du corps se pliant dans tous les sens, de sauts, de pas précipités, rappelant par moments la danse du ventre des almées mélangée au dévergondage de nos bals publics.

La dernière manifestation artistique et intellectuelle d'un peuple se trouve dans sa littérature. Là, nous retrouvons encore au Japonais son caractère spécifique de blasé, de sceptique mou et de libertin inconscient. Ses œuvres littéraires, peu nombreuses et peu remarquables, consistent presque uniquement

en légendes, poëmes épiques et récits héroïques dont est composée l'histoire. L'œuvre capitale est un recueil de cent poésies très-anciennes, faites par des troubadours dont les noms ne sont même pas restés attachés à leurs vers. Toutes ces poésies excessivement courtes, roulant sur des sujets tristes ou tendres, sont en majorité sans valeur, mais on est étonné d'y rencontrer par hasard des pensées philosophiques et morales profondes, unies à des comparaisons assez délicates et poétiques prises dans la nature. Le Japonais préfère du reste la concision excessive; pour lui la plus belle de ces poésies est la plus courte, contenant un simple vers d'admiration pour la montagne favorite, dont voici la traduction textuelle :

« Oh ! que le Fudji-yama est beau ! »

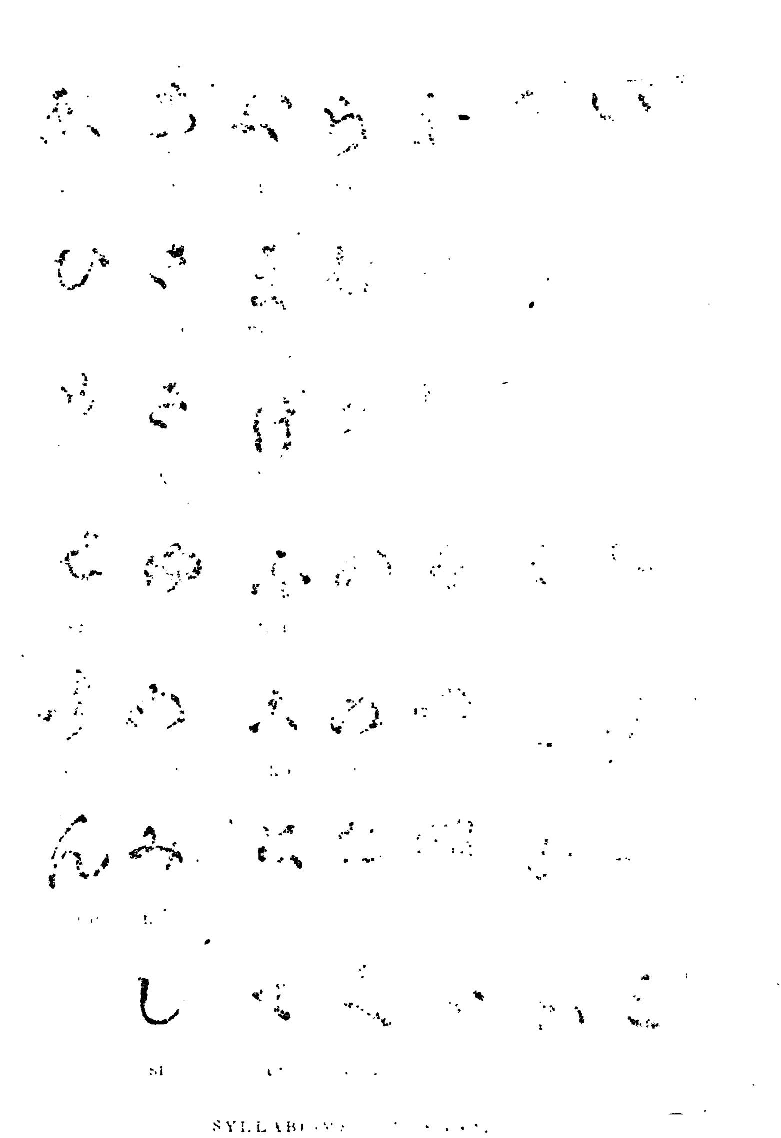
On le voit c'est un simpliste en littérature; peut-être son esprit ne lui permet-il pas d'être autre chose, toutes les abstractions semblent en effet lui échapper. Une circonstance atténuante plaide, il est vrai, en sa faveur : l'instrument lui fait défaut, sa langue est d'une contexture incomplète et encore à l'état embryonnaire, malgré l'antiquité de ses origines; elle n'est pas uniforme, mais se divise en langue parlée et en langue écrite, de constructions absolument différentes. De plus, il y a presque autant de dialectes qu'il y avait de castes, chacun destiné à un genre de littérature distinct : on trouve le style officiel, le style religieux, le style savant, le style du théâtre, le style vulgaire, etc.

Jusqu'à la fin du troisième siècle, les Japonais

n'avaient pas d'écriture, les ordonnances et proclamations étaient publiées de vive voix. Ils commencèrent alors à se servir des caractères *sin-zi* (écriture des dieux), que quelques auteurs japonais, et à leur tête Aratu-Atutuni, prétendent avoir été inventés au Japon; leur grande ressemblance avec les anciens caractères des Coréens, dont la langue était enseignée depuis quarante ans au Japon, fait tomber d'elle-même cette présomption.

Vers cette époque, en 285, Wani, célèbre savant coréen, fut appelé par le Mikado et nommé instituteur des princes impériaux. Il apporta avec lui et fit connaître les caractères idéographiques chinois si compliqués, mais cependant préférables pour les Japonais à l'écriture phonétique si simple des Coréens, car l'addition subite d'un grand nombre de mots chinois aurait rendu difficile l'intelligence d'un vocabulaire aussi primitif que le leur. La construction de la langue japonaise différant cependant sensiblement de celle de la langue chinoise, l'emploi unique des caractères idéographiques offrait de grands inconvénients; on y obvia dans la suite, en créant dans la première moitié du huitième siècle le syllabisme *katakana*, dont on se sert en intercalant ses signes au milieu des caractères hiéroglyphiques, pour exprimer les mots n'ayant pas leur équivalent en chinois.

Cette écriture difficile est restée le privilége des lettrés et des savants. Les caractères, au nombre environ de trente mille, identiques avec ceux employés encore aujourd'hui en Chine, mais prononcés diffé-



SYLLAB[illegible]

remment, expriment chacun une idée abstraite, une sensation, une action. Les Japonais peu instruits en connaissent un nombre suffisant pour pouvoir lire et écrire les choses usuelles; les femmes et les gens du bas peuple, à de rares exceptions près, se servent d'un autre alphabet syllabique, le *syrakana,* beaucoup plus facile et d'invention plus récente.

Anciennement un petit nombre d'idées exprimées par des sons suffisaient aux premiers habitants de cette contrée pour l'échange des pensées simples et nécessaires à la vie ordinaire. Subissant la loi commune qui préside à la formation de toutes les langues, la leur s'enrichissait chaque jour de mots nouveaux, naissant avec les besoins créés par les progrès de la civilisation. Les rapports amicaux ou commerciaux des Japonais avec les Chinois et les Coréens furent une source où leur idiome put s'accroître énormément. Mais cette langue, fabriquée pièce à pièce avec ces additions successives, n'était pas conservée dans des livres; avant l'usage de l'écriture, des inscriptions funéraires ou autres n'en marquaient ni les règles, ni les progrès et la marche. Transmise de générations en générations, recueillie par l'audition, reproduite par chaque individu comme il l'avait entendue, elle se modifiait incessamment, et aujourd'hui encore la langue japonaise n'est basée sur aucune règle fixe.

Il serait impossible d'établir un syntaxe ou de faire une grammaire exposant en entier son mécanisme. Les mots ne sont pas des matériaux indépendants, pouvant subir indifféremment tel ou tel groupement

suivant les besoins du moment; les phrases sont d'avance toutes construites, les pensées, les actions y sont traduites par un assemblage de mots mis dans un certain ordre, suivant un usage accepté et qu'on ne peut modifier sous peine de n'être plus compris. Aussi son étude offre-t-elle de grandes difficultés pour les étrangers, dont peu arrivent à la posséder complétement. Ainsi, par exemple : « je mange » se dira *tabemas;* pour employer une forme plus polie, on se servira, dans l'interrogation seulement, du verbe *agarou,* élever, signifiant dans ce cas « faire l'honneur d'élever l'objet offert jusqu'à la bouche »; au contraire, la forme d'humilité pour les inférieurs sera, cette fois dans la réponse, *itatakimas,* « je mets sur ma tête ». Donc, suivant les différents cas, le verbe manger s'exprimera par : je mange, tu élèves, il met sur sa tête; on comprendra aisément les obstacles que rencontre celui qui veut étudier une langue dont tout l'organisme est analogue.

En outre, la moitié des mots dont se composent les phrases ordinaires sont des espèces d'interjections ne signifiant absolument rien, et ajoutées par habitude suivant le sens; sans équivalents dans notre langue, on peut cependant les comparer aux jurons dont les gens grossiers font un si fréquent usage.

Au moyen du vocabulaire japonais, on arrive très-bien à décrire les formes, les qualités des objets; mais essentiellement réaliste, il est tout à fait insuffisant pour exprimer les mots abstraits, les rapports moraux, les idées générales et métaphysiques. De là résulte une grande difficulté de saisir la pensée de celui qui

parle, car il faut porter une attention ininterrompue à ses paroles. Aussi les Japonais ont-ils l'habitude de marquer la fin de chaque phrase par un signe de tête et un « *hé!* » affirmatif, prouvant qu'ils ont compris leur interlocuteur.

Nous avons indiqué l'apparition et les métamorphoses successives de la langue et de l'écriture chez les Japonais; il nous reste maintenant à parler des moyens et procédés employés par ce peuple pour fixer sur le papier ses pensées ou son histoire.

Les Japonais connaissaient depuis longtemps l'imprimerie par la gravure sur bois. Depuis quelques années, ils ont remplacé les planches compactes, procédé emprunté aux Chinois, par les caractères mobiles pour l'impression des journaux, dont ils possèdent un certain nombre (123), à tirage très-restreint. Certaines de ces feuilles, s'occupant de choses sérieuses et de politique, sont imprimées uniquement en caractères chinois et katakana; les autres, illustrées, sont à l'usage des femmes et des enfants; dans ce cas, à côté de chaque caractère chinois se trouve sa traduction en syrakana. Ces journaux sont imprimés sur du papier analogue au nôtre, fabriqué avec de la paille de riz et des substances diverses. Des journaux anglais paraissent aussi à Yokohama, et même un journal français, *l'Écho du Japon.*

Les livres, assez nombreux, sont presque tous imprimés en caractères chinois au moyen de planches artistement gravées; ils exigeraient pour être décrits une longue étude bibliographique, peu intéressante du reste.

Les Japonais écrivent au moyen d'un pinceau, trempé dans de l'encre de Chine préalablement délayée dans une sorte de large godet à fond incliné, taillé dans de l'ardoise ou de la pierre dure. Ils tiennent le pinceau verticalement, appuyé sur le pouce tourné en haut et le médium de la main fermée et maintenu par l'index, ou bien encore à pleine main. Malgré la grosseur de ce pinceau, la dureté et la finesse de sa pointe leur permettent de tracer rapidement, grâce à leur habileté merveilleuse, les caractères les plus compliqués et les plus délicats dans tous leurs minutieux détails. On écrit de haut en bas, en plaçant les caractères les uns sous les autres en lignes verticales, et continuant ensuite à aller vers la gauche, après avoir commencé à droite.

Le papier dont ils se servent, très mince et presque transparent, est fait uniquement avec l'écorce épaisse et filandreuse du *kaadsi*, sorte de mûrier indigène (*morus papyrifera*). Cette écorce, après une longue macération dans l'eau froide nécessaire à son gonflement et à la séparation de toutes ses fibres, est nettoyée et débarrassée de son épiderme au moyen de couteaux; ensuite, après l'avoir fait bouillir, on la réduit en bouillie en la frappant patiemment avec de gros bâtons; puis on la mélange dans les proportions voulues avec une infusion de riz et de racine d'*oreni*, espèce de guimauve, pour en faire la pâte à papier. Pour la fabrication des feuilles, on emploie le vieux procédé dit « à la cuve », avec de petits moules de jonc; il ne reste plus qu'à les faire sécher au soleil sur des planches et à les livrer au commerce.

Le papier joue un grand rôle au Japon. En outre de ses usages ordinaires, il est encore employé pour mille choses différentes : il sert de vitres, de toiles pour les tableaux; on en fait des lanternes, des parapluies, des vêtements imperméables; il remplace le linge, les mouchoirs de poche et les serviettes, absolument inconnus. Les Japonais en ont toujours un cahier dans le fond de leur manche ou dans leur ceinture, et l'utilisent encore dans une foule de besoins domestiques et intimes. Du reste, sa souplesse et sa solidité le rendent propre à tous les usages divers auxquels il est destiné. Coupé en petites bandes et roulé entre les doigts, il constitue de véritables ficelles et de petites cordes d'un très-bon emploi.

Le papier japonais employé et devenu à la mode en Europe diffère de celui dont on se sert au Japon. C'est une sorte de carton composé de minces pellicules de papier, collées les unes sur les autres en plus ou moins grand nombre suivant son épaisseur.

La fabrication de l'encre de Chine, ce produit exclusif aux pays de l'extrême Orient, est d'origine chinoise et d'importation coréenne; elle est actuellement la mieux faite à Nara et à Matsuda. Les matières premières employées sont le noir de fumée, provenant de la combustion du bois d'un sapin très-résineux, le *koi-matsu*, ou d'huile de sésame et de colza pour les espèces de qualité supérieure, recueilli avec toutes les précautions nécessaires, et une colle liquide tirée des peaux de taureau, parfumée par des substances odoriférantes. Le mélange se fait à chaud au bain-marie dans une bassine de cuivre.

Pour obtenir une pâte molle bien homogène, on la pétrit longtemps à la main, puis on la laisse « mûrir » pendant plusieurs jours. On la bat ensuite avec des pilons, et on la moule en bâtons en la comprimant fortement. Ces bâtons sont ensuite desséchés dans de la cendre d'abord légèrement humectée, puis de moins en moins humide et enfin absolument sèche. Ils sont alors lavés, polis, vernis et dorés.

L'encre de première qualité, à peu près introuvable en Europe et d'un prix fort élevé, doit être uniforme, sans fissures et lisse sur ses cassures; sa couleur est d'un noir brunâtre, et elle doit prendre sur le papier des tons glacés et brillants.

CHAPITRE XXII

INSTRUCTION ET MÉDECINE.

Instruction primaire et secondaire. — Écoles communales et préparatoires. — Écoles spéciales. — École de médecine. — Origine et progrès de la médecine au Japon. — Médecins. — Pharmacopée sinico-japonaise. — Acupuncture. — Chirurgie. — Masseurs. — Pharmaciens. — Maladies indigènes. — Hôpitaux. — Hygiène. — Attami. — Le *sampan*. — Retour à Yokohama.

A aucune époque la formule de l'enseignement obligatoire n'a été nécessaire au Japon ; l'instruction primaire en effet n'y a jamais été négligée. Tous les villages importants sont pourvus d'écoles communales bâties à l'européenne, toujours isolées des habitations et souvent placées en pleine campagne, afin d'être à égale distance des groupes de population qu'elles desservent.

Ces écoles ont été de tout temps régulièrement fréquentées ; aussi rencontre-t-on rarement des Japonais complétement illettrés, et tous possèdent-ils l'instruction primaire ; mais il leur est difficile de la développer par la lecture, car les livres sont presque tous écrits en caractères chinois.

Les classes sont à peu près agencées comme celles de nos écoles communales, avec des bancs et des pupi-

tres de bois. Les enfants des deux sexes y sont mélangés; on leur enseigne à lire et à écrire l'alphabet syllabique japonais le plus simple, le syrakana, en y joignant de vagues notions d'histoire et de géographie sur leur pays. Ceux qui se destinent aux carrières libérales et désirent poursuivre leurs études dans les écoles supérieures, apprennent ensuite les caractères chinois, et on leur donne des aperçus très-sommaires sur les mathématiques, comme la notion du triangle, du cercle, et les règles élémentaires; on les initie même quelquefois aux chiffres européens, afin de leur permettre de compter, car sans le secours de ces derniers il leur est impossible de faire aucune opération, et la moindre addition exige l'emploi du *soroban,* instrument chinois permettant, avec une grande habitude, de faire certains calculs au moyen de petites sphères de bois, glissant sur des tringles d'une façon analogue aux marques de billard.

Autrefois les nobles seuls pouvaient se pourvoir de l'instruction secondaire. Elle est aujourd'hui ouverte à toutes les classes et accessible aux bourses les plus modestes. Son cadre comprend avant tout l'étude des caractères et des livres chinois, absorbant la majeure partie des années scolaires; en second lieu celle des langues étrangères et des sciences européennes. Depuis plusieurs années on fait de nombreux efforts pour multiplier les traductions de nos livres élémentaires; ces tentatives réitérées font chaque jour négliger de plus en plus l'enseignement chinois.

Pour progresser réellement, l'abandon de l'écriture hiéroglyphique serait nécessaire, mais les Japonais,

avec leur caractère méfiant et irrésolu, préfèrent conserver cet obstacle infranchissable à leurs développements intellectuels et commerciaux, qui, par contre, les rend inaccessibles et impénétrables aux autres nations, et les préserve, au moins en partie, des empiétements trop rapides des peuples étrangers qu'ils redoutent par-dessus tout. La langue japonaise ne se prête en aucune façon aux études scientifiques, quelles que soient l'habileté et l'intelligence de l'interprète ; aussi les élèves sont-ils obligés pour suivre les cours des écoles supérieures et spéciales, qui se font en français, en anglais, en allemand, en hollandais et en italien, d'apprendre une ou plusieurs de ces langues dans des écoles préparatoires, où ils passent une grande partie de leur jeunesse.

La plus importante de ces écoles préparatoires est le *Ko-Gakko ;* on y enseigne toutes ces langues européennes, et même le russe et le chinois.

Parmi les Européens chargés de cours par le gouverneur japonais, se trouve M. Arrivet, professeur de français, qui, pendant mon séjour à Tokio, me trouvant malade dans un *geskouia,* sorte de pension japonaise, a été assez aimable pour m'offrir l'hospitalité chez lui. Je garderai toujours le meilleur souvenir du charmant accueil qu'il m'a fait et de toutes les marques d'amitié, si précieuses dans ce pays éloigné, qu'il a bien voulu me montrer, et dont je lui témoigne ici une reconnaissance infinie.

L'enseignement supérieur se fait dans le *Kai-Sei-Gakko* ou collége impérial, que chaque année à sa réouverture le Mikado honore d'une visite. On y

fait en anglais des cours de sciences morales, physiques et mathématiques. Une bibliothèque et des laboratoires y sont adjoints.

L'instruction des filles n'est pas non plus négligée. En outre de l'enseignement primaire, établi comme nous l'avons dit et dont elles bénéficient dans la même mesure que les garçons, on a créé une école normale de filles, patronnée par l'Impératrice et dirigée par des dames américaines. On s'occupe également de l'enseignement professionnel; certaines filatures et papeteries reçoivent des ouvrières élèves. Il existe aussi divers établissements où les jeunes filles apprennent les travaux d'aiguille.

Nous venons de parler de l'enseignement primaire et secondaire; nous allons nous occuper maintenant des écoles spéciales officielles, instituées par le gouvernement avec le secours de professeurs appelés des divers pays européens. Les Japonais désireraient bien s'en passer, mais leur remplacement est difficile. Ils ont essayé de les congédier : au lieu d'une chaire occupée par un professeur européen, ils en ont créé cinq ou six, dont furent chargés des indigènes. Les résultats obtenus les forcèrent bientôt à renoncer à cette substitution, grâce à l'incapacité de leurs compatriotes, et ils ont été obligés, à leur grand regret, d'avoir de nouveau recours aux étrangers.

Le ministère des travaux publics possède une école centrale. Les études durent six ans; elles comprennent la physique, la chimie, la géologie, la minéralogie, la métallurgie, la mécanique, la topographie, la construction des chemins de fer et la télégraphie.

Il existe une école de droit, ayant seulement un très-petit nombre d'étudiants. Un de nos compatriotes, M. Appert, explique les codes français; son cours dure trois ans.

Jusqu'à l'année dernière, les Japonais avaient aussi une école des beaux-arts; des professeurs italiens y enseignaient le dessin, la peinture et l'architecture. Actuellement elle est supprimée, et l'on est revenu à l'ancienne méthode, c'est-à-dire à l'étude des maîtres chinois et japonais.

Parmi les écoles spéciales, nous citerons encore l'école militaire et l'école de marine.

La première est calquée sur le modèle de Saint-Cyr; les élèves en sortent après deux ans de séjour avec le grade de sous-lieutenant. Des officiers français leur donnent l'instruction théorique et pratique. La seconde est dirigée par des officiers anglais; mais on ne leur confie sous aucun prétexte le commandement des navires de l'État; aussi les élèves ne sont-ils jamais exercés pratiquement, et cette institution ne produit-elle aucun résultat satisfaisant.

Enfin, nous terminerons cette nomenclature par l'école de médecine, dont la création plus ancienne est antérieure à la révolution et aux traités. Mais avant de parler de l'état actuel de cet enseignement, il est intéressant de jeter un rapide coup d'œil sur les origines de la médecine au Japon, et sur les phases successives par lesquelles elle est passée dans le cours des siècles.

On ignore absolument quel était l'état de la médecine avant l'arrivée des Chinois; il n'en est fait

mention dans aucun des livres japonais les plus anciens. Il est probable cependant que dans ce pays, organisé en empire plusieurs siècles avant l'apparition de ses voisins, on a dû rechercher les moyens de traiter les maladies et de soulager les souffrances; mais il est difficile de déterminer la part de chacun dans la création et les débuts de cette science.

Nous avons déjà raconté la légende du médecin chinois Jofuku, venant fonder une colonie au Japon. La tradition lui attribue l'introduction de la médecine chinoise et sa substitution aux pratiques des empiriques japonais. Laissa-t-il après lui des élèves pour continuer son œuvre? C'est probable, mais on l'ignore. Toujours est-il que vers l'an 414 après Jésus-Christ, le Mikado Jukio malade eut recours à un célèbre médecin chinois de Sinra.

On ne trouve touchant cette question que de lointains jalons marquant la marche des progrès, et encore d'une façon incertaine. Au septième siècle, en 643, un médecin, Onono-Imoko, accompagna la première ambassade japonaise allant demander aux Chinois les éléments de civilisation et les sciences qui leur faisaient défaut. Deux siècles s'écoulent encore, et l'on fonde en 730 la première pharmacie, *se-yaku-in*. La médecine chinoise commence alors à être vulgarisée et enseignée ouvertement.

Les Japonais font des progrès rapides; leur réputation devient suffisante pour qu'en 1080 un de leurs compatriotes, Masétada, fût instamment prié par le roi de Corée de venir auprès de lui; mais il ne put en obtenir l'autorisation nécessaire du Mikado

Shira-Gawa auprès duquel il se trouvait. Bientôt ce mouvement progressif se ralentit et rétrograda même à l'époque des guerres civiles et des troubles qui agitèrent si longtemps le Japon : la médecine subit le sort commun et resta stationnaire pendant plusieurs siècles.

Il faut arriver au commencement du dix-huitième siècle, cent cinquante ans après l'établissement des Hollandais, sous le règne du huitième Shogun Tokougawa (1717-1744), pour voir les Japonais faire des efforts infructueux dans le but de nouer des relations avec les Européens, parqués dans la petite île de Désima et placés sous une surveillance méticuleuse, afin d'étudier leur langue et de traduire les livres néerlandais.

En 1771 cependant, trois jeunes médecins, Riotaku-Mayéda, Nakagawa-Kiovan et Sugita, parvinrent à se procurer un livre d'anatomie hollandais. Poussés par le zèle de la science, ils cherchèrent à le comprendre et à l'étudier, malgré la défense formelle, entraînant la peine de mort, d'avoir aucun rapport avec les étrangers et d'apprendre leur langue. Frappés de la ressemblance des figures de ce livre avec la nature humaine, ils furent tout étonnés de voir que la disposition et la forme des organes différaient entièrement de celles qu'on enseignait depuis des siècles dans la médecine chinoise. Un violent désir les prit de découvrir la vérité ; mais la dissection, seul moyen d'atteindre ce but, leur était impossible. Un Daïmio de Nakatsu, s'intéressant à ces jeunes esprits si avides de progrès, leur accorda

cependant la permission d'ouvrir le corps d'un supplicié.

Ce ne fut pas sans une bien vive émotion qu'ils se rendirent le jour indiqué avec leur livre en main sur la place d'exécution : ils allaient pouvoir contrôler la science que leur avaient transmise leurs pères, et reconnaître enfin si elle était vraie ou fausse.

Après s'être convaincus de l'exactitude des gravures du livre hollandais, retraçant fidèlement les diverses parties du corps humain, ils concentrèrent tous leurs efforts dans l'étude de cette langue étrangère, afin de pouvoir comprendre et pénétrer les secrets qu'ils supposaient être renfermés dans leur précieux trésor. Malgré les difficultés surgissant pour eux à chaque instant, et malgré le peu de documents à leur disposition, ils arrivèrent cependant, à force de patience, de courage et d'énergie, à obtenir en quelques années, en secret et au risque de perdre leur tête, le résultat tant désiré.

Le Japon doit à leurs efforts ses premières connaissances de la médecine européenne. Grâce à eux, l'étude du hollandais se répandit dans le cercle restreint d'un petit nombre d'élèves. Petit à petit on permit aux Hollandais d'enseigner la médecine à Nagasaki, mais uniquement de vive voix. Enfin en 1857, la première école étrangère fût officiellement établie à Yédo, où Pompe de Meerdervrot, chirurgien de la marine royale des Pays-Bas, fit un cours de médecine occidentale. Bientôt après une seconde école était installée à Oṣaka.

En somme, la médecine au Japon, rudimentaire

avant l'apparition des Chinois, a passé par trois phases distinctes. La première est un mélange de médecine sinico-japonaise, dont il est difficile de séparer les éléments; dans la seconde, le pays traverse une période de transition où la clarté se fait d'abord dans quelques esprits, et où petit à petit la médecine hollandaise est tolérée et commence à faire concurrence à la thérapeutique indigène; enfin, dans la troisième, l'école étrangère est acceptée et reconnue par le gouvernement.

Après la grande révolution de 1868, supprimant le privilége dont avait joui auparavant la Hollande, les Japonais, croyant reconnaître que la médecine a atteint son plus haut degré de développement en Allemagne, fondent à Tokio une école de médecine dans le plus grand hôpital, le *kanga-yashiki-bioïn,* et y appellent plusieurs professeurs allemands. On y enseigne l'histoire naturelle, l'anatomie, la thérapeutique, la chirurgie, l'histologie et la pharmacie. Il y a même aussi un cours d'obstétrique fait par une dame anglaise, diplômée de la Faculté de médecine de Paris.

A côté de l'enseignement médical, il existe plusieurs laboratoires d'analyses fondés dans le but hygiénique de protéger le pays contre les approvisionnements et marchandises de rebut dangereux dont l'inondaient les bâtiments de commerce étrangers. Ces établissements, dont le principal est à Yokohama, ont été créés et sont encore dirigés par M. le docteur Geerts, homme aussi remarquable par son amabilité que par son érudition, et qui est arrivé à force de persévérance à former des élèves capables

de faire d'une façon très-satisfaisante même les analyses d'eaux minérales.

Nous venons de parler de l'adoption définitive de la médecine européenne; mais un pays, en dix ou douze ans, ne peut pas se dépouiller complétement de toutes ses traditions, de toutes ses vieilles coutumes. Les jeunes médecins seuls ont abandonné les agents thérapeutiques employés par leurs prédécesseurs; la masse du peuple préfère de beaucoup encore aujourd'hui leurs confrères de l'ancien style.

Autrefois, les médecins appartenaient presque tous à la petite noblesse ou noblesse de robe, et avaient le droit de porter un sabre à leur ceinture; la qualité de médecin était héréditaire. Cette caste spéciale jouissait de certains priviléges; elle était honorée et respectée de tous.

Le Codex japonais contient une quantité considérable de médicaments bizarres, dont les formules en majeure partie ont été apportées de Chine. Nous empruntons la description de quelques-uns à l'ouvrage si savant de M. le docteur Geerts sur les sciences naturelles dans l'extrême Orient[1]; c'est la traduction de la grande histoire naturelle, *Hon-ʒo-ko-moku,* du célèbre médecin chinois Lishichin. Ce savant philosophe consacre en entier le cinquième livre de ses œuvres à la description de l'eau, dont il énumère quarante-trois différentes espèces, en indiquant leurs propriétés et leurs nombreux usages. On sourira

[1] GEERTS, *les Produits de la nature japonaise et chinoise.* Yokohama, 1878.

peut-être à cette nomenclature, oubliant qu'à l'époque correspondante en France la série des remèdes recommandés par les physiciens, charlatans ou autres individus du même genre, n'avait rien de plus scientifique. Il n'y a pas bien longtemps que les vieilles appellations de l'ancienne école, que ridiculisa si justement et si agréablement Molière, subsistaient encore, et si la science a depuis progressé, on ne doit cependant pas se moquer sans réserve de la pharmacopée japonaise, en réalité chinoise.

D'après Lishichin, l' « eau de puits printanière » (*haru-samé*) bue par de jeunes époux favorise la fertilité du mariage. L' « eau de la lune » (*tsuki-no-midzou*), obtenue en recueillant avec soin la rosée condensée sur un miroir métallique exposé aux rayons de la pleine lune, est réputée excellente dans tous les cas d'inflammation du cerveau, lorsqu'on doit combattre l'action trop vive et trop énergique du principe mâle dans l'organisme; la philosophie chinoise, en effet, considère la lune et l'eau comme les symboles du principe féminin, et le soleil et le feu comme les emblèmes du principe mâle.

Une croyance populaire admet que l'on puisse voir le diable quand on se lave les yeux avec un abominable liquide, l' « eau de cadavre » (*furuki-tsuka-shoki-naka-no-midzou*), recueillie après la putréfaction du corps humain au bout de plusieurs années, dans des écuelles placées au fond des cercueils. Nous en aurions encore une masse à citer, par exemple : l' « eau sale ayant servi aux lavages de trois maisons », recommandée pour les maladies de la peau; l' « eau

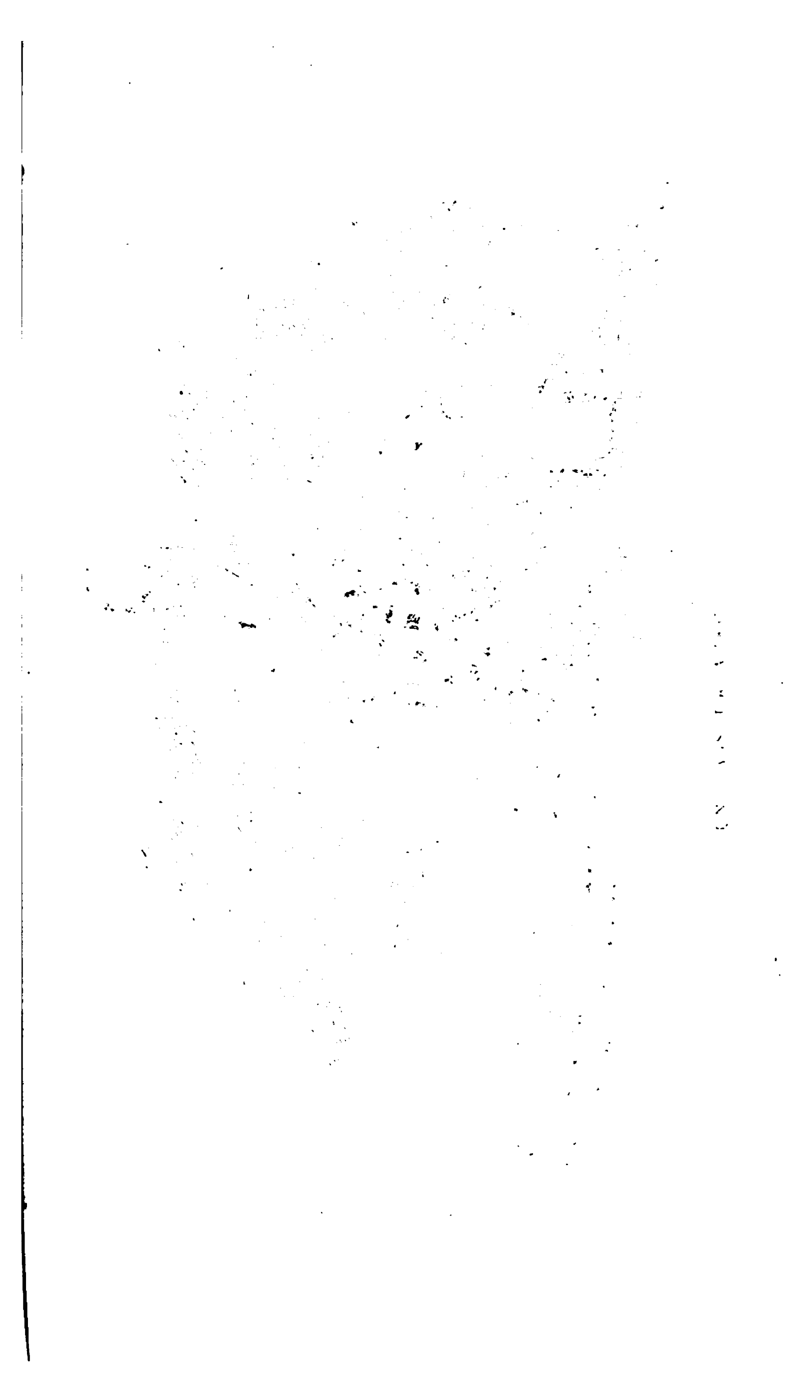
des urinoirs », employée contre le diabète; l' « eau sale des bains de pieds », ou « celle du premier bain des enfants », etc., etc.

Ces échantillons de drogues font voir sur quelles bases peu sérieuses et superstitieuses se fonde cette thérapeutique, complétée par une foule d'autres remèdes analogues, tels que certains serpents, insectes, araignées, mollusques, tous recueillis à certaines époques ou dans des conditions spéciales. Les herbes et les plantes y jouent aussi nécessairement un rôle très-important.

Parmi tous ces remèdes de bonne femme, il en est cependant deux, les « moxas » et l' « acupuncture », que nous avons empruntés à la Chine, et qui étaient pratiqués dans ce pays depuis la plus haute antiquité. Presque tous les Japonais portent des traces de moxas, appliqués chez eux très-fréquemment et avec une adresse remarquable.

Ils emploient l'acupuncture pour guérir à peu près tous les maux, et ponctionnent presque toutes les parties du corps : les muscles, les testicules, les cavités pulmonaires, et même le globe de l'œil. Ils croient par ce moyen donner issue aux gaz qu'ils supposent être retenus dans les tissus. On se sert pour cette opération d'aiguilles d'or et d'argent excessivement fines, d'une longueur de huit à douze centimètres, et dont l'introduction dans les chairs, habilement faite, ne produit aucune douleur, comme j'ai pu m'en assurer par moi-même.

La chirurgie est à l'état rudimentaire, ce qui s'explique aisément par l'ignorance presque absolue dans



[illegible] etc.

[illegible] vert [illegible] suppo[illegible] par [illegible] autres [illegible] certains serpents, insectes [illegible] à certai[illegible] conditions [illegible]

[illegible] « moxas » [illegible] empruntés à la Chine, et [illegible] pays [illegible] présentent les traces [illegible]

[illegible] piquent [illegible] pointement [illegible] du corps : les muscles, [illegible] par ce moyen donner issue aux gaz [illegible] dans les tissus. On se sert pour cette opération d'aiguilles d'or et d'argent [illegible]

[illegible] comme [illegible] moi-même.

[illegible] contraire [illegible] par l'ignorance presque absolue dans



UN MASSEUR AVEUGLE.

laquelle les Japonais sont de l'anatomie du corps humain. Les fractures sont traitées par des appareils grossiers, et s'accompagnent toujours, en cas de guérison, de quelque difformité. Ils ignorent aussi l'art des pansements, à l'exception cependant des sutures, que les vieux médecins habitués aux blessures de sabre font supérieurement bien.

Les sages-femmes seules président aux accouchements; du reste, le travail de la parturition s'opère chez la Japonaise avec une grande facilité et relativement sans douleurs. La plupart du temps, l'intervention des matrones est inutile. On ne prend non plus aucun soin de l'hygiène du nouveau-né, ni de celle de la mère, qui souvent, dès le lendemain de ses couches, reprend ses occupations ordinaires.

Parmi les médications populaires, la plus répandue est le massage. Dès que le Japonais se sent indisposé, fatigué par la marche ou par des excès d'autre nature, il appelle un masseur. Ce sont les aveugles, hommes et femmes, qui remplissent ces fonctions, et s'en acquittent consciencieusement pour une somme très-minime; ce choix semblerait indiquer un scrupule de pudeur inaccoutumé, et dont sont en général privées les mœurs japonaises. Le soir, munis de longs bâtons pour diriger leurs pas, les masseurs parcourent les rues désertes en sifflant dans de petits tuyaux de bambou jumeaux, dont les sons lugubres et langoureux imitent un peu les cris d'oiseaux de nuit et font désagréablement résonner la ville endormie.

Le massage consiste à faire jouer d'abord les articulations, en pressant et en frottant doucement au

commencement toutes les parties du corps; puis, avec une violence croissante, à frapper de petits coups secs avec la main fermée, manœuvre agaçante, causant même une certaine douleur aux personnes qui n'y sont pas habituées.

Les pharmaciens sont ambulants et n'ont pas de boutiques. Munis d'un parapluie de soie, leur insigne distinctif, ils vont de maison en maison, criant le nom des diverses drogues qu'ils débitent et qu'ils portent dans une boîte placée sur leur dos. Chaque famille possède une petite pharmacie et l'approvisionne à leur passage; on y recourt immédiatement à la plus légère indisposition.

Les Japonais sont affligés de presque toutes les maladies observées en Europe, bien que leurs formes et leur gravité soient souvent différentes. Il existe aussi plusieurs affections spéciales à leur pays, telles que le *kaké,* dont on ne connaît pas exactement le siége ni la nature. Cette maladie a de nombreux rapports communs avec le *béribéri* de l'Inde, mais certains médecins la considèrent cependant comme entièrement distincte.

Une affection bien curieuse, très-fréquente au Japon, et dont la cause a été récemment découverte par le professeur Beltz, est produite par des parasites analogues aux douves du foie de l'espèce ovine, qu'on trouve dans les cavités pulmonaires. Les malades crachent le sang continuellement en rejetant les œufs de ces larves, dépérissent rapidement et peuvent même en succomber. On a fait des essais de guérison par le chloroforme.

Les Japonais sont atteints en grand nombre de la petite vérole et, pour la plupart, en portent de profondes cicatrices. La vaccination fut cependant introduite et pratiquée dans leur pays par les Hollandais dès le dix-huitième siècle. Du reste, les Chinois connaissaient cette pratique bien avant nous, et pour vacciner, introduisaient des croûtes de pustules varioliques dans les fosses nasales et la cavité ombilicale des enfants.

Le choléra se montra pour la première fois au Japon en 1822; actuellement, il y est endémique. Chaque année, on a de plus à déplorer de terribles épidémies; mais, comme dans toutes les contrées orientales, si le choléra sévit cruellement sur la population indigène, il est à peu près inoffensif pour les Européens [1].

La syphilis, que les Japonais prétendent avoir été importée chez eux par les Chinois, est bénigne chez les indigènes, mais très-répandue, car la prophylaxie de cette maladie est facilitée par la liberté excessive des mœurs; son intensité est, d'autre part, atténuée par l'hérédité, le virus infectant allant en s'affaiblissant de générations en générations. Elle jouit cependant d'une triste renommée, grâce aux accidents épouvantables qu'elle cause aux Européens qui en sont atteints dans ce pays. Malgré cela, le rachitisme est inconnu; ce fait tient probablement en grande partie

[1] Dans l'épidémie de 1882, qui fit plus de quatre mille victimes à Yokohama et à Tokio, où les Européens sont en contact constant avec les indigènes, on ne constata qu'un seul cas parmi les étrangers, et encore fut-il douteux.

à l'allaitement maternel des enfants pendant plusieurs années.

L'assistance publique est organisée depuis fort longtemps. C'est en l'an 825 de notre ère que l'on mentionne la fondation des premiers hôpitaux. Actuellement ils sont nombreux; ceux des grandes villes sont construits sur le modèle des hôpitaux européens, mais mieux aérés, plus vastes, et occupent une superficie plus considérable.

Dans ces hôpitaux, on ne reçoit gratuitement qu'un très-petit nombre de personnes; la majorité des malades sont des pensionnaires payants. Les préventions existant chez nous en cette matière ne se rencontrent pas chez les Japonais; l'hôpital est fréquenté même par les gens riches, qui estiment y trouver un traitement préférable à celui qu'ils recevraient chez eux.

Jusqu'à ces dernières années, l'hygiène pouvait se résumer dans l'observance de quelques préceptes, sinon religieux, du moins traditionnels et transmis scrupuleusement de générations en générations, ayant pour objet de prolonger l'existence par les soins donnés au corps.

Les Japonais ne se sont pas préoccupés de l'emplacement où ils ont construit leurs grandes villes; les maisons sont petites pour le nombre d'habitants qu'elles contiennent. Ces inconvénients primordiaux sont encore aggravés par des rues souvent étroites et insuffisantes pour la circulation, par l'absence d'égouts et par une organisation imparfaite de la voirie. D'autre part, les habitants sont condamnés à garder tous les détritus chez eux; les fosses d'aisances

à ciel ouvert corrompent l'air en été. En hiver, les réchauds de charbon allumés dans toutes les maisons vicient l'atmosphère, lorsque par extraordinaire les ouvertures y sont à peu près closes.

Si dans les villes la salubrité laisse à désirer, dans les campagnes d'autres causes aussi graves contribuent à modifier d'une façon fâcheuse un climat en général très-sain. Ainsi les Japonais, en dehors des cimetières communs toujours à proximité des villages, enterrent souvent leurs parents dans leurs jardins, contre les habitations. Les engrais humains, d'un usage général et presque exclusif, transportés à découvert et employés sans aucune préparation, offrent de sérieux inconvénients au point de vue hygiénique, et viennent ajouter leurs émanations à celles des restes d'animaux en putréfaction qu'ils ont l'habitude de jeter dans des fosses ouvertes, où heureusement ils sont bientôt réduits à l'état de squelettes par les corbeaux qui pullulent, et sont pour cette raison protégés par des règlements de police.

Leur nourriture, fournie presque entièrement par le règne végétal, est insuffisante, malgré l'addition d'un peu de poisson, car la quantité de viande qu'ils consomment n'est pas appréciable. Encore, parmi les animaux qui entrent dans la consommation japonaise, les plus recherchés sont-ils des poissons toxicophores, nommés *fugu*, appartenant aux genres tétrodon et diodon. C'est au printemps surtout que les fugu sont le plus toxiques et peuvent déterminer rapidement la mort, même chez l'homme. Les parties de l'animal les plus dangereuses sont les organes

génitaux et la peau recouverte de parasites vénéneux. En hiver, l'atrophie des organes et l'absence des parasites permettent de manger ces poissons, en prenant les précautions nécessaires : après les avoir écorchés, on lave avec du sel et on fait longuement cuire leurs muscles seuls, qui, ainsi préparés, sont inoffensifs. Cette chair est excellente, et les Japonais, qui en raffolent, commettent souvent l'imprudence d'en manger en toute saison, au risque de s'empoisonner. Il fut un temps où la vente des fugu sur les marchés publics était interdite par la police; cette ordonnance a été abolie.

La mortalité des enfants du premier âge est considérable, à cause du peu de soins dont ils sont entourés, non pas que l'affection de la mère leur manque, mais bien parce qu'elle ignore les délicatesses, les attentions dont ces frêles créatures ont besoin à leur entrée dans la vie. Cette déperdition est compensée, il est vrai, par le nombre des naissances relativement considérable par rapport aux unions, dont bien peu restent stériles.

Avec une hygiène publique aussi défectueuse, l'éducation physique et les exercices du corps font complétement défaut; les Japonais ignorent ce que c'est que la gymnastique.

L'hygiène privée est aussi fort négligée, à l'exception des bains quotidiens, sur lesquels nous nous sommes longuement étendu. Cette coutume de propreté générale, nécessaire pour des gens portant toujours sur le corps les mêmes vêtements de coton, a ses bons et ses mauvais côtés. L'eau trop chaude

affaiblit beaucoup; dans les établissements publics fréquentés pas la plus grande partie de la population, le contenu de la cuve, dont le volume n'est pas même d'un mètre cube, est renouvelé une seule fois par jour et sert souvent à trois ou quatre cents personnes dans la journée. On juge de la propreté relative de cette infusion pour les retardataires.

Ces bains anormaux ont aussi une action physiologique sur l'économie générale, mais leur effet le plus remarquable est d'endurcir les Japonais, et de les rendre très-peu sensibles au froid.

Nous avons déjà parlé des nombreuses stations thermales fréquentées par les malades. Parmi elles, Attami est la plus renommée et la plus aristocratique. Sur le bord de la mer, baigné par le courant chaud des tropiques, de toutes parts abrité du vent par de hautes montagnes, ce petit coin de terre, où les mandarines mûrissent en plein hiver, pourrait s'appeler, grâce à sa situation privilégiée, le Cannes ou le Menton du Japon. Du reste, son nom Attami, contraction des deux mots *attakai* (chaud) et *oumi* (mer), veut dire « mer chaude ».

Chaque hiver, des personnages haut placés et de nombreux Européens viennent de Tokio, à peine éloigné d'une trentaine de lieues, et de Yokohama, pour prendre des bains et jouir pendant quelques jours du beau climat de ce ravissant pays. J'allai moi aussi, avant mon départ, passer une semaine dans ce séjour enchanteur, pour jouir de son printemps perpétuel.

Possédant alors suffisamment la langue du pays pour me faire à peu près comprendre, je partis de

Tokio le 6 janvier, sans interprète, emmenant seulement avec moi un domestique indigène accoutumé à mon langage peu grammatical. Je m'engageai cette fois sur le Tokaïdo, route beaucoup plus fréquentée et bien moins mauvaise que celle du Nakasendo, que j'avais parcourue deux mois auparavant en allant à Kioto.

Arrivé à Odawara, au pied du col de Hakoné et du Fudji-yama, je m'engageai dans un petit chemin sinueux, taillé sur le flanc de la montagne, qui surplombe à pic la mer à deux ou trois cents mètres d'altitude. Dans certains endroits la route, sans aucun parapet, est tellement étroite qu'il est prudent d'aller à pied, car les jinrikcha, dont les deux roues ont juste la place nécessaire pour passer, pourraient par un faux mouvement être précipitées dans l'abîme.

Les montagnes sont couvertes de grands camphriers dont l'exploitation est l'industrie la plus importante de cette partie du pays. Outre le camphre de peu de valeur que l'on en retire, on se sert de leur bois odorant pour faire des boîtes et des meubles de marqueterie fort renommés. Au fond des anses, les gorges s'élevant en gradins sont remplies de bosquets de bambous et de cultures de mandariniers chargés de fruits brillants dont leur feuillage sombre est partout émaillé.

C'est dans l'un de ces berceaux de verdure que se trouve Attami. A part les maisons des pêcheurs, la ville est formée uniquement de superbes hôtels, toujours pleins pendant la saison, malgré le grand nombre d'appartements qu'ils contiennent.

Un véritable geyser se trouve à la partie supérieure de la ville; on en a obstrué l'orifice par de grosses pierres afin de l'empêcher de jaillir verticalement. Cette source d'eau bouillante a régulièrement six éruptions par jour, durant une demi-heure chacune. Son eau fortement magnésienne salée est recueillie et conduite par une multitude de tuyaux de bambou dans les baignoires de bois des différentes maisons. Les grands hôtels possèdent même un cabinet de bain particulier pour chaque voyageur. En laissant à l'eau le temps de se refroidir un peu, les Européens arrivent à s'y plonger sans trop se brûler, avant la suivante éruption du geyser. D'autres sources existent encore à Attami, mais leur température est moins élevée, et l'on n'en fait pas usage.

Après avoir suffisamment goûté les douceurs du repos et des bains thermaux, après avoir visité les environs riches en promenades accidentées, je songeai avec regret au retour. Afin d'éviter la partie du chemin la plus pénible et la plus désagréable, j'engageai une barque de pêche pour me conduire à Odawara, à la bifurcation de la route du Tokaïdo.

C'était la première fois que je me servais d'un *sampan,* c'est-à-dire d'un bateau réellement japonais. L'embarquement se fait à sec sur la plage; les marins poussent ensuite le bateau à la mer en le faisant glisser sur le sable, et attendent une vague propice pour le lancer loin de la rive.

Les sampan ont les mêmes dimensions que nos barques de pêche, mais une forme toute différente. Leurs bords ne sont pas arrondis, mais droits et

parallèles; ils se rejoignent à l'avant où ils se prolongent en long bec pointu et vertical, et à l'arrière se terminent en deux cornes supportant un volumineux gouvernail. Ces embarcations non pontées sont solides et bien construites; elles peuvent aller au large même par les gros temps. On se sert pour les manœuvrer de longues rames coudées faites en deux morceaux, qui sont maintenues au moyen d'une cheville de bois entrant dans le bastingage et attachées par une corde fixée au fond du bateau; de cette façon l'on peut faire décrire un demi-cercle à l'extrémité tenue dans la main, et produire ainsi du bout de la rame une sorte de godillage latéral. Les Japonais rament debout et à contre-temps, en faisant les mouvements les plus désordonnés.

Les grosses jonques, cependant moins disgracieuses que celles des Chinois, sont encore beaucoup plus bizarres. Elles sont aussi larges que longues à l'arrière, et la forme de leur pont incliné se rapproche sensiblement du triangle; leur poupe immense, dominant tout le reste du bateau, se trouve au-dessus de l'eau à une grande hauteur. Les voiles sont remplacées par des paillassons carrés faits en jonc et maintenus à la partie supérieure des mâts par des vergues horizontales.

Les cinq rameurs dont se compose notre équipage nagent vigoureusement; nous nous éloignons rapidement de la plage d'Attami, qui disparaît petit à petit derrière les promontoires de rochers dont elle est abritée de toutes parts. La brise fraîchit un peu, nous hissons une voile de papier ciré. Notre sampan, légè-

rement secoué par la houle, accélère sa marche, et en quelques heures nous atteignons Odawara, le but de notre voyage maritime.

La ville d'Odawara est placée juste au sommet de l'angle droit formé par la côte du continent japonais et de celle du cap où se trouve Attami. Dans cet endroit, un remous rend l'accostage assez périlleux, car la plage, à quelques mètres du rivage, tombe brusquement à une grande profondeur. Les vagues, heurtant ce talus sous-marin, déferlent avec fureur et peuvent à chaque instant broyer un aussi frêle esquif. Des hommes sont obligés, de la rive, de lancer une amarre, à l'aide de laquelle ils tirent brusquement l'embarcation, en choisissant avec adresse le moment où elle se dresse sur la crête d'une plus grosse vague, et en la halant rapidement à terre avant qu'elle retombe dans le vide que forme le flot en se retirant. Notre atterrissage se fait cependant sans trop de difficultés, et en un instant notre sampan se trouve échoué sur le sable sec.

Après avoir été coucher à quelques lieues plus loin, à O'Isso, j'arrivais le lendemain soir sans encombre à Yokohama, où j'employais le peu de jours qui me restaient avant mon départ, à terminer mes dernières emplettes de souvenirs japonais, et à aller faire mes adieux aux différentes personnes avec lesquelles j'avais eu des relations pendant mon séjour au Japon, et qui m'avaient toutes si bien accueilli.

CHAPITRE XXIII

CANTON.

Départ du Japon. — Hong-Kong. — Le *Pow-an*. — La rivière des Perles. — Les rues et les boutiques de Canton. — Les pagodes. — L'opium. — Le village des lépreux. — Kaoloon.

Le samedi 20 janvier 1883, juste trois mois après notre arrivée au Japon, mon ami et moi, nous montions à neuf heures du matin à bord du *Volga,* de la Compagnie des *Messageries maritimes,* mouillé en rade de Yokohama, pour reprendre le chemin de la France.

Nous avions laissé sur l'*atoba* nos serviteurs japonais, qui, comme dernière preuve d'attachement, étaient venus nous accompagner en pleurant jusque sur le quai. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que nous vîmes se dérouler sous nos yeux, probablement pour la dernière fois, le panorama de Yokohama, éclairé par le soleil d'une superbe matinée d'hiver.

Le *Volga* se met en marche, sort du golfe de Tokio, et fouetté par un vent glacial bondit sur la crête des vagues, laissant derrière lui le sol du Japon dont la ligne sombre s'efface bientôt complétement à l'horizon. Vers le milieu de la journée, perçant les nuages et la brume, nous voyons encore émerger des

flots le cône étincelant du Fudji-yama dans le lointain.

Le soir, les rares passagers qui ont erré sur le pont pendant le jour, incommodés par l'état de la mer, se retirent dans leurs cabines. Je me trouve seul à table à l'heure du dîner avec le commandant, dont l'aimable société contribue à effacer l'impression mélancolique de cette journée. Le lendemain, notre navire se rapproche de terre et longe l'île Kiu-Siu, à l'extrémité sud de laquelle se trouve Nagasaki. Des bandes innombrables de souffleurs et de marsouins, étonnés de notre passage, viennent nous regarder de près et sautiller au-dessus de la surface de l'eau, unie comme celle d'un lac.

Nous pénétrons dans le détroit de Van-Diémen; le *Volga* quitte l'océan Pacifique pour entrer dans la mer de Chine. De petits îlots volcaniques dressent çà et là dans les nuages leurs têtes hérissées. L'un d'eux, Volcano, au cône droit et régulier, est surmonté d'un volumineux panache de fumée rougie par la lueur des flammes, et sert la nuit de phare naturel.

Deux jours après, nous sommes dans le détroit de Formose. Les montagnes de Chine, bleues à leur sommet, se montrent de temps en temps à travers les déchirures de l'épais voile de brouillard dont nous sommes entourés. Nous croisons de nombreuses jonques chinoises aux voiles de paille tressée en forme de nageoires de poisson; elles naviguent toujours deux par deux. Les marins qui les montent, pirates de profession et pêcheurs à l'occasion comme tous les Chinois, ne pouvant s'attaquer à un si puissant

steamer, se contentent, en passant auprès de nous, de jeter à la mer des papiers enflammés, pour conjurer le dieu des tempêtes de nous être défavorable.

Le 26 janvier, nous entrions dans le goulet tortueux qui sépare le continent chinois de la petite île de Hong-Kong, appartenant aux Anglais depuis la guerre de Chine, et nous jetons l'ancre dans le port de Victoria.

Victoria, la ville la plus importante de cette colonie anglaise si florissante, est construite et bien étagée en amphithéâtre sur la montagne élevée à laquelle elle s'adosse. Les grandes et belles maisons dans le style espagnol dont elle se compose, entourées de jardins plantés d'arbres des tropiques, s'alignent le long de rues et de quais larges et bien entretenus. Du sommet de la ville on domine la rade, où sont mouillés des vaisseaux de guerre de toutes les nations et des centaines de navires de commerce qui viennent trafiquer dans les mers de l'extrême Orient.

A Hong-Kong, nous devions changer de bateau et attendre le paquebot de la grande ligne, dont le point de départ est Changaï; nous avions quatre jours devant nous. Nous résolûmes de les employer à aller visiter Canton, la ville la plus peuplée du Céleste Empire et la plus curieuse du monde entier.

Un bateau à vapeur anglais, le *Pow-an,* fait le service entre ces deux villes, et remonte en quelques heures la rivière des Perles sur laquelle se trouve Canton. L'entre-pont du *Pow-an* est réservé aux Chinois, et la dunette supérieure, contenant le salon des premières classes et les cabines disposées

pour les Européens, est séparée du reste du bateau par des portes et des cloisons de fer. Au premier abord, elle a l'apparence d'un musée d'arsenal; les parois sont garnies partout de carabines à répétition, de revolvers, de sabres et de paquets de cartouches. Toutes ces armes sont, avant le départ, chargées et armées en présence des passagers chinois par les officiers, qui ensuite ferment les portes de fer. Ces précautions de défense ne sont pas inutiles, car à diverses reprises les Chinois ont massacré pendant la nuit tous les Européens se trouvant à bord, pour les voler et s'emparer des marchandises embarquées.

Après une nuit passée dans cette étrange forteresse, nous étions réveillés en sursaut de très-bonne heure par un bruit inaccoutumé à bord. Le *Pow-an* était accosté aux quais de Canton, au milieu de la ville, et avec le jour commençait l'animation de la grande « cité du sud ». La surface du fleuve, qui en cet endroit n'a pas moins d'un kilomètre de large, entièrement couverte de bateaux de toutes dimensions et de toutes espèces, sert d'asile et de demeure à une grande partie de la population, et constitue une véritable ville flottante. Une multitude innombrable de jonques, de sampan, de radeaux de toutes formes, grouillent, s'entre-choquent, se pressent les uns contre les autres, au milieu des cris des hommes, des femmes et des enfants qui les montent. Le long des rives, les bateaux alignés forment des quartiers séparés avec des rues et des places; l'un d'eux est composé de jonques richement décorées d'oriflammes de toutes couleurs : ce sont les bateaux-fleurs, servant

de restaurants dans le genre des tchaïa japonaises, mais ne méritant nullement la renommée dont ils jouissent.

Vue du pont élevé sur lequel nous nous trouvions, cette fourmilière aquatique, cette tumultueuse mêlée de milliers de rames battant à la fois et faisant jaillir l'eau sale et bourbeuse de la rivière, nous faisait un peu l'effet d'une masse compacte de reptiles sifflant et se tordant à nos pieds dans la fange.

Le *Pow-an* repartait pour Hong-Kong le soir même; nous n'avions donc qu'une seule journée à dépenser pour visiter cette ville si intéressante, qui nous promettait des merveilles, à en juger par le peu que nous en apercevions sur les quais et autour de nous. Aussi, sans perdre de temps, engageâmes-nous immédiatement un interprète et des chaises à porteurs.

Les chaises à porteurs chinoises, dont j'ai rapporté un spécimen au Conservatoire des arts et métiers de Paris, se composent d'un fauteuil de bambou et de jonc recouvert de toile cirée, porté par deux hommes sur les épaules, au moyen de deux bâtons de cinq à six mètres de long. Les coolies arrivent, en rompant le pas, à n'imprimer à la chaise que de petits soubresauts rapides, mais cependant très-fatigants à la longue pour les personnes inaccoutumées à ce mode de locomotion.

Les rues de Canton sont excessivement étroites, tortueuses, bordées de hautes maisons de briques qui les recouvrent en partie. La nuit, il n'y existe pas d'éclairage; elles sont barrées de place en place par des

chaînes. Il est inutile de dire qu'on ne se sert de voitures d'aucune espèce; tous les transports se font à dos d'homme, dans ces boyaux encore encombrés d'écharpes et de bandes de toile multicolores, qui servent d'enseignes en obstruant la clarté du jour, et c'est dans une sorte de pénombre que se meut la population active et compacte de la ville. La plupart du temps, deux chaises à porteurs allant en sens inverse et venant à se rencontrer, l'une d'elles est obligée d'entrer dans une boutique pour laisser passer l'autre; du reste, ces véhicules sont peu nombreux et seulement employés par les mandarins et les riches marchands. C'est merveille de voir quelle habileté déploient les coolies pour tourner dans les rues à angle droit avec leur lourd et trop long fardeau, ou pour passer sur les ponts arqués qui traversent les canaux dont Canton est sillonné.

Dans les quartiers les plus populeux, au centre de la ville, les boutiques se suivent partout sans discontinuité; elles sont très-élevées, et leurs devantures tiennent toute la façade des maisons. La nuit, de gros madriers de bois verticaux et parallèles en ferment l'entrée; ils s'emboîtent dans le sol et dans les solives du plafond, et sont maintenus par des cadenas. Les deux ou trois étages placés au-dessus servent de magasin et d'habitation au marchand et à sa famille. Au fond de chaque boutique on aperçoit un petit autel entouré d'images grossières, de veilleuses allumées et de différents objets dorés : c'est le sanctuaire consacré aux dieux lares, chargés de veiller sur la maison et sur ses habitants.

On croirait vraiment faire un rêve, lorsque, emporté avec rapidité dans une chaise à porteurs, au milieu de ce dédale inextricable de ruelles, véritable labyrinthe où se perdraient infailliblement ceux qui ne connaissent pas à fond tous ses circuits et ses détours, on voit défiler sous ses yeux ces gens habillés d'une façon si étrange, cette population bruyante et affairée, se bousculant et forcée de se réfugier dans les boutiques pour livrer passage.

Ici, c'est un marchand de babouches chinoises aux riches broderies. En face, se montre un étalage de comestibles, encombré principalement de canards et de petits cochons de lait suspendus en chapelets; leur aspect et leur mode de préparation, consistant à les étaler, les faire sécher et les vernir avec du sirop de caramel, les ont fait surnommer par les Européens les canards et les cochons laqués. Là, de splendides étoffes de soie, au milieu de brocarts d'or et d'argent, remplissent une devanture, voisine de celle d'un ébéniste fabriquant les meubles d'ébène avec incrustations de nacre d'un merveilleux travail. Plus loin, au fond de sa boutique, un pâtissier assis sur un gros bambou saute et rebondit pour pétrir et écraser la pâte qui lui servira à faire des gâteaux, fort peu appétissants du reste. Un fabricant de lunettes souffle d'immenses cloches de verre allongées, hautes de deux ou trois mètres, et, grimpé sur un tabouret, en taille de petits morceaux de courbures plus ou moins accentuées pour servir aux différentes vues. A côté, se trouve un magasin de pipes aux formes les plus baroques; ou bien encore un tailleur de pierres fort

recherchées des Chinois fabrique des bracelets d'une seule pièce, des boucles d'oreilles, et divers autres ornements de femme. Enfin je n'aurais jamais fini de décrire cette suite d'industries bizarres, de produits nouveaux qui se succédaient sans interruption sous nos regards éblouis.

Dans les rues, nous ne rencontrions pour ainsi dire que des hommes et des enfants, ne nous ménageant pas leurs ironies, ni leurs moqueries et leurs insultes. Les Chinois portent de larges pantalons de toile et des blouses attachées sur le côté, munies d'amples manches flottantes; ils ont le tour du crâne rasé et les cheveux nattés avec des fils de soie formant une longue tresse, terminée par un gland et descendant jusqu'au mollet. Ils portent tous sans exception cette grande queue enroulée autour de la tête pendant le travail, et en dehors de cela tombant au milieu du dos. Les femmes ont le même costume et se distinguent seulement des hommes par leurs coiffures serrées sur la nuque et plus ou moins artistement édifiées suivant leur condition. A l'exception des vieilles et des pauvresses, elles ne s'aventurent pas en dehors de leur logis, même en plein jour, dans la crainte d'être enlevées par les malfaiteurs qui les vendent ou les retiennent jusqu'à ce que l'on ait payé, pour obtenir leur liberté, une forte rançon si elles appartiennent à une famille riche.

Après avoir décrit de nombreux circuits, notre guide nous fait déposer à terre pour visiter la pagode des « cinq cents génies ».

Les pagodes chinoises sont formées de plusieurs

enceintes, dans lesquelles on pénètre par de grands porches fermés par des portes de bois, et abritant des statues gigantesques peinturlurées de toutes les couleurs; ces emblèmes représentent, comme au Japon, les gardiens des divinités. Celle que nous visitions contient dans son intérieur, comme son nom l'indique, cinq cents statues dorées de grandeur naturelle, assises et alignées sur des gradins élevés. Des vases remplis de cendre sont placés aux pieds de chacune d'elles, et les fidèles viennent y piquer de petites baguettes allumées, développant un parfum aromatique pendant leur combustion. Parmi les dieux et déesses, tous affublés d'immenses oreilles, se trouve la statue de Marco-Polo, qui, tout en ayant un chapeau sur la tête, n'échappe pas au modèle général.

Cette visite terminée, nous reprenons notre route et allons admirer plusieurs autres édifices sacrés. Enfin nous nous arrêtons de l'autre côté de la ville, au pied des anciennes murailles, et commençons à faire à pied l'ascension d'une petite colline, au sommet de laquelle se trouve la pagode des cinq étages; c'est une sorte de grand hangar rouge, divisé en compartiments par cinq planchers lui donnant l'aspect d'une armoire ouverte. De sa partie supérieure, l'œil embrasse le panorama de toute la ville de Canton, séparée de ses faubourgs par la rivière des Perles et entourée d'une plaine s'étendant à perte de vue.

Au nord, dans le lointain, une chaîne de montagnes se perd à l'horizon et confond ses contours dans l'azur du ciel. La campagne, sillonnée des nombreux bras du delta, est cultivée dans ses moindres

parcelles et recouverte de rizières, de plantations de cannes à sucre, d'arbustes à thé, etc.; des bosquets de bambous et d'arbres à fleurs abritent les villages parsemés çà et là, et massés au milieu des champs.

La ville compacte, dont on n'aperçoit pas les artères cachées par les toits des maisons, est hérissée par endroits de grandes tours de pagodes ayant jusqu'à neuf étages superposés, et de cahutes de paille placées sur des échafaudages au-dessus des rues et des habitations; elles servent d'abri aux veilleurs de nuit, chargés de prévenir les habitants contre le feu. Les incendies sont très-fréquents et très-redoutables, et les malfaiteurs chinois, de même que leurs voisins japonais, les allument dans l'espoir du pillage. De hautes constructions s'élèvent au-dessus des autres; ce sont les magasins, toujours remplis, des prêteurs sur gages, les « monts-de-piété » de la Chine.

A notre arrivée, le gardien de la pagode était occupé à fumer sa pipe d'opium. Je ne pus résister au désir de l'imiter par curiosité; mais à peine après avoir aspiré un peu de cette fumée insipide et parfumée, je ressentis un malaise général et j'éprouvais les premiers symptômes de l'ivresse.

La pipe d'opium se compose d'une grosse tige de bambou creuse, de 50 à 60 centimètres de long, au tiers de laquelle est adapté un volumineux fourneau circulaire de marbre poli, percé en son milieu d'un trou de la grosseur d'une aiguille à tricoter.

Pour se livrer à leur passion favorite, les Chinois s'étendent à terre sur des nattes, la tête posée sur un oreiller de porcelaine ou de faïence. A portée de leur

main se trouve une petite lampe allumée, dont la flamme, entourée d'une cloche de verre, s'élève sans oscillations jusqu'à la hauteur de l'ouverture pratiquée à la partie supérieure; elle sert à chauffer l'extrait d'opium, dont ils prennent une boulette grosse comme la tête d'une allumette à l'extrémité d'une longue aiguille de fer effilée. Ils ont soin de rouler entre leurs doigts cette aiguille, maintenue au-dessus de la flamme, de façon à faire bouillir l'opium sans cependant le laisser brûler. Ensuite ils le plantent dans le fourneau de la pipe; l'opium, liquéfié par la chaleur, se fixe sur le marbre en se refroidissant et forme un petit bourrelet autour de l'orifice après l'extraction de l'aiguille. Cette opération assez délicate demande une grande pratique et pas mal de temps pour être menée à bonne fin. La pipe ainsi préparée, le fumeur la prend à deux mains, colle ses lèvres à l'extrémité du bambou, aspire et avale en trois ou quatre bouffées le peu de fumée produite par l'opium, qui brûle en petillant au-dessus de la lampe.

On peut dire que tous les Chinois sans exception fument l'opium; mais son usage si répandu, contrairement à l'opinion générale, n'est nullement nuisible et profite plutôt à ceux qui s'y adonnent avec modération en leur donnant des forces. Les mandarins et les riches abusent seuls de ce plaisir fort dispendieux; dans ce cas ils se détériorent la santé et peuvent même en mourir. Mais c'est alors d'épuisement et d'anémie, et non point d'empoisonnement, car certains d'entre eux restent toute la journée et toute

davantage que leur condition ne nous faisait pitié. Un soupir de soulagement s'échappa de notre poitrine en sortant de ce cloaque infect, où nous avait reçu le chef, encore plus abject, si c'est possible, que les membres de la tribu dont il a l'administration.

Au retour, nous visitons dans les faubourgs deux hospices fort bien aménagés : l'un, disposé pour donner asile aux vieillards et aux incurables; l'autre, destiné aux enfants trouvés nouveau-nés. Dans ce dernier, des nourrices, payées par le gouvernement, élèvent avec une sollicitude maternelle ces petits êtres abandonnés, dont on prend en Chine un très-grand soin.

En retraversant la ville, nous nous arrêtons encore au temple des horreurs, où sont représentées en figurines de cire les principales scènes de torture de l'inquisition chinoise. Enfin, après avoir fait quelques emplettes, nous regagnons rapidement le *Pow-an,* dont l'heure du départ était arrivée.

Nous passons de nouveau au milieu de cette multitude de bateaux, s'écartant avec peine sur notre passage. Dans les faubourgs sont mouillées les grosses jonques de commerce, couvertes de canons, pour se défendre contre les pirates lorsqu'elles portent une cargaison, et attaquer les autres navires, quand elles reviennent sur lest. Canton disparaît bientôt derrière nous. Le *Pow-an* glisse rapidement entre les berges verdoyantes de la rivière, éclairées par le soleil couchant et plantées çà et là de gigantesques tours à neuf ou dix étages, isolées dans la campagne

et recouvertes de bouquets d'arbres, dont les graines ont été portées à leurs sommets par le vent.

Le lendemain matin nous nous retrouvions amarrés aux quais de Hong-Kong, et allions nous installer à bord de l'*Oxus,* arrivé pendant notre absence et devant nous transporter à Marseille.

Le temps qui nous restait à dépenser nous permit d'aller visiter le village chinois de Kaoloon, situé de l'autre côté de la rade, repaire de pirates comme tous les endroits habités des côtes. Il n'offre rien de bien intéressant à signaler, sauf le nombre considérable de porcs noirs et de chiens qui peuplent les rues, égalant au moins celui des habitants. Cette société peu agréable nous fit hâter notre retour à travers la campagne, où paissent des buffles dont les Chinois se servent pour labourer concurremment avec leurs femmes; ces animaux, semblables à leurs maîtres, ont la haine des étrangers et les chargent de loin en les apercevant.

Nous venons de parler des porcs; ils sont innombrables en Chine et vivent en liberté, sauf dans les grandes villes. La religion du pays défend à ses adeptes de manger leur chair, mais les Chinois ont trouvé un subterfuge assez simple pour éluder ce précepte gênant. Pensant que les dieux protégeaient ces animaux, ils leur ont élevé un temple à Canton, où ils en conservent un petit nombre, en les laissant mourir de vieillesse. Grâce à cela, ils immolent sans aucun scrupule tous leurs congénères, et en font leur nourriture ordinaire.

CHAPITRE XXIV

RETOUR EN FRANCE.

La rivière de Saïgon. — Saïgon. — Les Annamites. — Cholem. — Singapour. — Ceylan. — Le cap Gardafui. — La mer Rouge. — Suez. — Le canal. — Arrivée à Marseille.

Le départ de l'*Oxus* était fixé au 30 janvier à midi, mais un brouillard intense le force à rester en place. Vers quatre heures cependant, le temps s'éclaircit un peu et permet de lever l'ancre. Le navire sort lentement de la rade, et s'engage dans le delta de la rivière de Canton, au milieu d'un archipel d'îlots montagneux séparant l'île de Hong-Kong de la terre ferme. Bientôt la brume, épaississant de nouveau, l'oblige à mouiller jusqu'au matin par le travers de Macao.

Pendant les jours suivants, nous naviguons sur une mer d'huile au large du golfe du Tonkin et de l'ile Haï-Nan. Nous sommes sous les tropiques; en avançant directement au sud, la température s'élève graduellement, et la chaleur devient bientôt accablante. Le 2 février, après avoir longé toute la journée les côtes arides et désolées de l'Annam, dont nous étions assez près pour distinguer les arbres rares, desséchés par le soleil sur les flancs des montagnes, nous stop-

pons à neuf heures du soir au cap Saint-Jacques, à l'embouchure de la rivière de Saïgon.

Le pilote vient à bord, mais la marée et l'obscurité de la nuit ne nous permettent pas de remonter la rivière, barrée par endroits de bancs de sable et de rochers affleurant pendant le jusant.

Le lendemain au lever du jour, une de ces brumes transparentes qui présagent les journées tropicales, dérobait à nos yeux l'entrée du fleuve. Les rayons du soleil montant à l'horizon en eurent facilement raison, et nous pûmes voir en passant la baie des cocotiers, baignant un ravissant petit coin de terre adossé au cap Saint-Jacques, et dont les façades blanches des villas se laissent apercevoir au milieu des grands arbres surmontés d'un magnifique panache de palmes finement dentelées.

Toute la partie du pays séparant Saïgon de la mer est formée de terrains d'alluvion, découpés par une multitude de bras et de canaux sinueux se croisant en tous sens, au milieu desquels il est très-difficile de diriger un aussi fort et aussi long navire. L'*Oxus* est obligé de faire de nombreux zigzags; il avance comme un gros serpent, en décrivant continuellement des S successives pour éviter les écueils et prendre les tournants, rasant alternativement de sa proue et de sa poupe les berges basses et formées d'une boue que son peu de consistance a laissée vierge des pas de l'homme.

Ces dépôts de vase sont partout recouverts d'une forêt de petits palétuviers à la fraîche et riante verdure, et de palmiers d'eau peu élevés, avec les feuilles

desquels les indigènes construisent les parois et les toits de leurs cases. On nous y avait fait espérer voir des bandes de singes sauter gaiement de branche en branche; mais les coups de fusil dont les bateaux à leur passage saluaient ces animaux inoffensifs les ont forcés de se tenir un peu plus à l'écart, et de ne pas tant satisfaire leur dangereuse curiosité. Le long des rives, des pirogues chargées d'Annamites remontent paisiblement le courant, poussées mollement par de petites voiles blanches que la brise insensible parvient à peine à enfler.

La terre devient cependant plus ferme; quelques cultures et des huttes isolées commencent à apparaître sur les berges. Dans le lointain, on peut déjà apercevoir, par échappées à chaque détour, les toits de tuiles rouges et le haut des mâts des navires, annonçant l'approche de la capitale de la Cochinchine.

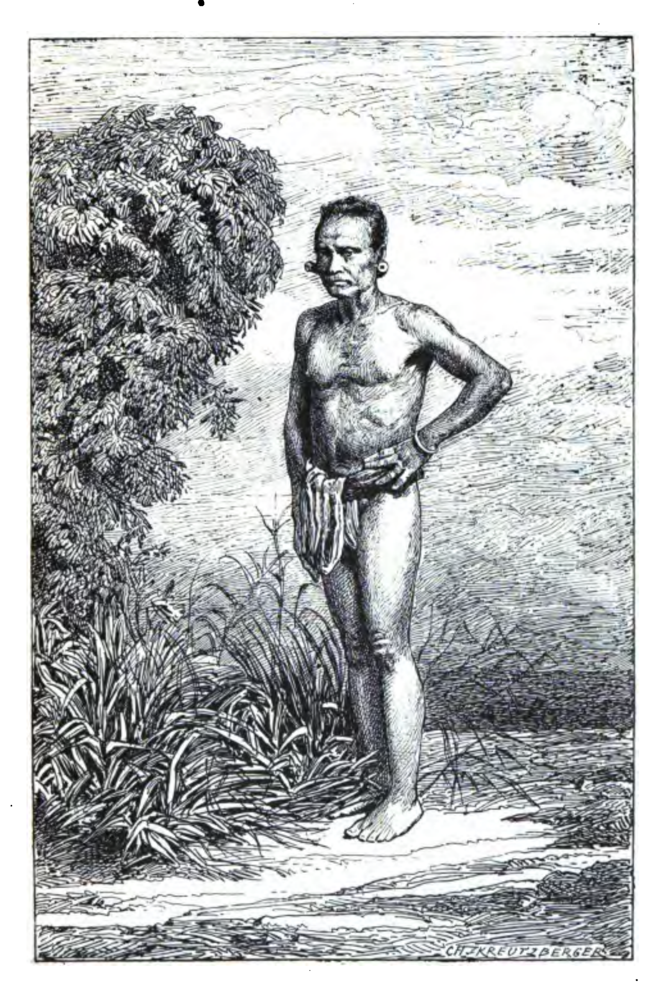
Saïgon est à quarante milles marins du cap Saint-Jacques; après quatre heures de montée, nous y arrivions à neuf heures du matin. Sur la rive droite se déroule la ville européenne avec ses quais bordés de belles maisons. De l'autre côté de l'eau, des cases indigènes, misérables cahutes de planches et de palmes construites sur pilotis, abritent les longues pirogues de leurs propriétaires et se dressent encadrées de la luxuriante végétation tropicale.

Au milieu de la rivière sont mouillés les vaisseaux de guerre français et les bateaux de commerce, aux mâts desquels flotte partout le pavillon allemand. Car, chose triste à dire, les Français habitant

momentanément la Cochinchine ne se livrent nullement au commerce des produits d'exportation de notre colonie, et tous les résidents de l'intérieur sont exclusivement des employés du gouvernement, chargés de prélever l'impôt foncier et les droits de douane sur la sortie des récoltes.

La Cochinchine, de même que la Californie, est inondée de Chinois s'expatriant toujours dans un but analogue. Contrairement aux Américains, les Français sont enchantés de leur présence, sous prétexte d'amélioration de la race indigène par leurs croisements passagers, mais en réalité parce que seuls ils font un peu prospérer le pays. Ce sont eux qui se chargent d'aller acheter aux Annamites le riz et les produits du sol, et de les transporter dans leurs jonques par les nombreux canaux et rivières, pour les revendre ensuite dans les ports aux négociants allemands et anglais, qui les emportent dans les Philippines et les îles de la Sonde sur des navires étrangers. Notre esprit national et cette apathie de nos compatriotes sont la cause du peu de développement de cette superbe colonie, qui, comme toutes nos autres possessions du reste, coûte chaque année tant d'argent à la métropole.

La ville de Saïgon est percée de belles rues droites et bien entretenues; elle possède même des édifices assez monumentaux, entre autres l'église et le palais du gouverneur. Un grand jardin botanique et zoologique sert de promenade aux habitants après le coucher du soleil, à l'heure où la chaleur devient moins dangereuse et plus supportable; on y trouve réunis



ANNAMITE.

les spécimens de la splendide végétation des forêts du pays et des animaux sauvages qu'elles abritent.

La population annamite se compose de beaux hommes, d'un brun chocolat magnifique; ils sont presque nus et s'entourent seulement les reins d'une large bande d'étoffe. Les femmes ont un costume plus complet; un long pantalon bouffant comme celui des Chinoises et une blouse noire flottante en forme de chemise de nuit, attachée sur le côté et tombant jusqu'aux pieds, cachent un peu leur laideur. Les hommes et les femmes portent des bagues et des bracelets aux jambes et aux bras; ces dernières se collent aussi sur la figure des paillettes d'or et d'argent. Tous mâchent continuellement de la racine de bétel; cette habitude de chiquer, en leur barbouillant les lèvres et le bas de la figure de jus rouge, ne contribue pas à augmenter la beauté du sexe faible.

Le soir venu, quelques passagers et moi allons faire une excursion à Cholem, ville indigène reliée à Saïgon, dont elle est peu distante, par un petit chemin de fer. Nous essayons d'entrer dans une case annamite, mais l'odeur répugnante de cette turne et l'aspect des habitants qui s'y trouvent nous en chassent avec dégoût, et nous allons sur la terrasse d'un café français respirer avec délices un air pur et frais dont nous avions été privés toute la journée.

Appuyé contre le mur blanchi à la chaux, j'étais en train de louer les beautés de cette nature si puissante, qui s'étalait sous nos yeux éclairée par des milliers d'étoiles brillantes paraissant encore grossies par la limpidité de l'atmosphère, lorsque j'aperçus un

objet sombre contre ma joue: c'était un joli petit lézard jaune, immobile à côté de moi sur la muraille. Toutes les maisons sont remplies de ces animaux familiers et utiles. On les respecte, car ce sont les ennemis acharnés de tous les petits insectes dont ils se nourrissent; il est même très-curieux de voir avec quelle adresse ils s'approchent en tapinois comme des chats, et guettent leur proie pour la saisir et la manger.

D'après le cahier des charges de la Compagnie des Messageries maritimes, subventionnée par l'État pour faire le service de la poste, l'escale obligatoire de Saïgon est de vingt-quatre heures; aussi, juste un jour après notre arrivée, redescendions-nous la rivière, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur ce site pittoresque à peine entrevu un instant, et, vers le milieu de la journée, n'apercevions-nous plus aucune terre à l'horizon.

Au cours de cette traversée, le 5 février, j'atteignis ma vingt et unième année au large du golfe de Siam, à trois mille six cents lieues de la France.

Le lendemain après avoir dépassé le deuxième degré de latitude nord, nous doublions le cap Romania à l'extrémité de la grande presqu'île de Malacca, et pouvions distinguer au sud les terres océaniennes de Bintang et de Battam, faisant partie de l'archipel de la Sonde. Quelques heures plus tard, nous entrions dans la rade de Singapour.

Pendant les évolutions de l'*Oxus* précédant l'accostage, de jeunes nègres indigènes, montés dans des pirogues primitives formées simplement d'un tronc

d'arbre grossièrement évidé, entourent le navire et plongent tous à la fois pour aller chercher et repêcher les pièces de monnaie que leur jettent les passagers dans la mer. C'est un spectacle fort drôle de voir cette bande de petits êtres semblables à des crapauds, patauger, crier et se disputer dans l'eau.

La possession anglaise de Singapour, placée presque sous la ligne, se compose d'une toute petite île à peine séparée du continent asiatique. Par sa position à l'entrée du détroit de Malacca, c'est un point stratégique très-important et le lieu général de réunion des navires qui font le commerce des Indes Néerlandaises, du royaume de Siam, de la Cochinchine, des Philippines et de tout l'extrême Orient.

La ville de Singapour ressemble à toutes les colonies britanniques ; les maisons sont construites dans le but de préserver autant que possible de la chaleur : précaution utile dans cette contrée, où à midi l'on peut voir autour de soi l'ombre de son chapeau se dessiner sur le sol. Elle a aussi son jardin botanique où se rencontrent les essences des îles voisines, notamment les palmiers, les cocotiers, les ananas, les plantes grasses, les fougères arborescentes et tous les individus de cette si riche et si belle flore équatoriale. Le soir, lorsque règne le calme de la nuit, les arbres se couvrent d'une multitude de lucioles; on pourrait croire que l'on a attaché après les rameaux des branches des milliers de diamants, scintillant aux reflets d'une source de lumière inconnue.

Les indigènes sont de race malaise, et ressemblent

assez aux nègres comme couleur et comme physique. Ils ne portent presque pas de vêtements; leurs cheveux sont attachés sur le sommet de la tête à la mode indienne, au moyen d'un peigne d'écaille. En outre des Européens, il se trouve aussi un grand nombre de Chinois à Singapour, qui est la limite extrême des expatriations de leur peuple.

Pour sortir de la rade, l'*Oxus* s'engage dans des passes contournant des îles dont la végétation cache entièrement le sol. Les arbres poussent jusque dans la mer, au milieu des rochers, où ils viennent chercher la terre humide nécessaire à leurs racines; des villages construits sur pilotis s'avancent aussi sur l'eau et complètent les charmants tableaux qui se succèdent en changeant d'aspect à chaque instant.

Pendant deux jours, nous remontons au nord dans le détroit de Malacca, apercevant de temps en temps la presqu'île à l'est; on peut aussi distinguer par instant, à l'ouest dans le lointain, des montagnes élevées s'avançant sur les promontoires de la grande île de Sumatra, encore sauvage et inexplorée dans cette partie septentrionale, où les pirates égorgent les naufragés poussés sur leurs côtes par la tempête.

Le 9 février, nous doublons la pointe d'Achem, l'extrémité de ce continent océanien, et notre navire, poussé par la mousson nord-est, tourne de nouveau sa proue dans la direction de l'occident en s'engageant dans l'océan Indien. Le 12, nous touchons à Colombo, capitale de l'île de Ceylan. Cette ville est entourée de bois entiers de cocotiers et de bana-

niers, dont les régimes sont les plus gros et les meilleurs du monde entier.

Les Indiens, absolument noirs, construisent des pirogues excessivement bizarres : elles se composent de deux troncs d'arbres parallèles, maintenus à deux ou trois mètres de distance et attachés solidement l'un à l'autre par deux tiges arquées. Le premier sert de contre-poids pour empêcher de chavirer; le second supporte une caisse de planches allongée, dans laquelle trois ou quatre personnes peuvent prendre place. Les naturels, munis de pagaies, conduisent avec beaucoup d'adresse ces singuliers bateaux.

Pendant toute la traversée de l'océan Indien, le temps se maintient magnifique. Dans la journée, la chaleur est accablante; mais le soir une bise très-douce permet de respirer à l'aise, et les passagers improvisent des bals et des concerts sur le pont.

Après avoir traversé l'archipel des Maldives, nous passons le 19 en vue de l'île Socotora et de plusieurs rochers africains, perdus au milieu de la mer, sans habitants ni aucune trace de végétation, et allons reconnaître le cap Guardafui, le point le plus oriental de toute la côte d'Afrique. C'est un passage très-dangereux; on n'a pas pu jusqu'à présent y établir de phare, car une forteresse et une garnison nombreuse seraient nécessaires pour le garantir et le défendre contre les nègres. Deux caps absolument semblables se trouvent à côté l'un de l'autre, et les navires les confondent souvent dans l'obscurité de la nuit ou par les temps de brouillard.

De fréquents sinistres sont à déplorer chaque

année à cette place; les bateaux échoués sont pillés par les indigènes, qui laissent cependant quelquefois la vie sauve à l'équipage lorsqu'il n'a fait aucune résistance. Dans ce cas, les malheureux naufragés, sans ressource au milieu du désert, sont forcés de parcourir à pied une distance considérable, dans un pays inhospitalier, au climat brûlant et meurtrier, et la plupart d'entre eux périssent en route, d'insolation, de fatigue ou de privations.

Le soir, nous apercevons les feux d'Aden, et nous mouillons en grande rade à minuit et demi par un beau clair de lune. La ville est bâtie sur un rocher abrupt au sud de l'Arabie; dans cet endroit nu et désolé, les Anglais ont dépensé des millions dans la construction de magnifiques citernes, destinées à l'alimentation de la colonie, et en ont fait une position excessivement forte. Elle défend l'entrée de la mer Rouge, comme Gibraltar commande celle de la Méditerranée. On y fait un commerce important de plumes d'autruche avec les Arabes de l'intérieur, et de café avec les nègres d'Afrique, qui blanchissent à la chaux leur longue toison de laine frisée, afin de se préserver un peu des ardeurs du soleil.

Pendant la nuit, on a eu le temps de refaire la provision de charbon ; aussi dès le lendemain franchissons-nous le détroit de Bab-el-Mandeb par un étroit canal situé entre l'île Périm et le continent. En avançant vers le nord dans la mer Rouge, le froid devient assez vif pour nous obliger à mettre des vêtements d'hiver.

Le 24, nous entrons dans le golfe de Suez. A tri-

bord, le mont Sinaï s'élève dans les airs sur la côte arabique. Les rives, visibles des deux côtés et formées d'immenses collines de sable surmontées de pics aigus et décharnés, se rapprochent de plus en plus; nous arrivons au fond de ce cul-de-sac, à l'entrée du canal de Suez.

Au loin, se profilant sur la plaine dorée du désert et semblable à un amas régulier de pierres blanches surmonté d'une pointe, le minaret d'une mosquée, on aperçoit la charmante petite ville de Suez, dont les maisons se pressent craintivement les unes contre les autres comme une nichée effarouchée que serait venu troubler tout à coup un ennemi inconnu. Elle a bien conservé tout son caractère personnel, que n'a pas encore souillé le contact civilisateur de l'Européen. Les rues, tortueuses et percées au hasard, profitent des moindres coins pour faire de petites places biscornues; elles se faufilent à l'abri du soleil sous les toits des habitations qui semblent vouloir les protéger en les dérobant aux regards, et qui, comme toutes celles des musulmans, cachent jalousement leur intérieur derrière des murs de terre, ne laissant qu'une porte basse pour pénétrer de l'extérieur.

Le canal de Suez a quatre-vingt-six milles de longueur. A l'entrée se trouve le terre-plein recouvert d'un bouquet d'arbres, abritant les demeures des employés de l'administration. Le chenal est fort étroit par rapport aux dimensions des navires qui y passent; aussi, dans les courbes, les bateaux gouvernant mal s'échouent-ils très-fréquemment, ce qui cause des retards considérables en interceptant pen-

dant plusieurs jours toute la circulation. Durant le trajet on marche seulement à six milles à l'heure; sans cette précaution, la vague, formée par le déplacement de l'eau dans ce mince boyau, passerait par-dessus les berges de sable et les détériorerait complétement en peu de temps.

Nous traversons d'immenses solitudes, dont les ondulations peu accentuées n'offrent pas l'ombre de végétation. Le froid est intense. Nous voyons çà et là des campements d'Arabes, ayant dressé leurs tentes pour s'abriter du vent glacial soufflant avec violence; les chameaux sont paisiblement couchés à côté de leurs charges.

L'ouragan de vent, régnant depuis plusieurs jours, avait rendu impossible aux navires l'entrée du côté de Port-Saïd; aussi l'*Oxus* arriva-t-il rapidement à l'autre extrémité du canal, après s'être seulement garé pendant la nuit. Bientôt il entrait dans la Méditerranée, dont les flots en fureur, soulevés par un violent vent debout, l'empêchaient presque d'avancer.

Nous voyons en passant les montagnes couvertes de neige de l'île de Candie, et arrivons à Naples le 3 mars à deux heures du matin. On ne nous donne pas la libre pratique; au jour nous allons déposer les passagers et les dépêches dans la petite île de Nicita, où se trouve le lazaret napolitain.

La mer ne se calme pas; nous sommes en vue de Marseille le 4 au soir. Le lendemain matin, nous entrons au jour dans le port, après quarante-cinq jours de traversée.

Partis de Paris le 30 août 1882, nous y revenions

le 6 mars 1883, après cent quatre-vingt-huit jours d'absence, ayant fait un parcours d'un total de quarante et un mille kilomètres, c'est-à-dire un peu plus de dix mille deux cents lieues.

FIN.

GLOSSAIRE

DES MOTS JAPONAIS CONTENUS DANS L'OUVRAGE.

Aohi, petits bâtons pour manger.
Agarou, élever.
Atama, tête.
Atama o'kamisa, coiffeuse.
Atoba, quai.
Attakai, chaud.

Bioïn, hôpital.
Bioki, malade.

Cango, chaise à porteurs.
Cha, voiture.
Cho, mesure de longueur de 119 m. 44.
Cho, petit quartier.
Copax, ancienne monnaie de 52 francs.

Dai, grand.
Daijokan, conseil suprême.
Daïkon, tranches de navet cru.
Daïmio, seigneur féodal.
Daïra, plaine.
Daïri, grand feudataire de l'Empire.
Daishinin, Cour de cassation.
Dji, terre.
Djin-koku, enfer et purgatoire.
Djoréa, maison de prostitution.
Djoro, prostituée.
Do, route.

Fu, province principale.
Fu-chiji, gouverneur général d'un *Fu*.
Fugu, poisson toxicophore.
Furuki-tsuka-shoki-naka-no-midzou, eau de cadavre.
Fu-to-ki, histoire naturelle des provinces.

Gaicha, chanteuse.
Gawa, rivière.
Gekki, instrument de musique d'origine chinoise.
Genroin, Sénat.
Geskouia, pension japonaise.
Gheta, chaussure.
Go, cinq.
Go, instrument de musique d'origine chinoise.
Go, sorte de jeu d'échecs.

Godon, magasin incombustible.
Goku-raku, paradis.
Gozen, repas.

Hama, plage.
Hana, fleur.
Haru-samé, eau de pluie printanière.
Hé, oui.
Hikiusu, moulin à bras pour la décortication du riz.
Hon, origine.
Hotoké, saint.

Idzogo, homme du peuple.
Inou, chien.
Iou. Voir *O'iou*.
Itatakimas, il met sur sa tête.

Jin, homme.
Jinrikcha, voiture traînée par un homme.
Jinriki. Voir *Kouroumai*.

Kaadsi, mûrier avec l'écorce duquel on fait le papier (*morus papyrifera*).
Kaiétakushi, ministère des colonies.
Kai-sei-gakko, école supérieure.
Kaké, maladie.
Kakémono, tableau.
Kaki, fruit du *diospyros kaki*.
Kami, ancêtres divins.
Kami. Voir *Sintoïste*.
Kanga-yashiki-bioïn, hôpital école de médecine à Tokio.
Kansashi, épingle pour les cheveux.
Katakana, syllabisme japonais.
Ken, mesure de longueur de 1 m. 98.
Ken, province.
Ken-rei, gouverneur d'un *Ken*.
Kimono, vêtement.
Kio, cité, capitale.
Kitsumi, renard.
Kodsiki, Bible japonaise, premier document écrit de l'histoire du Japon.
Ko-gakko, école préparatoire.
Koi-matsu, sapin.
Koku, mesure de capacité de 66 litres.
Kouma, ours.
Kouroumai ou Jinriki, traîneur de *Jinrikcha*.
Ku, neuf.
Kuro-sivo, le courant noir.

Lonin, *Samourai* sans emploi.

Makoura, oreiller de bois.
Maru, bateau à vapeur.
Mas, ancienne monnaie de 81 centimes.
Matsu, pin.

Meiji, ère actuelle japonaise.
Mékaké, concubine.
Midzou, eau.
Mikado, Empereur.
Monto, secte bouddhique.
Moto, origine.

Nagaré, rivière.
Nagaré-no-midzou, eau courante de rivière.
Nakasendo, route à travers les montagnes.
Ni, soleil.
Ni-hon, origine du soleil, nom indigène du Japon.
Ni-hon-ki, annales du Japon.
Nikai, premier étage.
Nippon, nom vulgaire du Japon.
No, prép. de.

O, particule honorifique.
Obi, ceinture.
O'iou, eau chaude.
O'kamisa, femme légitime.
Ometské, police secrète.
Oreni, guimauve.
O'saké. Voir *Saké*.
O'..... san, monsieur, madame ou mademoiselle.
O'tcha. Voir *Tcha*.
Oumi, mer.
Oumi-no-midzou, eau de mer.
Owa, écume.
Owadjishima, île d'écume terrestre, nom mythologique du Japon.

Phouton, matelas servant en même temps de couverture.

Ri, mesure de longueur de 4,300 mètres.
Riki, force.
Rin, monnaie de un demi-centime.

Sadaïjin, ministre sans portefeuille.
Saï, ouest.
Saké, vin de riz.
Sama, monseigneur.
Samecen, instrument national, sorte de mandoline à caisse recouverte de parchemin.
Samourai, noble.
Sampan, barque.
San, trois.
San. Voir *O'..... san*.
Sanghi, conseiller.
Sansanku, cérémonie des libations à l'occasion du mariage.
Sarou, singe.
Sen, monnaie de 5 centimes.
Se-yaku-in, première pharmacie.
Shaku, mesure de longueur de trente-trois centimètres.
Shibachi, réchaud.

Shima, île.
Shogun ou **Taïkoun**, Empereur séculier.
Shoku, gardien, commandant militaire.
Shoritzu, secte bouddhique.
Sin-ritz-ko-rio, recueil de lois criminelles.
Sin-sin-go-dai, dynastie des cinq demi-dieux.
Sinto, religion nationale ou culte des ancêtres.
Sintoïste ou **Kami**, celui qui professe la religion *Sinto*.
Sinzi, écriture des dieux, premiers caractères japonais.
Siro, palais fortifié.
Soroban, instrument chinois pour compter.
Syrakana, syllabisme japonais.

Tabemas, je mange.
Taberou, manger.
Tabi, chaussettes.
Taïkoun. Voir *Shogun*.
Také, bambou.
Tale, ancienne monnaie de 3 fr. 62 c.
Tanuki, blaireau.
Tatami, paillasson recouvert d'une natte.
Tcha, thé.
Tchadai, pourboire.
Tchaia, restaurant.
Ténangoi, bande de toile remplaçant les serviettes.
Ten-sin-sitsi-dai, dynastie des sept grands esprits.
To, est.
To, florissant.
Tofou, gâteau de farine de pois.
Tokaïdo, route de l'est au bord de la mer.
Tori, oiseau.
Tsuki, lune.
Tsuki-no-midzou, eau de la lune.

Udaïjin, ministre sans portefeuille.

Wa-do-nengo, période de la monnaie de cuivre.

Yama, montagne.
Yama-bushi, prêtre mendiant.
Yamamaya, ver à soie sauvage.
Yamato, premier nom du Japon.
Yamato-bumi, Bible de l'antiquité japonaise.
Yashiki, château fort.
Yen, unité de monnaie de 5 francs.
Yodo, secte bouddhique.
Yoko, passage.

FIN DU GLOSSAIRE.

TABLE

DES GRAVURES HORS TEXTE.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LE JAPON GÉOGRAPHIQUE.

CHAPITRE V

ORIGINES DE L'EMPIRE DU JAPON.

CHAPITRE VI

PROGRÈS DE LA CIVILISATION AU JAPON.

CHAPITRE VII

LES SHOGUN.

CHAPITRE VIII

LA RÉVOLUTION.

CHAPITRE IX

GOUVERNEMENT.

CHAPITRE X

TOKIO.

CHAPITRE XI

LES JAPONAIS.

CHAPITRE XII

MŒURS PRIVÉES.

CHAPITRE XIII

LA PROSTITUTION.

CHAPITRE XIV

LES INCENDIES.

CHAPITRE XV

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR.

CHAPITRE XVI

ASCENSION DE L'ASSAMA-YAMA.

CHAPITRE XVII

LA RÉGION DES MONTAGNES.

CHAPITRE XVIII

KIOTO.

CHAPITRE XIX

RELIGION.

CHAPITRE XX

OSAKA.

CHAPITRE XXI

LES ARTS, LA LITTÉRATURE ET LA LANGUE.

CHAPITRE XXII

INSTRUCTION ET MÉDECINE.

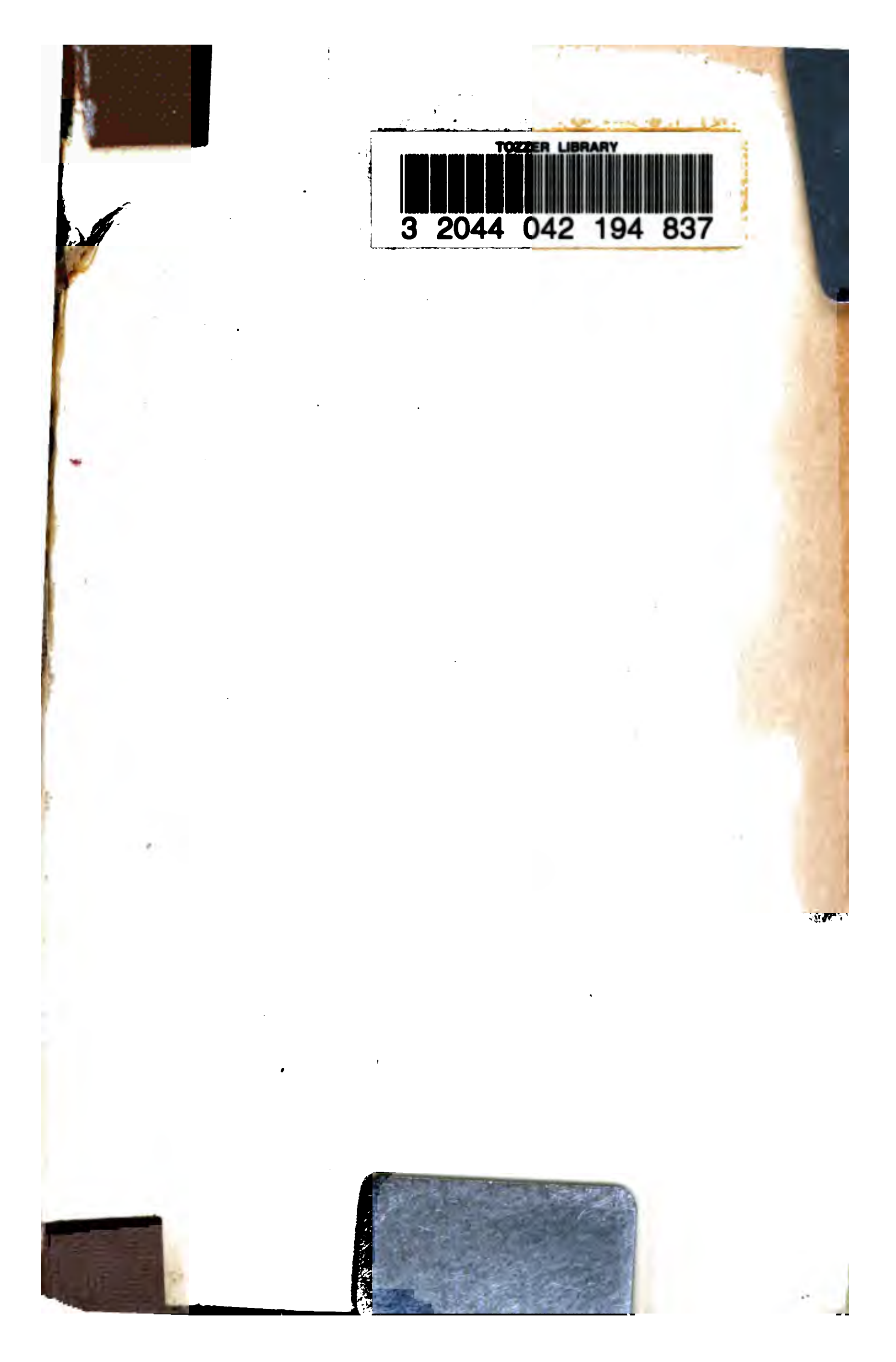
CHAPITRE XXIII

CANTON.

CHAPITRE XXIV

RETOUR EN FRANCE.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


TOZZER LIBRARY
3 2044 042 194 837